

UNIVERSITE DE POITIERS
UFR SCIENCES HUMAINES ET ARTS

TRAVAUX PRESENTES EN VUE DE
L'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES EN GEOGRAPHIE

CEDRIC AUDEBERT

VOLUME 1

POSITION ET PROJET SCIENTIFIQUE

LA METROPOLISATION DES ESPACES MIGRATOIRES : UNE LECTURE GEOGRAPHIQUE DU LIEN ENTRE GLOBALITE ET LOCALITE Réflexions sur le système migratoire caribéen aux Etats-Unis
--

JURY COMPOSE DE :

William BERTHOMIERE, Directeur de recherche au CNRS

Justin DANIEL, Professeur, Université des Antilles et de la Guyane

Cynthia GHORRA GOBIN, Directrice de recherche au CNRS

Christian GIRAULT, Directeur de recherche émérite au CNRS

Emmanuel MA MUNG, Directeur de recherche au CNRS

SOUTENUE LE 02 JUILLET 2014

A Edouard Glissant, Frantz Fanon et Aimé Césaire qui, chacun, ont incarné une certaine conception de la liberté

SOMMAIRE

LA METROPOLISATION DES ESPACES MIGRATOIRES : UNE LECTURE GEOGRAPHIQUE DU LIEN ENTRE GLOBALITE ET LOCALITE Réflexions sur le système migratoire caribéen aux Etats-Unis
--

Remerciements.....	4
Introduction générale.....	5
PREMIERE PARTIE. EVOLUTIONS MIGRATOIRES CONTEMPORAINES ET SPATIALISATION DE LA REFLEXION.....	13
Introduction de la première partie.....	14
Chapitre 1. Des dynamiques migratoires évolutives dans un contexte mondialisé.....	15
I. Une mise en contexte de la relation entre mondialisation et migrations.....	16
II. Une géographie migratoire évolutive.....	21
III. Métropolisation et migrations.....	24
Chapitre 2. L'expérience caribéenne comme support d'une spatialisation de la réflexion.....	28
I. Les espaces migratoires caribéens : des terrains d'investigation éclairants.....	29
II. Théoriser l'expérience migratoire caribéenne contemporaine aux Etats-Unis.....	34
III. La spatialisation de la réflexion migratoire : formes géographiques, concepts et jeux d'échelles.....	39
IV. Penser la glocalisation en contexte migratoire métropolitain.....	47
Conclusion de la première partie.....	51

DEUXIEME PARTIE. ESPACES MIGRATOIRES, ALTERITE ET LIEUX-MONDES : L'ESPRIT ET LA METHODE.....52

Introduction de la deuxième partie.....53

Chapitre 3. Le prisme migratoire : une réflexion renouvelée sur les sociétés caribéennes.....54

I. Les approches classiques : l'insularité et ses déclinaisons.....54

II. Les approches postmodernistes : une autre vision des identités caribéennes.....57

2.1. *La lecture transnationale et le changement de regard sur l'insularité.....58*

2.2. *La diaspora caribéenne comme archétype diasporique culturel ?.....61*

2.3. *La référence à l'afrodescendance et à l'espace atlantique noir.....62*

Chapitre 4. L'inflexion géographique : une vision intégrée de la spatialité des sociétés caribéennes.....65

I. Une approche contextuelle et morphologique des systèmes migratoires.....65

1.1. *Une approche contextuelle transcalaire, diatopique et systémique.....65*

1.2. *Les ressorts méta-régionaux et insulaires de la dispersion.....67*

1.3. *Politiques de migration et multipolarisation.....69*

1.4. *Globalité, localité : des échelles d'analyse indissociables.....71*

II. Champs, systèmes et diasporas : des acteurs et des lieux.....72

Chapitre 5. L'esprit de la démarche : le lien géographique comme fondement méthodologique.....77

I. Une articulation des temporalités migratoires fondées sur l'espace.....77

1.1. *Lier les échelles de la mobilité.....77*

1.2. *Registres identificatoires, expériences migratoires et espaces parcourus.....79*

II. Articuler logiques structurelles et logiques individuelles.....81

1.1. *Géographie résidentielle et distances socio-spatiales locales.....81*

1.2. *Représentations sociales et perceptions spatiales.....83*

1.3. *La géographie marchande et religieuse.....86*

Conclusion de la deuxième partie.....90

TROISIEME PARTIE. L'APPROCHE TRANSCALAIRE ET DIATOPIQUE POUR DECRYPTER LA VILLE-CARREFOUR : APPORTS ET PERSPECTIVES.....	95
Introduction de la troisième partie.....	96
Chapitre 6. Métropoles internationales et champs migratoires transnationaux : une réflexion sur le lien global-local.....	97
I. De la logique internationale à la logique transnationale.....	97
II. La consolidation du transnational par dynamique rétroactive.....	102
III. Le passage du transnational au système méta-régional par démultiplication des réseaux.....	107
IV. Métropoles-carrefours et espaces de diasporas.....	112
Chapitre 7. La ville-carrefour nord-américaine ou la théorisation urbaine classique à l'épreuve.....	116
I. L'Ecole de Chicago, l'assimilation spatiale et les migrations contemporaines.....	116
II. La théorie de l'assimilation segmentée à l'épreuve de l'expérience afro-antillaise.....	119
III. Ethno-suburbanisation et polarités spatiales.....	126
IV. Les lieux de la cosmopolité.....	133
Conclusion de la troisième partie.....	139
Conclusion générale.....	140
Bibliographie.....	145
Liste des documents.....	160
Annexes méthodologiques.....	161

Remerciements

J'ai énormément appris tant humainement que professionnellement au sein du collectif MIGRINTER. Je n'aurais sans doute pas vécu de la même manière et avec la même intensité mon cheminement de recherche si, en tant que chercheur au CNRS, je n'y avais pas fait mes armes. Mes remerciements vont à l'ensemble de ce collectif, avec une « mention particulière » pour les ingénieurs, techniciens et administratifs ! La qualité des relations et du passage de témoin entre les générations est sans doute la clef de sa pérennité. L'expérience que j'y ai acquise et les rencontres que j'y ai faites sont inestimables. Ma reconnaissance va spécialement à Emmanuel Ma Mung pour sa présence et la confiance dont il m'a témoigné depuis la thèse. Que ce collectif trouve dans les réflexions qui suivent l'expression de ma profonde gratitude.

La richesse de mon apprentissage doit beaucoup à mes rencontres, souvent improbables, dans différents lieux de l'espace atlantique avec les acteurs visibles ou anonymes au cœur des réalités sociales et spatiales décrites dans ce volume. Ma dette scientifique et humaine à leur égard est inestimable.

Je remercie chaleureusement mes proches pour le soutien et la compréhension dont ils ont fait preuve, et pour l'inspiration dont ils ont été la source au fil de ce long cheminement.

INTRODUCTION GENERALE

Ce volume scientifique d'habilitation à diriger des recherches vise à offrir une synthèse de mes travaux et des positionnements qui les ont orientés depuis la deuxième moitié des années 1990. A partir de multiples espaces d'investigation du bassin caribéen et des terrains métropolitains de Miami et de New York, j'ai tissé le fil conducteur de mon parcours en articulant la spatialisation de la réflexion migratoire avec les dynamiques de métropolisation des migrations à l'œuvre dans le cadre de la mondialisation. Les méthodes, les questionnements et les notions ont évolué avec la diversification de mes terrains à laquelle appelait la pluralité des expériences des migrants caribéens dans l'espace atlantique. La démarche met en exergue l'intérêt d'une mise en lien entre les échelles géographiques d'analyse pour comprendre le jeu de concert des processus globaux et locaux dans la mondialisation migratoire. Je me propose tout d'abord de revenir sur le contexte général – dimension globale et sociétale des migrations – dans lequel j'ai développé cette réflexion, puis de le mettre en lien avec mon cheminement personnel, mes choix scientifiques et mes terrains d'étude. Je présenterai ensuite les objectifs de ce volume.

Une mise en contexte de l'objet de recherche

L'analyse du rapport à l'espace des sociétés humaines par le prisme de la migration m'est apparue comme une démarche pertinente pour contribuer à une meilleure compréhension de la mise en relation mondialisée de ces sociétés et des implications de cette dernière sur leur organisation et leurs dynamiques contemporaines. Les migrations apparaissent en effet à la fois comme un miroir, et comme un catalyseur et un élément structurant de la mondialisation entendue comme la mise en relation des sociétés et de leurs espaces à l'échelle transnationale voire planétaire. Elles révèlent, à différentes échelles, les lignes de fractures géoéconomiques du monde ainsi que les tensions et recompositions géopolitiques et les vulnérabilités écologiques. Elles sont en même temps un élément incontournable de la mise en réseaux mondiale des sociétés, dont les implications sont majeures sur les mutations économiques et culturelles locales.

L'appréhension sur le temps long du lien entre processus migratoires et ceux de mondialisation renvoie inévitablement, pour l'ensemble des Amériques mais aussi pour l'Europe de l'Ouest et les façades occidentales de l'Afrique, à la phase déterminante de la structuration du système économique transatlantique de la fin du XVe siècle à la seconde moitié du XIXe siècle – migrations de peuplement, traite transatlantique, engagisme – et à ses effets sur la genèse de nouvelles sociétés marquées par le système socio-économique de la plantation, la créolisation et la construction d'un nouveau rapport à l'altérité. Dans ce cadre, la mobilité humaine constitue un fondement historique majeur de la constitution des sociétés de l'espace atlantique, et plus particulièrement de celles de la Caraïbe dont le peuplement est presque exclusivement issu des migrations transocéaniques. Chaque apport migratoire en lien avec un temps du processus de mondialisation capitaliste a contribué à façonner et réagencer les structures socio-économiques et les compositions culturelles et identitaires locales.

La phase la plus contemporaine du lien entre mondialisation et migrations correspond à l'entrée de la région dans l'ère des migrations de travail de grande ampleur vers les sociétés postindustrielles du Nord au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Ce mouvement qui contribue à inscrire dans la durée une culture de la mobilité héritée de l'histoire de ces sociétés insulaires est à replacer dans un vaste mouvement de migrations économiques Sud-Nord à l'échelle planétaire caractéristiques de la période. La mobilité humaine constitue donc un fondement historique majeur de la genèse des sociétés du bassin caribéen, mais également un élément constitutif de leur mondialité présente, c'est-à-dire du rapport contemporain des individus et de leurs collectifs sociaux à leur(s) espace(s) et à leur(s) identité(s) articulant diverses échelles géographiques.¹

La période actuelle comporte un certain nombre de spécificités initiant une nouvelle étape dans l'articulation entre processus migratoires et de mondialisation. Dans un contexte de mutations technologiques remarquables dans le domaine des transports, de l'information et de la communication, l'accélération et l'intensification des circulations multiples – individus, biens, capitaux, informations et idées – a contribué à complexifier les dynamiques migratoires dans l'espace (périmètre des espaces migratoires, diversification des parcours, etc.) et dans le temps (fréquence des retours, réversibilité, etc.). Quoique centrale, la migration n'y est qu'une forme parmi d'autres de mobilité. Les mouvements de travailleurs s'accompagnent de retours plus ou moins définitifs et de circulations qui dessinent un ensemble de flux structurés socialement et spatialement en filières plus ou moins pérennes et souvent inscrites dans le temps long de liens pluriséculaires entre les espaces.

Or les formes migratoires contemporaines dont il est question s'articulent de plus en plus à une autre dynamique tout aussi structurante et signifiante de la mondialisation, celle de la métropolisation. Ses logiques sont *globales* par l'inscription des villes dans les hiérarchies économiques mondiales, l'impulsion des réseaux de la nouvelle économie portés par les mutations technologiques précitées, et l'héritage historique de relations économiques, culturelles voire politiques – généralement de type (post)colonial pour ce qui est de la Caraïbe. Elles sont en même temps *locales* par les effets situés des mobilités internationales sur les mutations quantitatives et qualitatives des espaces urbains, par les recompositions économiques, politiques et culturelles des villes liées à la polarisation migratoire et à leur fonction d'interface dans la mondialisation. Les migrations participent au renforcement du rôle des métropoles dans l'économie mondialisée, à travers notamment la polarisation méta-régionale² voire planétaire que ces villes exercent sur les flux de personnes. Les mouvements migratoires me semblent avoir dans le processus de métropolisation une fonction au moins aussi déterminante que les flux de la globalisation économique et financière. Dans le cadre d'un espace migratoire caribéen qui reste l'un des plus métropolisés au monde, l'expérience sociale de la migration s'opère avant tout dans le cadre de très grandes villes où l'insertion

¹ Seule une minorité d'individus de ces sociétés insulaires vit actuellement en migration, mais une part bien plus conséquente a été, à un moment de son existence, concernée par l'émigration et la mobilité internationale d'une manière générale. Le fait migratoire a des incidences sur l'ensemble des structures économiques et sociales des îles ainsi que sur leur inscription dans les réseaux de la mondialisation.

² Je qualifie de méta-régionale l'échelle des grandes aires géoculturelles (bassin caribéen, Moyen-Orient, Afrique de l'Ouest, Amérique du Nord, sous-continent indien, etc.) – qui pour certaines sont aussi des régions géoéconomiques relativement cohérentes, comme l'Union européenne par exemple – que je distingue de celle des régions infra-nationales.

dans les hiérarchies socioéconomiques locales se conjugue avec l'apprentissage de l'altérité en contexte cosmopolite.

Un cheminement personnel en dialogue avec les expériences collectives observées

Le choix de cet objet de recherche couplant migration et métropolisation dans l'optique d'une meilleure compréhension de l'expérience caribéenne ne peut être saisi sans appréhender la manière dont il entre en résonance avec mon expérience vécue. En mettant mon cheminement personnel en perspective avec celui de l'expérience collective antillaise en migration ou issue de la migration, j'ai pris conscience à la fois des similitudes qui, bien au-delà de mon cas personnel et du seul cas des originaires des Antilles en France, caractérisaient les expériences collectives des diverses populations caribéennes disséminées en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord.

Héritier métis d'une migration martiniquaise dense et prolongée vers la France hexagonale, je suis né et ai grandi dans les quartiers de banlieue francilienne – Bondy et Epinay-sur-Seine en Seine-Saint-Denis puis Cergy Nord dans le Val-d'Oise – comme une bonne moitié de la seconde génération originaire des Antilles dans ce pays.³ J'y ai partagé mon enfance avec des voisins, des camarades d'école et des amis originaires des quatre coins du monde (en réalité surtout du Maghreb, d'Europe ibérique, d'Afrique subsaharienne, d'Asie du Sud-Est) ou d'origine autochtone plutôt ouvrière, avec lesquels la génération issue de la migration antillaise avait en partage une culture que je qualifierai aujourd'hui d'hybride ou de cosmopolite.⁴ Au-delà de la particularité de chaque contexte, et avec un certain recul, le parallèle me semble aujourd'hui intéressant avec l'expérience des Antillais de Grande-Bretagne qui, à Londres ou Birmingham, ont pour voisins d'importantes communautés issues du sous-continent indien, d'Afrique subsaharienne ou de la classe ouvrière anglaise, ou celle des Antillais de New York cohabitant avec une mosaïque de populations autochtones et migrantes. Les métropoles majeures de l'Atlantique Nord qui restent les principaux cadres de l'expérience caribéenne hors de la Caraïbe constituent de mon point de vue de formidables laboratoires d'étude de la « seconde créolisation » portée par l'interaction entre ces divers groupes ethnoculturels.

En parallèle, mes séjours chez mes tantes et oncles aux Antilles, leur accueil chez nous en région parisienne, le maintien de contacts, la circulation occasionnelle de produits et d'informations « du pays » couplés à mon expérience communautaire en Ile-de-France ont très tôt inscrit mes horizons d'enfant dans un cadre social transatlantique sans que je puisse réellement prendre toute la mesure de la portée qu'un tel cadre aurait ultérieurement sur ma

³ Avec une concentration de 70 % de sa population en Ile-de-France, la migration antillaise reste l'une des migrations transocéaniques les plus métropolisées du pays, à l'instar de la migration antillaise au Royaume-Uni, pour moitié localisée à Londres, ou celle des Pays-Bas concentrée pour l'essentiel dans la Randstat Holland. La quasi totalité des Antillais du Canada résident à Toronto ou Montréal, et les deux-tiers des Antillais des Etats-Unis vivent dans les deux régions métropolitaines de New York et de la Gold Coast floridienne. De manière générale, le système migratoire caribéen reste l'un des plus métropolisés au monde.

⁴ A contre-courant de représentations externes largement répandues, je n'ai jamais ressenti ces espaces comme des quartiers d'enfermement. Je les ai vécus plutôt comme des lieux d'ouverture et d'innovation où se recomposait et s'inventait, ici comme ailleurs, une France en devenir.

construction identitaire, mon rapport à l'espace et mon intérêt pour la géographie. J'avais néanmoins déjà pleinement conscience que, loin d'être antinomiques, la *globalité* de l'univers social transatlantique antillais et la *localité* de la vie de quartier francilien et des réseaux sociaux et culturels antillais en migration participaient de la même réalité.

Mon installation aux Antilles à l'adolescence et mes retrouvailles avec cette grande famille jusqu'ici si proche et si lointaine ainsi que ma socialisation dans un environnement social et culturel insulaire tout à la fois distant et familier ont été l'occasion pour moi de faire un premier bilan en contrepoint de mon expérience passée en m'interrogeant sur la possibilité de l'existence d'une caribéanité hors de la Caraïbe.⁵ Aux antipodes des figures fantasmatiques et quelque peu galvaudées du *négropolitain* (Antillais de France), du *nuyoricain* (Portoricain de New York), du *jamerican* (Jamaïcain des Etats-Unis) ou du *dyaspora* (Haïtien de l'extérieur), mon vécu me semblait dessiner de la continuité plutôt que de la rupture, de l'articulation plutôt que de l'opposition entre les deux côtés de l'Atlantique. Dans le même mouvement réflexif, je m'interrogeai sur les dynamiques identitaires et le rapport au territoire d'une société martiniquaise où se télescopaient entre autres l'héritage de la plantation et d'une urbanité coloniale précoce, l'entrée sans transition dans la société de consommation, et les incidences locales d'une expérience migratoire partagée par un tiers des adultes natifs des Antilles y résidant aujourd'hui⁶... Autant d'enjeux communs à l'ensemble des sociétés insulaires de la Caraïbe. Au-delà de la question de l'existence d'une identité antillaise hors des Antilles, c'était en définitive la question de la caribéanité dans un monde globalisé qui me travaillait. Cette interrogation a sous-tendu ma réflexion scientifique jusqu'à aujourd'hui.

Au moment de poser les premiers jalons de mes recherches en Maîtrise et en DEA à l'Université des Antilles et de la Guyane, mon questionnement restait entier. J'avais alors tenté d'en tenir les deux bouts en m'intéressant tour à tour à Miami comme porte d'entrée de la Caraïbe aux Etats-Unis (Maîtrise) et aux déterminants de l'émigration en Jamaïque, l'une des principales sociétés de départ dans la région (DEA). Il fallait trouver une manière de conceptualiser ce rapport au monde, cette géographicit   à la fois construite sur un héritage historique pluriséculaire et fondée sur l'expérience contemporaine d'un rapport à l'espace distendu et articulant de multiples échelles. L'entrée par la mobilité humaine internationale me paraissait offrir ici des clefs de lecture éclairantes et j'avais l'intuition que c'était probablement dans ce rapport entre globalité et localité que se construisaient et se réinventaient les identités et les spatialités caribéennes contemporaines.

Dans cette optique, la métropole internationale étasunienne s'est avérée être pour moi un terrain d'investigation de choix. Les Etats-Unis restent en effet à la fois l'un des principaux espaces d'impulsion du processus de mondialisation et le principal pôle récepteur des flux migratoires internationaux, en particulier ceux de la Caraïbe toute proche. C'est notamment le seul espace accueillant des flux migratoires de l'ensemble du bassin caribéen, faisant des métropoles d'installation des lieux uniques de co-présence de populations issues de toutes les aires culturelles et linguistiques de la zone. La force des processus de mondialisation et de polarisation migratoire et la manière dont ils se sont combinés depuis au moins un siècle dans

⁵ Comme en écho à cette expérience, dans un article de la revue *Hommes et Migrations* sur les Antillais en France, le sociologue Claude-Valentin Marie se demandait si on pouvait « être Antillais hors des Antilles ».

⁶ Un effectif auquel on peut ajouter celui des Antillais résidant actuellement en France hexagonale qui équivaut à un quart de la population des îles d'origine (Marie et al. 2012, Abdouni et Fabre 2012).

les villes étasuniennes font de ce pays un terrain d'observation privilégié de la métropolisation, et du lien entre globalité et localité qui la fonde.

Des terrains croisant sociétés d'origine et métropoles d'installation

Au cours de mes recherches, il m'a semblé judicieux de privilégier deux focales d'observation du système migratoire méta-régional. Mon rapport au terrain a trouvé sa cohérence en tentant de saisir, tour à tour puis simultanément, les faits migratoires à travers la focale de l'île d'origine et à travers celle de la métropole d'installation. L'effort conceptuel et méthodologique que je présente dans le cadre de cette habilitation repose principalement sur le croisement de ces deux perspectives d'observation.

Mes terrains dans les îles d'origine⁷ ont eu pour visée d'appréhender la complexité des ressorts de l'émigration et de mettre en exergue l'imbrication des dimensions explicatives économiques, sociales, politiques et culturelles spécifique à chaque contexte d'origine. La diversification des terrains d'investigation m'a offert une vision régionale des processus observés. Le prisme migratoire a mis en lumière un certain nombre d'éléments contextuels communs à plusieurs sociétés de la région – liées par exemple à la géopolitique particulière des relations avec les Etats-Unis dans la zone, ou à la problématique de la violence politique et celle de fortes inégalités sociales et spatiales que des îles comme la Jamaïque et Haïti ont en partage – mais se déclinant selon des modalités fort différentes localement. Ce prisme m'a révélé une région à la fois unie par un héritage historique et des enjeux sociétaux communs, et fragmentée par l'hétérogénéité des situations insulaires. L'observation ayant pour point de référence l'île d'origine permet aussi de saisir, dans une perspective diachronique (à la faveur de retours réguliers sur le terrain), la genèse de son espace migratoire, des réseaux régionalisés et des parcours, et, dans une perspective diatopique⁸ (aux échelles de la diaspora et du système migratoire régional), la diversité des communautés migrantes dispersées⁹ liée à celle des contextes de destination et à la constitution des champs migratoires.

Cette perspective se combine avec l'observation des terrains métropolitains où s'installent les migrants. La focale portée sur le *local* métropolitain s'est intéressée à deux niveaux de compréhension en lien avec son insertion dans les réseaux économiques, culturels et migratoires mondialisés : la structuration et l'organisation de l'espace urbain en tant que tel, et l'expérience sociale et culturelle et le positionnement socio-économique des groupes immigrés pour rendre lisibles les processus de territorialisation dans la ville. Mon choix de privilégier l'espace de la ville internationale comme laboratoire d'observation de l'interaction de diverses composantes ethnoculturelles que je considérais comme autant de fragments *situés* de dispositifs spatiaux plus globaux répondait à mes préoccupations de saisir la production de nouvelles altérités en partie incarnées par les dynamiques de proximité et distance spatiales entre les communautés ethnicisées et en leur sein. Le croisement des focales

⁷ Martinique, Guadeloupe et Saint-Martin dès la fin des années 1990, la Jamaïque en 1998 et en 2009 et Haïti dans le cadre de ma thèse et ultérieurement (avec notamment deux terrains majeurs en 2002 et 2011).

⁸ Cf. note de bas de page 10.

⁹ En termes d'importance démographique, d'histoire migratoire, de profil socio-économique ou de poids politique par exemple.

globale et locale a mis en évidence la nécessité de considérer un niveau intermédiaire d'observation, celui des réseaux et champs migratoires que j'ai appréhendés comme les unités élémentaires du système migratoire régional. Or les métropoles internationales se sont révélées être les cadres les plus idoines pour examiner l'articulation des réseaux de ce système comme je m'en expliquerai ultérieurement – une démarche consistant en somme simplement à observer le local pour comprendre le global.

A la suite d'observations préliminaires en licence, je décidais l'année suivante de préparer un terrain de maîtrise dans différents quartiers de Miami (1996).¹⁰ Après avoir observé cette métropole par le prisme de l'internationalisation de ses réseaux et de la spatialisation des relations entre groupes ethnisés dans le cadre de ce premier terrain, j'y suis revenu pour mon doctorat (1999-2003) en me consacrant de manière ciblée à l'expérience socio-spatiale variée des immigrés haïtiens. Déjà émergeait la conviction d'une imbrication étroite entre les dynamiques locales du groupe dans la ville et celles du champ transnational qui sous-tendait sa migration et le liait au pays d'origine. Ultérieurement à mon recrutement au CNRS en 2005, je suis régulièrement revenu sur mes terrains urbains floridiens initiaux (2007, 2008, 2009, 2013) pour apprécier les évolutions locales dans le temps, selon l'optique diachronique évoquée plus haut. Dans le même temps, j'ai élargi l'observation à d'autres métropoles, en particulier New York (2010, 2012), ce qui me permettait de diversifier les contextes métropolitains d'étude de l'implantation de populations migrantes déjà observées dans d'autres lieux – Haïtiens, Jamaïcains, Trinidiens, etc. – et d'acquérir une vision réellement diasporique de leur espace. J'ambitionne actuellement d'approfondir ma mise en perspective des expériences afro-caribéennes à Miami, New York et Paris pour offrir une approche globale du système migratoire caribéen dans l'espace atlantique ; parallèlement, je mène une réflexion déjà bien entamée sur la métropolisation de Miami, une manière de boucler un cycle de recherche initié il y a près de vingt ans. En définitive, j'ai procédé à un double mouvement de va-et-vient entre terrains insulaires et terrains métropolitains, et de diversification progressive du champ de ces terrains d'investigation avec pour dessein une vision d'ensemble et à différentes échelles de ces systèmes spatiaux de migrations. Aujourd'hui, la « métropole-carrefour » est plus que jamais au cœur de mes préoccupations scientifiques.

Objectifs et structuration du volume

La synthèse présentée dans ce volume n'a pas pour objectif d'exposer les résultats de mes travaux en résumant leur contenu (un résumé de ces travaux est présenté dans le volume II en introduction de la liste de mes publications) ni même de présenter de manière chronologique l'évolution de ma réflexion depuis la deuxième moitié des années 1990. Je n'ai pas non plus pour ambition de proposer un bilan exhaustif de mes travaux sur le système migratoire caribéen ou de la réflexion correspondante sur les métropoles étasuniennes. Il s'agit plutôt d'opérer un retour réflexif sur ces travaux en mettant en saillance les questionnements et postures théoriques les plus structurants, l'outillage conceptuel que j'ai considéré comme opérationnel, et les choix méthodologiques qui les ont accompagnés. La réflexion sur la métropolisation des migrations sert de fil conducteur à une approche dont la cohérence réside

¹⁰ Little Haiti, Little Havana, North Miami et Downtown avaient initialement été choisies par rapport à leur fonction de porte d'entrée migratoire et à leur complémentarité dans l'organisation de l'espace urbain.

autant dans l'articulation des échelles spatiales – le jeu de concert des dynamiques locales et globales dans un va-et-vient permanent – que dans une démarche diachronique où le dialogue entre les échelles temporelles reste fondamental pour saisir la spatialité et les constructions culturelles et identitaires des populations caribéennes « au pays » ou en migration. Quoique la première partie fasse davantage référence à la recherche antérieure que dans le reste du volume, je n'ai pas souhaité établir de césure trop tranchée entre les résultats de mes recherches et leur dimension prospective. L'essentiel du volume est en effet empreint d'une visée prospective qui, tout au long de la présentation, prend appui sur les enseignements de mes travaux antérieurs.

Dans cet esprit, le premier temps de ce volume sera consacré au contexte général de la réflexion scientifique dans lequel mes recherches se sont positionnées, à travers une analyse de l'orientation conceptuelle et épistémologique renouvelée des sciences sociales répondant à l'évolution des dynamiques migratoires contemporaines observées à l'échelle planétaire. La spatialisation des approches me semble ici constituer un tournant décisif. Je considère la métropolisation comme une dimension incontournable de ce tournant, au sens où elle constitue à la fois un élément contextuel et structurel des formes migratoires observées et contribue à régénérer la lecture que l'on peut proposer du lien entre processus globaux et locaux. Les villes mondialisées ont une fonction structurante dans la dynamique et la morphologie des espaces migratoires et des identités qui s'y épanouissent.

La deuxième partie réinvestira ces observations générales sur la « glocalité » inhérente à la spatialisation de la réflexion et à la métropolisation des migrations, au profit d'une approche renouvelée du rapport à l'espace des sociétés insulaires caribéennes réintroduisant le migrant-acteur au cœur de l'analyse sans pour autant disqualifier la prise en compte du contexte structurel macro- et méso-social de son action. Je montrerai la manière dont le prisme migratoire est propice au développement d'une approche spatialisée intégrant logiques globales et locale métropolitaine dans un même schème d'analyse. Je saisirai l'opportunité présentée pour expliquer pourquoi je considère qu'il s'agit d'une inflexion géographique. Puis je détaillerai l'esprit d'une démarche méthodologique fondée sur l'articulation des temporalités migratoires et celle des logiques macro-structurelles avec les logiques individuelles, éventuellement généralisable à d'autres espaces insulaires confrontés aux mêmes défis migratoires.

Le troisième temps du développement reviendra de manière plus circonscrite sur l'interrelation entre globalité et localité en portant l'attention sur le cas spécifique de la constitution des champs migratoires antillais aux Etats-Unis, et de leur implication sur la spatialisation des populations migrantes dans les villes d'installation. Le jeu local des dynamiques globales sous-tendant les migrations me semble avoir des implications éclairantes sur la lecture spatiale que l'on peut avoir de l'altérité dans les villes à rayonnement méta-régional voire mondial. Tout en se fondant sur mes travaux passés, le dessein de cette partie est clairement prospectif par la nouvelle approche qu'elle propose des espaces transnationaux caribéens et de la fonction qu'y joue la « ville-monde » ou « métropole-carrefour » étasunienne, et par la discussion que cette approche engage – ou plus modestement contribue à alimenter – sur les recompositions actuelles des espaces métropolitains aux Etats-Unis.

A ce stade, je prends la mesure de la difficulté de mettre en ordre cette démarche réflexive visant à donner une cohérence à l'ensemble de mes travaux, tant mon cheminement reste aujourd'hui encore traversé par les incertitudes et le doute. La nature même de mon objet scientifique et de mes terrains rend indispensable le dialogue entre des traditions scientifiques différentes des deux côtés de l'Atlantique sur la question migratoire. La démarche a été salubre mais mes interrogations restent entières sur la transposabilité de ces traditions et de leurs concepts au-delà de leur contexte de production.

Plus généralement, tout en ayant conscience de l'importance de la référence à des cadres généraux d'interprétation dans la démarche du chercheur, je me suis souvent interrogé dans mon rapport au terrain sur la portée et l'opérationnalité de ces modèles théoriques pour saisir au plus près l'expérience de mes interlocuteurs. Ces hésitations, sources d'embarras voire de perplexité, imprègnent avec plus ou moins de saillance la progression imparfaitement aboutie de la réflexion proposée.

PREMIERE PARTIE

**EVOLUTIONS MIGRATOIRES CONTEMPORAINES
ET
SPATIALISATION DE LA REFLEXION**

Cette partie préliminaire vise à présenter le cadre général de la réflexion scientifique dans lequel mes recherches se sont inscrites et ont pris forme. A ce stade, il convient donc d'identifier les principales dynamiques contemporaines des migrations internationales et de montrer la manière dont les sciences sociales se sont adaptées à travers leurs innovations conceptuelles et épistémologiques, et ont entrepris de saisir les nouvelles réalités observées. Dans le cadre de la réflexion sur la relation entre les dimensions socio-spatiales globales et locales du phénomène, une attention particulière a été portée dans mes recherches à l'articulation entre évolutions migratoires et processus de métropolisation. Il m'a en effet semblé difficile de penser les migrations internationales dans leurs dynamiques géoéconomiques et culturelles récentes sans intégrer à l'analyse le rôle des villes mondialisées, tant ces dernières ont influé sur la dynamique des flux concernés, la morphologie des espaces migratoires et les identités produites par ces constructions socio-spatiales.

Dans un premier temps, à partir du lien entre mondialisation, métropolisation et migrations, une réflexion générale sur l'évolution du contexte international contemporain dans lequel se sont déployées les mobilités humaines doit permettre de mieux rendre compte du développement des morphologies migratoires observées. Ces morphologies sont autant empreintes de l'héritage de dynamiques historiques structurelles que des évolutions conjoncturelles politiques et économiques récentes. La mondialisation de la géographie des migrations internationales se traduit localement par une complexification de l'espace des villes mondialisées et des évolutions culturelles et identitaires que l'on peut y observer.

Le second temps de la partie s'attachera à mener une brève mais indispensable réflexion préliminaire sur les réponses conceptuelles, théoriques et épistémologiques que les sciences sociales ont apporté aux enjeux affichés par les développements les plus récents de la mondialisation et de la métropolisation des migrations. Les terrains caribéens ont joué un rôle central et précoce dans la manière dont ils ont inspiré le renouvellement de la réflexion générale sur les migrations dans le monde anglo-saxon, en particulier chez les anthropologues et les sociologues. En France, les géographes ont été à l'avant-garde de ce renouveau de l'analyse, mais la Caraïbe comme champ d'investigation est, à quelques exceptions près, plutôt restée en retrait de ce côté de l'Atlantique.

Mon choix de consacrer l'essentiel de mes recherches en géographie des migrations à la Caraïbe n'est donc pas anodin. Outre le point de départ intéressant qu'il constitue pour conceptualiser la métropolisation des espaces migratoires, le terrain caribéen rend lisible à travers les débats qu'il a suscités entre chercheurs les apports et clivages théoriques nés du renouveau de la réflexion, et offre l'opportunité d'une mise en perspective des recherches anglo-saxonne et française sur la question. L'optique française d'une spatialisation de la réflexion, peut-être moins présente côté anglo-saxon, s'est avérée féconde pour articuler les échelles d'analyse globale et locale des migrations. M'inscrivant clairement dans cette approche, je conclurai la présentation de cette partie sur les évolutions conceptuelles et épistémologiques que ce « tournant migratoire » – qui est aussi un « tournant géographique » – a inspirées, ainsi que sur leurs possibles implications sur le lien entre globalité et localité.

Ce premier chapitre est l'occasion de poser les bases empiriques de ma réflexion sur la métropolisation des espaces migratoires, en situant les mutations contemporaines des configurations spatiales migratoires dans le contexte historique et plus récent de la mondialisation. Les mutations de la géographie des migrations internationales ont accompagné celles de la mondialisation, cette « *interconnexion croissante des individus, des systèmes économiques, culturels et sociaux et des différents espaces et territoires à l'échelle de la planète* », dont elles constituent une caractéristique majeure voire un marqueur (Simon, 2008 : 1). Cette mise en contexte préliminaire permettra d'identifier les singularités – ou *a minima* les traits les plus caractéristiques – de la phase actuelle de la mondialisation migratoire, tout en rappelant que cette phase s'inscrit dans la continuité d'un processus ancien de mise en système de l'espace mondial. Elle doit aussi permettre de rappeler l'importance croissante de la dynamique de métropolisation, véritable moteur de ce processus, notamment dans sa phase la plus récente.

Resituer la métropolisation dans ses dimensions à la fois globale et locale comme l'une des clefs essentielles de lecture de la mondialisation migratoire offre une compréhension plus aboutie de l'évolution contemporaine des configurations migratoires. Penser les migrations à travers le lien entre globalité et localité, c'est pour moi avant tout penser simultanément le rôle de la polarisation métropolitaine dans la structuration des flux migratoires mondiaux, et les effets des configurations migratoires qui y sont liées sur les mutations des formes urbaines actuelles. De telles évolutions rendent nécessaire une réflexion historicisée et spatialisée sur le contexte et la morphologie des migrations internationales qui met en lien la mondialisation, la métropolisation et la mobilité humaine. Plus largement, elles justifient amplement le choix thématique des recherches auxquelles j'ai consacré ces quinze dernières années.

Je présenterai donc dans un premier temps le contexte global changeant dans lequel s'inscrivent les grandes tendances migratoires, de manière sélective en mettant l'accent sur les éléments contextuels que j'ai considérés comme les plus éclairants dans le cadre de mes travaux. Puis dans une perspective à la fois diachronique et diatopique¹¹ où l'articulation des échelles de temps et celle des échelles spatiales se complètent utilement, je m'intéresserai à l'évolution des configurations migratoires avec un accent porté sur la période actuelle. Dans l'optique d'introduire une réflexion sur le lien entre processus globaux et locaux, la focale sera portée sur le rôle des métropoles dans la polarisation des flux ainsi que sur les incidences de la métropolisation des migrations sur les espaces urbains.

¹¹ J'emprunte le terme aux linguistes, pour lesquels la variation diatopique se réfère à celle de la langue en fonction de la situation géographique des locuteurs (Gadet 1996).

I. Une mise en contexte de la relation entre mondialisation et migrations

Le choix de mon positionnement dans le champ des migrations internationales dès l'origine est lié à l'importance que j'ai accordée à celles-ci dans la compréhension générale des changements de notre monde, dont elles sont tout à la fois un miroir, un symptôme et un catalyseur. Les migrations s'avèrent être à la fois un indicateur de la mondialisation actuelle et de ses phases successives plus anciennes, et un élément constitutif de cette mondialisation, justifiant l'appréhension des contextes migratoires locaux dans leur profondeur historique ; dans le même temps, à travers les changements d'échelle des espaces de « recrutement » et des champs migratoires, la mondialisation est une caractéristique des migrations contemporaines (Simon 2005, Berthomière 2009). La pérennisation des « *champs migratoires solidement installés et des espaces « diasporisés » structurés par le réseau mondial des plus grandes métropoles* » est un des paramètres majeurs de la mondialisation migratoire (Simon, *op. cit.*) témoignant de la forte imbrication entre le global et le local.

D'un point de vue personnel, comme je le rappelais dans l'introduction générale, il n'est pas un lieu de mon parcours de vie et de mon univers intime qui n'est été imprégné par la réalité migratoire, de la Seine-Saint-Denis où je suis né et où j'ai côtoyé des amis d'enfance des quatre coins du monde, à la Martinique dont je suis originaire et où, adolescent, je voyais partir une partie de ma génération de l'autre côté de l'Atlantique au moment où celle de nos aînés revenait au pays. Puis vint le temps de mon initiation à la recherche, avec comme terrain de prédilection Miami, cette ville-carrefour des Amériques où les immigrés représentaient déjà la moitié de la population locale au milieu des années 1990 (Boswell 1994, Girault 1998, 2003, Audebert 2000).

A un niveau plus général, celui de mon observation des soubresauts et mutations du monde contemporain, avec pour focale le bassin caribéen dans lequel je vivais, l'observation des faits de migration m'est apparue tout aussi signifiante pour décrypter les changements géopolitiques, économiques et culturels à l'œuvre au tournant du siècle. La pertinence de ce champ scientifique à mes yeux a depuis été largement confirmée. Mon expérience caribéenne fondatrice m'a fait prendre conscience assez tôt de l'importance de replacer les migrations dans leur relation avec le processus de mondialisation sur le temps long. Ma collaboration avec les historiens a ici été déterminante. La colonisation, la traite transatlantique et l'esclavage, le déclin de la société de plantation et les mobilités régionales, la départementalisation ultramarine et les mouvements de travail de grande ampleur vers la France métropolitaine... Ces jalons historiques de la construction de la société martiniquaise me ramenaient à la migration, et à travers elle, au lien à l'Afrique, à l'Europe et au reste des Amériques. En 2006, un an après mon recrutement au CNRS et ma réinstallation en France hexagonale, cette « quête d'histoire » m'a amené à répondre positivement à la sollicitation de l'historienne Myriam Cottias de co-fonder un réseau thématique pluridisciplinaire du CNRS (le Centre International de Recherches sur les ESclavages, les traites et leurs conséquences contemporaines) sur la question des sociétés esclavagistes et postesclavagistes dans l'espace atlantique impliquant historiens, géographes, anthropologues, sociologues et juristes.

Au sein de ce réseau scientifique international devenu GDRI en 2008 puis LIA (laboratoire international associé) en 2012, les migrations se sont imposées au fil du temps, dans leur dimension spatiale et identitaire, historique et contemporaine, comme un thème central. Rien d'étonnant donc à ce qu'elles aient été une préoccupation scientifique à part entière des programmes de recherche du réseau : le programme européen du 7^e PCRD « EURESCL » (2007-2011) et le programme ANR « AFRODESC » (2006-2010). Mes réflexions sur les « *constructions sociales héritées et productions territoriales antillaises* », le « *peuplement noir des Amériques* » et « *l'altérité et le rapport à l'espace des populations noires* » dans l'espace atlantique constituent le principal héritage de cette période d'intense collaboration avec les historiens, sociologues et anthropologues du réseau (Audebert 2010b, 2012b, Audebert *et al.* 2012).¹²

A l'image de l'histoire du bassin caribéen et du système spatial transatlantique sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir, les dynamiques migratoires offrent de mon point de vue une grille de lecture à l'échelle planétaire du processus de mondialisation sur le temps long. L'époque dite moderne (fin XVe-début XVIIIe siècles) correspond à la première phase de l'expansionnisme maritime, marchand et colonial européen à l'échelle planétaire. La terminologie dominante de l'époque (découverte d'un « Nouveau Monde » à « mettre en valeur », « eldorado » à conquérir, etc.), quoique renvoyant à des représentations mythiques largement déformées par le prisme impérialiste, traduit le rôle moteur des migrations transatlantiques principalement européennes et esclaves africaines dans la mise en place de ce système économique et relationnel transcontinental (Audebert 2012b). La dimension migratoire de ce système triangulaire mercantiliste mettant en réseau l'Europe, l'Afrique et les Amériques ne s'est pas seulement incarnée dans les deux faces d'une même pièce qu'ont été l'émigration européenne et l'installation de millions d'individus dans les Amériques et dans une moindre mesure en Afrique. Elle s'est aussi traduite par d'importants mouvements régionaux de populations autochtones et une recomposition sans précédent des équilibres géopolitiques locaux : fuite, repli, déplacement forcé de populations amérindiennes, contraction ou expansion de royaumes africains bénéficiaires ou cibles de la traite, polarisation migratoire autour des comptoirs et des ports, etc.

La deuxième phase de la mondialisation migratoire que je distingue a été inaugurée au début du XIXe siècle (voire dès la fin du XVIIIe siècle si l'on prend en compte les mutations de la puissance britannique au cœur du dispositif) avec la massification de l'émigration transocéanique européenne sous l'effet de la révolution des transports, principalement vers les Amériques où la diffusion de la révolution scientifique, technique et industrielle à l'œuvre sur le « Vieux continent » a accompagné la migration transatlantique de 60 millions d'individus. Dans une moindre mesure, la colonisation de peuplement européenne s'est opérée en Afrique du Sud, au Maghreb, en Australie et en Nouvelle-Zélande ainsi que vers l'Extrême-Orient sibérien ; tandis qu'après l'abolition de l'esclavage, le *coolie trade* indien, chinois et javanais a alimenté les colonies européennes de l'Océan indien, de l'Océanie et des Amériques,

¹² Par commodité, les citations dans le texte se référant à mes écrits sont indexées dans une liste de mes publications présentée à part en bibliographie.

soumettant les travailleurs engagés à des formes extrêmes d'exploitation (Audebert *op.cit.*). Loin de s'inscrire en rupture avec la première phase, ce deuxième temps de la mondialisation des migrations sous-tendant l'expansion planétaire du capitalisme a consolidé certaines formes socio-spatiales et constructions culturelles liées à la migration, en germe dès l'époque moderne et qui restent aujourd'hui plus que jamais d'actualité : champs migratoires transocéaniques, exotisation de l'Autre et racialisation des rapports sociaux et des imaginaires, développement d'aires culturelles et géopolitiques héritées de la colonisation (Commonwealth, francophonie), etc. L'ancienneté historique des liens ethniques transatlantiques liés à la migration est un fait désormais largement admis dans les sciences sociales (Waldinger 2006). A tous les stades et dans tous les champs de déploiement de cette mondialisation, les migrations ont joué un rôle crucial.

La phase contemporaine de la mondialisation, y compris dans ses développements les plus récents, compte toujours parmi ses figures de premier plan celle du migrant, même si les acteurs, la géographie, les modalités et l'univers social et économique de la migration se sont remarquablement complexifiés en lien avec un contexte mondial changeant. La libéralisation et l'interdépendance croissante des économies à l'échelle planétaire, les nouvelles infrastructures de transport, l'accroissement des disparités démographiques et de revenus ont été déterminants dans l'évolution de ce contexte, alors que les tensions géopolitiques contemporaines et les crises environnementales participaient activement à la complexification de la géographie des flux. Davantage que la dimension quantitative du phénomène – la part des migrants internationaux dans la population mondiale aujourd'hui (3,3 %) reste deux à trois fois moins importante qu'elle l'était il y a un siècle –, les mutations les plus remarquables résident dans la composition, l'orientation et les dynamiques de ces flux (Simon 2002, 2008 ; Castles et Miller 2003 ; Penninx, Berger et Kraal 2006).

La modernisation des sociétés, l'évolution des rapports de genre et les nouvelles stratégies familiales de survie et de progrès social rendent ainsi compte de la relative féminisation des flux migratoires : près d'un migrant sur deux est désormais une migrante. L'interpénétration des économies a favorisé, parallèlement au maintien de formes migratoires plus traditionnelles, l'émergence de catégories de migrants caractérisées entre autres par la fluidité de leurs pratiques mobilitaires : étudiants internationaux, retraités, hommes et femmes d'affaires, employés des firmes multinationales, etc. A l'image des réseaux circulatoires transnationaux maghrébins de l'Europe du sud-ouest (Tarrius 2002), des *madan sara* haïtiennes dans le bassin caribéen, ou des *nana benz* sénégalaises dans la sous-région ouest-africaine et en Europe, les marchands transnationaux de l'informel se sont imposés comme des acteurs majeurs quoique plus discrets de la mondialisation par la base.¹³ La désintégration du bloc socialiste et l'instabilité géopolitique postérieure à la fin de la Guerre froide dans certaines zones de l'Afrique, de l'Europe centrale, d'Asie du Sud et centrale, et du Moyen-Orient ont généré des flux de réfugiés conséquents (UNHCR 2006).

¹³ Je préfère cette expression à celle de « mondialisation par le bas » (Portes 1999, Tarrius 2002) qui introduit une hiérarchie subjective dans l'importance et le rôle des acteurs de cette mondialisation, ainsi qu'une césure voire un clivage qui rendent imparfaitement compte d'une réalité globale à mon sens plus complexe et nuancée, faite de coopération et d'interdépendances entre les acteurs.

Les typologies migratoires basiques distinguent généralement les migrants économiques à la recherche d'opportunités d'emploi ou de meilleures conditions de vie, les réfugiés fuyant la persécution politique ou religieuse, et les migrants dont les mouvements relèvent de facteurs socio-démographiques (regroupement familial, migrations de retraite, etc.), complétées selon les cas par d'autres catégories en lien notamment avec les migrations intellectuelles et culturelles (étudiants, artistes, religieux) ou les migrations environnementales. Mais les réalités de terrain et les expériences individuelles vécues de la mondialisation migratoire donnent plutôt à voir la porosité de ces catégories, qu'il s'agisse du migrant entré avec un visa étudiant mais obligé de travailler pour financer ses études, du demandeur d'asile débouté se retrouvant de fait en situation de migration économique, du migrant économique cubain obtenant le statut de réfugié aux Etats-Unis dans le contexte favorable de la Guerre froide, ou encore du migrant haïtien arrivé au Québec à la suite du séisme de 2010 et dont les ressorts de la migration sont probablement autant économiques et familiaux qu'environnementaux.

L'interdépendance croissante des économies et des sociétés qui fonde le processus de mondialisation s'opère également dans le cadre de la régionalisation du monde (Audebert 2010a, 2011c) : la création de marchés communs et la mise en place d'accords bilatéraux visant à la libéralisation des échanges marchands et des investissements internationaux ont redessiné la géographie économique du monde en consacrant une poignée de puissances régionales et de métropoles internationales comme centres de commandement économique à forte capacité polarisatrice, et organisatrices des flux marchands, organisationnels, financiers et migratoires à l'échelle régionale. Mes recherches se sont particulièrement intéressées à la manière dont la métropolisation de Miami a été nourrie tout au long du XXe siècle par le rôle de commandement géopolitique et géoéconomique régional qui lui a été dévolu dans la « méditerranée américaine », et par les effets de cette fonction sur la polarisation des flux migratoires régionaux par la ville (Audebert 2000b). Je reviendrai ultérieurement sur ce point et me contenterai à ce stade de souligner la concomitance des processus de régionalisation et de métropolisation au cours de la phase la plus récente de la mondialisation, comme élément contextuel explicatif de la complexification de la composition et de l'orientation des flux migratoires. Les effets de la régionalisation sur les migrations sont encore plus manifestes lorsque celle-ci se traduit par la mise en place de blocs faisant de la libre circulation des personnes un élément moteur de leur construction comme dans le cas de l'Union européenne.

On ne peut ici s'empêcher de relever une contradiction remarquable de ce contexte globalisé ayant favorisé l'intensification de la mobilité humaine. Tandis que la migration s'avère être un élément constitutif de la mondialisation et un des effets les plus manifestes de la libre circulation des biens et des échanges immatériels transnationaux, elle est dans le même temps confrontée à des mesures protectionnistes et de contrôle des frontières nationales et supranationales de plus en plus poussées ainsi qu'à l'absence de gouvernance globale. L'occasion m'a été donnée de revenir sur cette question dans le cadre d'une réflexion croisée avec la géographe de l'IRD Nelly Robin sur la militarisation et l'externalisation des frontières étasuniennes et européennes dans les eaux de leurs « Suds » (Audebert et Robin 2009). Je notais dans mon introduction à l'ouvrage *Migration in a globalised world* que les Etats-Unis et le Mexique avaient mis en place l'un des dispositifs les moins restrictifs à la circulation des

marchandises et des capitaux dans le cadre de l'ALENA, tout en se gardant d'inscrire la libre circulation des individus entre les deux pays à l'ordre du jour (Audebert et Dorai 2010b : 10). De même, le contrôle des flux d'immigration est devenu l'une des préoccupations majeures de l'Union européenne dans ses relations avec ses voisins du Sud au même titre que les questions commerciales et sécuritaires.

Néanmoins, au niveau étatique comme au niveau supranational, ce traitement spécifique de la migration apparaît dérisoire dans sa capacité à répondre sur le long terme aux défis nouveaux liés aux mutations des schémas migratoires internationaux. Ironie du sort, la libre circulation des biens, des capitaux, des technologies et de l'information encouragée par de tels accords régionaux joue un rôle de catalyseur pour ces migrations que les gouvernements cherchent précisément à contrôler (*idem*). Ce contexte paradoxal a constitué un terrain propice au développement de figures moins saisissables mais néanmoins très actives de la mondialisation : celle du migrant clandestin et, au-delà, celles des acteurs transnationaux de la mondialisation par la base qui s'appuient sur les différentiels économiques et juridiques liés à l'existence de frontières qu'elles contournent en partie, et dont les logiques combinent réseaux informels et recours aux circuits classiques de la mondialisation (Césari éd. 1999, Portes 1999). Une partie de mes recherches s'est en particulier intéressée à ces acteurs dans leur dimension familiale, religieuse et marchande (Audebert 2004b, 2002a, 2006a, 2013a).

La dernière dimension contextuelle du lien entre mondialisation et migration ayant animé mes travaux concerne la mondialisation culturelle, dont la mobilité humaine est à mon sens à la fois un produit et un catalyseur. Les migrations restent aujourd'hui comme au XVIIIe siècle empreintes de la force du mythe d'un ailleurs meilleur où « il suffit de se baisser pour ramasser les dollars » – pour reprendre une perception longtemps répandue dans les campagnes haïtiennes à propos des Etats-Unis et largement entretenue par les discours et attitudes de la diaspora. Pour autant, les représentations de l'ailleurs sont actuellement nourries par un éventail autrement plus complexe de canaux d'information que jadis. La diffusion des modes de vie et des modèles consuméristes et culturels du Nord (musicaux, vestimentaires, architecturaux, etc.), eux-mêmes un effet direct de la mondialisation économique, est entretenue via les couches aisées locales, les touristes, les migrants de retour, en même temps que la transmission des schèmes de pensée à travers les réseaux d'échanges et de coopération intellectuelle, universitaire, artistique et médiatique. Pour ma part, je me suis surtout intéressé aux nouvelles cultures et identités nées de la mise en contact de populations de divers horizons en contexte migratoire, à la fluidité de ces identités inscrites à la fois dans le global et le local, nourries de l'expérience dans la société d'installation et du lien affectif et concret maintenu avec la société d'origine, et aux conditions contextuelles locales de leur déploiement. Je consacrerai une part substantielle de ce dossier d'habilitation à cet aspect de mes recherches relevant à la fois de la géographie sociale, culturelle, économique et urbaine, et dont le bilan fera en même temps force de projet scientifique (deuxième et troisième parties).

II. Une géographie migratoire évolutive

De manière générale, on assiste à une recomposition et une diversification des flux migratoires, en même temps que leur dynamique se complexifie. S'il ne faut pas trop rapidement en conclure à la « nouveauté » de configurations parfois héritées de schémas migratoires anciens, les traductions géographiques de ces dynamiques contemporaines liées à l'émergence (ou la résurgence ?) de catégories d'acteurs et de logiques en rapport avec la phase la plus récente de la mondialisation n'en restent pas moins remarquables. Les 230 millions de migrants internationaux représentaient à peine plus de 3 % de la population mondiale en 2013 (ONU 2013). En revanche, ce qui retient l'attention de l'observateur est la diffusion spatiale rapide du phénomène – il n'existe pas un pays actuellement qui ne soit concerné par l'émigration –, la forte polarisation des flux par les espaces les plus riches, et la remarquable complexification des trajectoires dans l'espace (multiplication, diversification et allongement des parcours) et dans le temps (réversibilité et circulation migratoire, double résidence, etc.).

Observées à partir des principaux pôles d'immigration à l'échelle planétaire (Amérique du Nord, Union européenne, et Australie), les origines géographiques des flux se sont considérablement diversifiées. Les mouvements migratoires du début des années 1970 répondaient encore principalement à trois logiques : 1°) l'héritage colonial ou postcolonial : migration algérienne en France, portoricaine aux Etats-Unis, indienne et pakistanaise en Grande-Bretagne, surinamaïse aux Pays-Bas, ouest-africaine en France, etc. ; 2°) la migration de travail classique : *gastarbeiter* turcs en Allemagne, *braceros* mexicains aux Etats-Unis ; 3°) les migrations de réfugiés fuyant le bloc communiste pour rejoindre l'Ouest dans un contexte de Guerre froide, issus principalement d'Union soviétique, d'Europe de l'Est et des « points chauds » du Sud (Viêt Nam, Cuba, etc.).

Aujourd'hui, le développement de nouvelles catégories et d'acteurs de la migration de même que le développement de la migration illégale liée au durcissement des politiques migratoires rendent compte de l'origine planétaire de nouveaux venus marqués par une grande diversité de situations et de statuts. La grande majorité d'entre eux migre à la recherche de meilleures opportunités économiques, ce qui explique l'attraction toujours forte des régions les plus prospères : l'Amérique du Nord et l'Europe concentrent à elles seules plus de la moitié de l'immigration mondiale (ONU 2013). Il faut dire que l'immigration s'impose comme une nécessité démographique pour des sociétés occidentales confrontées au vieillissement, et où le taux moyen de migration nette (2,2 pour mille) est le double de celui de la croissance naturelle. La consolidation des flux Nord-Nord, dans le cadre de mobilités de qualifiés liées entre autres à l'économie de la connaissance et des nouvelles technologies de l'information, vient renforcer la polarisation migratoire observée.

Dans le même temps, de nouvelles destinations migratoires ont émergé et les flux Sud-Sud sont presque aussi conséquents que les flux Sud-Nord si l'on se réfère aux statistiques les plus récentes de l'ONU ou de la Banque mondiale. Les économies émergentes des nouveaux pays industrialisés de l'Asie-Pacifique, et plus récemment celles du Golfe arabo-persique et de

l'Europe méditerranéenne ont dû faire appel à une importante migration de travail pour soutenir leur expansion. Au Nord, un certain nombre de pôles historiques d'émigration sont ainsi devenus des pôles d'immigration, à l'instar de l'Italie, de l'Espagne, de l'Irlande et même du Portugal, avant que la tendance ne s'inverse à nouveau en 2007 avec la crise économique. Au Sud, des pôles de croissance économique localisée sont devenus de véritables pôles régionaux d'immigration : les mines de la région de Johannesburg, les puissantes industries de São Paulo, l'économie financière et d'interface régionale de Singapour font de ces métropoles des espaces très attractifs. La fonction migratoire d'autres espaces du Sud comme le Mexique, le Maroc ou la Turquie s'est également complexifiée, pour d'autres raisons : soumis à la pression des politiques d'externalisation des frontières européenne et étasunienne, ces pays aux marges du « Nord » se sont mués à la fois en espaces d'immigration et de transit durable de populations « indésirables » au Nord, tout en perpétuant eux-mêmes une tradition ancienne d'émigration. Parallèlement, les conflits armés et la dégradation environnementale restent des forces considérables d'alimentation des flux Sud-Sud : des pays comme la République démocratique du Congo ou le Soudan qui accueillent des dizaines de milliers de réfugiés internationaux sur leur sol sont eux-mêmes d'importantes sources de migrations de refuge vers les pays voisins.

De fait, beaucoup de pays s'avèrent être à la fois des sociétés d'immigration et d'émigration, faisant de la migration de substitution l'une des manifestations les plus symptomatiques de la mondialisation migratoire. Mes recherches dans le bassin caribéen ont montré que ce schéma complexe était très répandu, y compris à l'échelle des micro-territoires insulaires dont l'émigration classique de la population vers les pays du Nord était généralement compensée par l'immigration régionale, partiellement (Antigua-et-Barbuda, Barbade) ou intégralement (Bahamas, Aruba, Saint-Martin, Iles vierges étasuniennes). Certaines îles, dont l'émigration s'est longtemps inscrite dans le cadre d'une relation bipolaire de type « couple migratoire » avec la métropole, ont notablement élargi l'éventail de leurs destinations après l'indépendance, à l'instar de la Jamaïque (Audebert 2004a). Tandis que d'autres, en dépit de populations locales n'excédant pas quelques dizaines ou quelques centaines de milliers d'habitants, comptent plus de cent nationalités sur leur sol (Bahamas, Saint-Martin). A Saint-Martin par exemple, les diasporas commerçantes cantonaise et gujaratie y cohabitent avec les ouvriers du bâtiment haïtiens et anglo-caribéens, les hommes d'affaires et richissimes retraités nord-américains, les fonctionnaires de Métropole ou des îles-sœurs voisines, et les auto-entrepreneurs de divers horizons.



Figure 1. Le bassin caribéen

L'évolution de la géographie des migrations internationales traduit une complexification de leurs logiques et de leurs dynamiques dans l'espace et dans le temps, que l'on peut aisément observer à l'échelle du bassin caribéen. La géographie des courants migratoires haïtiens, dominicains ou jamaïcains est marquée par une redistribution permanente des flux, de nouvelles dispersions et des dynamiques circulatoires innovantes qui ouvrent de nouveaux corridors migratoires. Une part des courants migratoires s'inscrit dans des héritages de type postcolonial, comme ceux entre Haïti et les Etats-Unis hérités de l'occupation militaire de 1915 à 1934. La mise sous tutelle du pays par les milieux d'affaires du nord-est des Etats-Unis avait alors posé les bases historiques de l'orientation ultérieure des flux migratoires haïtiens vers New York. De même, l'émergence de Miami comme centre de commandement économique régional aux portes de la Caraïbe a eu des incidences directes sur l'orientation des courants migratoires antillais vers la Floride.

Pour autant, les pays du Nord n'ont pas le monopole de l'espace migratoire antillais et d'autres trajectoires se sont développées, épousant la géographie de la logistique et de la division internationale du travail dans la Caraïbe. Cette géographie privilégie les lieux-carrefours à haut niveau de vie et bien inscrits dans les réseaux de transports aériens des pays du Nord, comme Saint-Martin, Nassau, Cayenne ou San Juan. Ces lieux connectés à la fois aux grandes métropoles du Nord et aux réseaux de transports régionaux sont des localisations stratégiques. La présence croissante d'une migration illégale des îles voisines y est une réponse quasi-instantanée des réseaux et filières au raidissement des politiques migratoires stato-nationales du Nord et à la mise en place d'un dispositif de détection, d'interception,

d'enfermement et de rapatriement de la part des Etats-Unis et, de plus en plus, de la France dans la région (Audebert 2012a).

Au gré des informations circulant au sein de la famille transnationale sur telle ou telle destination, de l'évolution des législations migratoires, ou de la conjoncture économique, les réseaux se redéployent et les lieux traditionnels de passage deviennent des lieux d'installation plus ou moins durables. L'objectif ultime étant les Etats-Unis, ces espaces – souvent des îles – sont conçus comme transitoires le temps d'accumuler le capital et d'obtenir le statut légal nécessaires à la poursuite de la migration. Mais la réalité économique et juridique de ces parcours clandestins périlleux et de la précarité qui les accompagne installe les migrants dans des situations transitoires qui durent. Leurs expériences successives assorties de fortunes diverses les acculent parfois à de nouvelles réorientations, redéfinissant des espaces migratoires qui articulent ancrages et mobilités. A l'image de ce que l'on peut observer à l'échelle planétaire, les courants migratoires intra-caribéens sont ainsi en permanence réactualisés par des réorientations géographiques et par la genèse de nouveaux fronts migratoires (Audebert, *op. cit.*). Au fil de l'insertion économique des individus dans les sociétés d'installation, de l'évolution de leur statut juridique et de leur situation dans le cycle familial et démographique (arrivée à l'âge de la retraite par exemple), les éventuelles dynamiques de circulation ou de réversibilité migratoire de longue durée, renouvelée ou sporadique (Domenach et Picouët 1995 : 40-41), ajoutent une autre dimension à la complexité spatiale du phénomène observé.

Une caractéristique majeure des évolutions décrites réside dans la mise en relation durable de sociétés et de territoires parfois éloignés, dont rend bien compte la mise en place de véritables systèmes de migrations à l'échelle régionale et planétaire. Dans nombre de cas, cette géographie migratoire très dynamique donne à voir des constructions socio-spatiales fondées sur le maintien de solidarités et d'identités collectives au-delà des frontières, revêtant pour certaines la forme de diasporas lorsqu'elles sont marquées par la dispersion géographique. Le prochain chapitre sera en partie consacré aux outils conceptuels développés par les géographes et autres chercheurs en sciences sociales pour analyser les nouvelles pratiques sociales et les nouveaux rapports à l'espace construits autour des migrations contemporaines. Je dois auparavant traiter d'un aspect de la mondialisation migratoire que j'ai voulu central dans la présentation de ce dossier tant il m'a permis d'éclairer le lien entre dynamiques globales et locales de la migration internationale : la métropolisation.

III. Métropolisation et migrations

L'interconnexion des économies et des sociétés et la diffusion des modes de vie et des modèles culturels engendrés entre autres par la mondialisation migratoire impulsent une recomposition des territoires à différentes échelles, à travers une mobilité transnationale humaine, marchande, capitaliste et informationnelle accélérée. La métropolisation est une dynamique essentielle de ce processus. La polarisation des flux migratoires – et des flux

matériels et idéels qui les accompagnent – par les grandes villes confère à celles-ci une centralité nationale, méta-régionale voire mondiale, en même temps qu'elle participe à leur réorganisation sociale et spatiale interne.

Mutation quantitative et qualitative de l'urbanisation, la métropolisation correspond au double processus de structuration sociale et spatiale d'une métropole et de genèse d'une armature mondiale de métropoles dans le cadre de la mondialisation (Dollfus 1997, Bassand 2001, Taylor 2003). Il existe un consensus assez large des chercheurs sur sa définition comme « la territorialisation urbaine de la mondialisation » ou « un ensemble de processus dynamiques qui transforment la ville en métropole » (Lacour et Puissant 1999). Elle se manifeste par une concentration accrue des hommes et des richesses dans des agglomérations de plus en plus étendues et qui constituent les supports d'une mobilité intense des individus, des biens, des capitaux et de l'information sur des distances croissantes (Jaeger et Da Silva 2001). Cynthia Ghorra-Gobin identifie la métropolisation à la « glocalisation », en tant que traduction spatiale locale de la globalisation (Ghorra-Gobin 2000). En fonction du volume et de la nature des flux qu'elles génèrent et canalisent, et de la diversité et du niveau de rareté de leurs activités, les villes occupent une position plus ou moins dominante dans la hiérarchie métropolitaine mondiale où elles sont autant complémentaires que concurrentes. Outre la mobilité des personnes et des services, l'élargissement des bassins d'emploi, médiatiques, culturels, de consommation et de services ainsi que la grande taille et la structuration interne des espaces urbains en question sont des attributs essentiels du processus de métropolisation (Ferrier 2001).

L'espace dessiné par les dynamiques migratoires mondialisées apparaît largement structuré et polarisé par quelques dizaines de grandes métropoles. Dans le cas de la diaspora haïtienne auquel j'ai consacré un ouvrage, les communautés de New York, Miami, Montréal, Boston et Paris rassemblent à elles seules la moitié des deux millions d'émigrés (Audebert 2012a). Lorsque l'on s'intéresse à la capacité de ces villes à polariser l'immigration en comparaison du reste de leur territoire national, le phénomène apparaît avec davantage d'ampleur : les trois-quarts des Haïtiens du Canada résident à Montréal et plus de 85 % de ceux de France sont en Région parisienne. Une observation planétaire de la métropolisation migratoire montre que le phénomène reste marqué dans les principales sociétés d'accueil. Les trois métropoles les plus attractives des Etats-Unis (New York, Los Angeles et Miami) ont ainsi polarisé le tiers de l'immigration dans le pays au cours des dix dernières années. L'agglomération de Sydney accueillait un bon quart de l'immigration en Australie selon le recensement de 2011, et Toronto concentre à elle seule un immigré sur trois au Canada. L'orientation privilégiée de la migration économique vers les pôles urbains des sociétés postindustrielles du Nord ou des pays émergents répond aux objectifs de réalisation de soi permise par un environnement professionnel, social et culturel plus ouvert et éventuellement d'accumulation d'un capital suffisant pour soutenir la famille au pays. De ce point de vue, les principaux pôles urbains d'attraction migratoire à l'échelle planétaire ont pour atouts partagés d'être au cœur de régions économiques puissantes et diversifiées, d'offrir un environnement culturel cosmopolite ouvert aux apports extérieurs et d'être des *hubs* internationaux avec une capacité à polariser des flux de toutes sortes.

Les dynamiques globales à l'œuvre ne sont pas sans incidences sur les dynamiques locales des espaces métropolitains : la formation de l'armature métropolitaine mondiale, l'intensification des mobilités et la concentration humaine et des richesses qu'elle génère dans les grandes villes entraîne une restructuration interne à l'échelle locale. La localisation des activités, des infrastructures et des richesses de la mondialisation apparaît sélective sur le plan social et spatial et accroît ainsi la ségrégation, voire la fragmentation de l'espace urbain. Par l'attraction locale, nationale et internationale qu'elle exerce, la métropole entraîne la cohabitation en son sein de populations de plus en plus variées sur le plan social et culturel. Leur expérience reste marquée par l'inégalité d'accès aux ressources métropolitaines et de leur participation au pouvoir économique et politique local. Sassen (1996) considère la grande ville postindustrielle comme un laboratoire stratégique permettant d'observer localement les processus de mondialisation par le haut et par la base, où sont révélées les contradictions de l'internationalisation du capital. La fonction stratégique de ces villes dans le système économique mondial leur confère une économie diversifiée à la fois demandeuse en personnel qualifié et diplômé, et en travailleurs peu qualifiés.

Elles symbolisent le paradoxe déjà évoqué d'une mondialisation où les flux de travailleurs peu qualifiés vers les économies postindustrielles se maintiennent en dépit de la préférence clairement affichée des politiques migratoires des pays du Nord pour la migration qualifiée. Les emplois hautement qualifiés pourvus par les « élites » migrantes et autochtones dans l'encadrement et la gestion des multinationales, les affaires, la finance, la recherche-développement et plus généralement l'économie de la connaissance y « cohabitent » avec les positions intermédiaires ou peu qualifiées des niches économiques parfois qualifiées d'ethniques en raison de la surreprésentation de certains groupes d'immigrants dans la restauration, l'hôtellerie, le bâtiment, la santé, le transport ou la logistique (Model 1993, Waldinger 1994, 1996). Ces activités fondées sur la précarité des conditions d'emploi – elles-mêmes souvent liées à la précarité du statut légal – sont le fait d'une compétition forte entre migrants de longue date et migrants récents, et entre migrants et autochtones insérés au bas de l'échelle. Le nivellement par le bas des conditions de travail et des salaires qu'une telle situation engendre s'avère être dans bien des contextes un élément explicatif non négligeable de l'émergence de tensions entre groupes, comme je l'ai constaté à propos des expériences antillaises à Miami et New York. L'auto-emploi très développé chez certaines populations migrantes confrontées aux difficultés d'insertion sur le marché du travail ou animées par une culture marchande donne à voir des formes variées d'entrepreneuriat ethnique dans la ville (Audebert 2013a). Mes recherches se sont également intéressées à la question des effets de la métropolisation des migrations sur l'évolution des relations interethniques locales du point de vue de la compétition entre groupes dans l'arène politique et électorale (Audebert 2006a, 2009a, 2011b).

L'autre dimension des effets locaux de la métropolisation migratoire à laquelle je me suis consacrée a trait à la diversification culturelle de mes terrains urbains et à la territorialisation de leur cosmopolitisme, tant ce dernier constitue à mes yeux leur meilleur atout pour se positionner dans les réseaux économiques et culturels de la mondialisation. Au-delà des effets de contexte, les populations urbaines ont été les témoins de mutations culturelles profondes

dans le cadre desquelles de nouvelles identités cosmopolites ont émergé (Vertovec 2007). Dans des métropoles comme Dubaï et Toronto, les immigrants constituent respectivement 83 % et 45 % de la population locale. Entre 30 % et 35 % des populations de Los Angeles, Riyad, Sydney et San Francisco sont nées à l'étranger. Dans d'autres lieux bien connus comme New York, Londres et Amsterdam, près de 30 % de la population métropolitaine est immigrée. L'ampleur et la composition de l'immigration dans ces villes globales reflètent dans une large mesure leur rayonnement régional et international. Un bon quart des immigrants s'installant à Montréal sont issus du monde francophone. Le rayonnement mondial traditionnel de New York se traduit par une diversité culturelle quasiment unique à l'échelle planétaire. L'origine très diverse des immigrants à Londres témoigne entre autres de ses réseaux postcoloniaux dans le cadre du Commonwealth, avec une surreprésentation du sous-continent indien, de la Caraïbe anglophone et de l'Afrique subsaharienne anglophone. De même, l'origine de l'immigration à Paris reste encore dans une large mesure marquée par l'héritage colonial de la France, même si elle se diversifie depuis quelques décennies à la faveur de la mondialisation migratoire, à l'instar des autres grandes villes d'Europe de l'Ouest. A Montréal, comme à Londres ou Paris, l'immigration venue des continents asiatique et africain joue un rôle moteur dans la diversification de la population immigrée. Dans des villes internationales plus récentes, la composition de l'immigration reflète davantage leur fonction de *hub* régional en forte expansion : quatre cinquièmes des natifs de l'étranger à Singapour viennent de la Malaisie voisine et de Chine méridionale, la même proportion d'immigrants à Dubaï est issue d'Asie du Sud, et les immigrants à Miami sont majoritairement originaires de la Caraïbe et de l'Amérique latine. Pour cette raison, la réflexion que je développerai sur les migrations caribéennes dans ce dossier portera un intérêt particulier au terrain métropolitain de Miami.

Cette polarisation explique que la ville mondialisée symbolise à elle seule un grand nombre d'enjeux sociétaux liés aux migrations : l'altérité et la « gestion » de la diversité culturelle, la hiérarchisation et la distance sociales, et leur traduction dans des processus de fragmentation socio-économique et de ségrégation spatiale.¹⁴ Inversement, la déqualification /requalification des territoires dans le cadre de la mondialisation participe directement à celle de leurs populations, qui y répondent par la mobilité et l'élaboration de solidarités religieuses, ethniques ou nationales au-delà des frontières. Les collectifs ainsi en mouvement se projettent concrètement ou symboliquement dans des territoires à géométrie variable et montrent que l'articulation des logiques de proximité et de connexité n'est plus seulement l'apanage des acteurs de la mondialisation par le haut. Les formes identitaires mondialisées qui en résultent donnent à voir, à travers les réseaux familiaux, marchands ou religieux, des rapports complexes – parfois inédits – à l'espace. Le dossier présenté ici accordera à cette question toute l'attention qu'elle mérite, tant elle me semble éclairante pour appréhender le lien entre globalité et localité.

¹⁴ Ces problématiques ne sont pas nouvelles comme en témoigne par exemple l'expérience des immigrés italiens ou espagnols en France au début du XXe siècle.

Chapitre 2. L'expérience caribéenne comme support d'une spatialisation de la réflexion

Le chapitre précédent a porté la focale sur l'importance des dynamiques migratoires et de métropolisation dans le processus de mondialisation en montrant combien les deux évolutions étaient imbriquées. Le lien n'est pas récent, comme le montrent les travaux datant de près d'un siècle de l'Ecole de Chicago relatifs aux effets de la migration sur la complexification des formes sociales et spatiales urbaines. Pour autant, le regain d'intérêt récent des sciences sociales sur le sujet est manifeste, à en croire la multiplication des collaborations et manifestations scientifiques internationales et pluridisciplinaires sur la question. L'intérêt scientifique des géographes tant pour les migrations que pour le rôle particulier que jouent les villes dans le cadre de la mondialisation est incontestable, au point que les deux champs d'études figurent chacun en bonne place parmi les thématiques structurantes identifiées dans le dernier rapport de la précédente mandature de la section 39 du CNRS.

Le chantier de réflexion reste cependant conséquent et les pistes offertes par la mise en relation de ces deux champs sont prometteuses dans la meilleure compréhension qu'elles pourraient permettre du lien entre processus socio-spatiaux globaux et locaux. Dans ce contexte, la spatialisation de la réflexion¹⁵ apparaît comme l'un des tournants les plus féconds de ces dernières décennies en termes d'avancées scientifiques dans le domaine des migrations internationales. Il me semble néanmoins que la portée de ce tournant va bien au-delà du seul champ des migrations. Il permet en effet de lire d'une autre manière l'articulation entre les nouvelles formes migratoires internationales (sont-elles vraiment nouvelles ?) et l'évolution contemporaine des formes urbaines, et à ce titre ouvre le champ des possibles de la géographie et des autres sciences sociales. La question fondamentale ici reste somme toute assez classique, celle du lien entre les dynamiques observées (la migration et la métropolisation dans leurs interrelations) et les évolutions des rapports à l'espace.

Plutôt que de partir de la théorie, qu'un recours-alibi au terrain *a posteriori* aurait pour seul dessein d'appuyer, je fonderai au préalable mon propos sur l'observation de la réalité empirique, à partir de laquelle une réflexion plus générale quoique sélective sera menée sur l'évolution des lectures conceptuelles et théoriques que peuvent en avoir les sciences sociales. Le contexte caribéen constitue un point de départ opportun, tant les processus migratoires et de métropolisation s'y sont déployés avec force et en étroite imbrication. La mise en perspective de l'observation régionale de ce double processus avec celle dans d'autres parties du monde, de même que la diversité des formes qu'il a revêtues au sein même du bassin caribéen, sont de nature à mieux mettre en exergue l'intérêt et les enjeux des évolutions conceptuelles récentes et l'apport d'une approche fondée sur les jeux d'échelles articulant localité et globalité.

¹⁵ L'expression qualifie la place croissante des questions d'espace, de spatialité, de territorialité dans le champ scientifique des migrations (Simon 2006 : 9).

I. Les espaces migratoires caribéens : des terrains d'investigation éclairants

Comme déjà dit, la Caraïbe en tant que terrain de recherche apparaît à plus d'un titre comme une base intéressante dans l'optique d'une réflexion sur la métropolisation des espaces migratoires, et plus largement sur le fait migratoire en général. Un tel choix de la part du chercheur en migrations et en géographe urbaine que je suis se justifie à la fois d'un point de vue contextuel (sous-partie I présente) et d'un point de vue théorique (sous-partie II à venir).

Sur le plan contextuel, il me semble que les espaces migratoires internationaux antillais sont éclairants pour conceptualiser les migrations¹⁶ par le potentiel de comparaison qu'ils recèlent avec d'autres espaces en termes d'universalité et de spécificités. Le contexte postcolonial des relations asymétriques entre le bassin caribéen et son puissant voisin nord-américain dans lequel s'inscrivent largement les migrations leur confère une dimension universelle et un certain nombre de traits communs avec d'autres migrations de type « Sud-Nord » observables dans un contexte géopolitique et géoéconomique inégalitaire.

La dimension essentiellement économique des ressorts de l'émigration caribéenne est le premier trait qu'elle partage avec les mouvements de populations issues d'Afrique subsaharienne, du sous-continent indien et d'Asie du Sud-Est, même si bien souvent les déterminants économiques s'articulent à des causes plus politiques comme j'ai pu le montrer à propos des cas haïtien et jamaïcain (Audebert 2012a, 2004a). La recherche de meilleures opportunités économiques et professionnelles pour soi et sa famille en contournant un marché du travail local limité et un univers social sclérosé et marqué par de multiples formes d'injustices constitue ici un ressort déterminant. Le deuxième trait que les dynamiques migratoires antillaises partagent avec celles d'autres régions du « Sud », au moins dans leur dimension économique, réside dans leur orientation préférentielle vers les régions économiques du Nord les plus attractives. Si les migrations Sud-Sud sont aussi très importantes – dans certains cas autant voire davantage que les migrations Sud-Nord –, on constate que dans bien des cas, les parcours géographiques sont des choix par défaut répondant à des logiques d'opportunités immédiates, l'objectif à terme étant le « Nord ». En outre, la composition sociale des flux antillais vers l'Amérique du Nord, comme celle en provenance d'Afrique subsaharienne, d'Amérique latine, d'Inde ou d'Asie orientale, s'inscrit dans une logique de sélectivité migratoire où les qualifiés et instruits sont en règle générale surreprésentés. Enfin, la configuration spatiale du système migratoire caribéen (dispersion géographique, mise en place de réseaux transnationaux et interpolaires, émergence de lignes de forces planétaires fortement structurées par de grandes métropoles, développement de transferts financiers et idéels, etc.) s'avère être comparable dans ses grandes lignes à celle d'autres systèmes migratoires à travers le monde.

¹⁶ Le titre de l'éditorial que j'avais proposé pour le volume 27 (n° 1) de la Revue européenne des migrations internationales consacré à la construction de l'altérité dans l'espace atlantique noir était explicite de ce point de vue, même s'il portait davantage sur les processus de racialisation en contexte migratoire et diasporique, qu'au fait migratoire en tant que tel : « Contextualiser pour mieux conceptualiser la racialisation » (2011).

J'avais en particulier trouvée judicieuse la comparaison entre les migrations vers le Nord issues des deux « méditerranées » eurafricaine et américaine – selon l'expression de Taglioni (2000) – qui avaient en partage leur proximité géographique vis-à-vis des centres du système-monde (l'Amérique du Nord d'un côté, l'Europe occidentale de l'autre) et des relations de type colonial et postcolonial inscrites dans la longue durée avec ces centres. Dans le cadre d'une communication que nous avons faite sur la question à Grenade en 2006 avec Thomas Lacroix, géographe du CNRS, nous avons été frappés par certaines similitudes contextuelles entre les deux bassins migratoires. Ces mouvements s'inscrivaient tout d'abord dans le prolongement d'une tradition ancienne de migrations internes, où avait été développé un savoir-faire migratoire et marchand pour compenser le manque de ressources locales. Puis avec le développement de la colonisation (néo-colonisation dans le cas de la présence étasunienne à Cuba, en Haïti et en République dominicaine), la migration avait été érigée des deux côtés de l'Atlantique en instrument politique de gestion des populations colonisées ou occupées. Des régions comme le Souss au Maroc ou l'Artibonite en Haïti avaient alors été ciblées par le pouvoir (néo)colonial¹⁷ dans la mise en place de ces politiques d'émigration, en réponse à la résistance notoire dont elles faisaient preuve à l'occupation militaire. L'émigration de jeunes adultes avait aussi été favorisée par le colonisateur au cours du XXe siècle dans les zones de tensions sociales marquées où la pression démographique se conjugait à la crise structurelle de l'économie coloniale : la Kabylie côté maghrébin, Porto Rico, les DOM français et les Antilles britanniques côté caribéen, avaient fait l'objet de politiques d'émigration institutionnalisées comparables quoiqu'ayant chacune ses propres spécificités contextuelles. Puis dans le contexte postcolonial qui a suivi, les méditerranées sont restées des champs d'action prioritaires du capital européen et nord-américain. Les anciennes pièces maîtresses du dispositif (néo)colonial (Alger, Casablanca, Port-au-Prince, Santo Domingo, San Juan) y ont polarisé l'exode rural avant de devenir des plaques tournantes de la migration internationale, tandis que les méditerranées devenaient des zones d'expérimentation et d'investissement des nouvelles stratégies capitalistes globales impulsées par le Nord : zones franches industrielles, enclaves touristiques, paradis fiscaux, etc. Ces développements contextuels historiques ont sans conteste pesé sur la dynamique et l'orientation des migrations Sud-Nord d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique. Rien d'étonnant à ce que les centres d'impulsion majeurs (Paris, Londres, New York) et secondaires (Marseille, Miami, etc.) de cette mondialisation soient devenus les principaux espaces de destination des migrations des deux méta-régions. Ces portes d'entrée migratoire portuaires et industrielles du Nord ont organisé à distance et polarisé de vastes espaces migratoires internationaux intégrant régions pauvres rurales du Sud et grandes métropoles du Nord. Ces points de comparaison géographique mettant en exergue l'universalité des logiques présidant à la genèse de l'espace migratoire caribéen témoignent dans le même temps de l'utilité de considérer conjointement les processus de mondialisation économique, de régionalisation et de métropolisation pour comprendre les migrations contemporaines.

Parallèlement, l'expérience migratoire caribéenne est tout aussi intéressante d'un point de vue comparatif par les spécificités qui la distinguent. La « deuxième strate de la diaspora », portée

¹⁷ La distinction que j'opère entre les situations néo-coloniale et postcoloniale est précisée dans le chapitre 3.

par les migrations caribéennes contemporaines vers le Nord dans le prolongement de la « première strate » historique se référant à la traite transatlantique (Chivallon 2004 : 95), s'inscrit dans le continuum historique de rapports de domination géopolitique et socio-raciale. L'héritage de ces rapports s'incarne dans trois caractéristiques propres aux sociétés caribéennes (quoique certaines soient partagées il est vrai par une poignée d'autres sociétés insulaires postcoloniales ailleurs dans le monde) : 1°) il s'agit de sociétés « mobilisées » au sens où je le décris dans *Constructions sociales héritées et productions territoriales antillaises* (Audebert 2010b) : elles sont non seulement muées par une forte mobilité présente mais sont également nées historiquement de cette mobilité humaine, construites de toutes pièces par l'esclavage et la colonisation dont le legs socio-économique, culturel dans la construction inégalitaire des rapports sociaux reste un élément contextuel majeur de la migration contemporaine et des modalités d'insertion sociale dans les sociétés d'installation ; 2°) la « méditerranéisation » du bassin caribéen (référence à la doctrine de Monroe et à la « méditerranée étasunienne ») par les géostratèges, les militaires et les multinationales des Etats-Unis a, davantage qu'ailleurs dans le monde, posé les jalons d'une présence nord-américaine sans partage dans la région, avec des incidences durables sur l'ampleur et l'orientation de l'émigration antillaise vers ce pays ; 3°) le processus de créolisation qui façonne ces sociétés depuis plusieurs siècles s'est renouvelé constamment en lien étroit avec les migrations. La continuité à travers les siècles de la relation entre mondialisation, migration et créolisation est remarquable, avec pour chaque époque des formes nouvelles de relation à l'espace et à l'identité. Je distingue la phase moderne où traite transatlantique et contexte de la plantation sont très liés, la phase post-abolitionniste où la complexification des schèmes sociaux et des rapports à l'espace accompagne celle des mobilités, et la phase contemporaine où les migrations vers le Nord engendrent une mondialisation des identités dont le cadre n'est plus seulement la société insulaire mais aussi le contexte urbain cosmopolite des sociétés postindustrielles. La créolisation¹⁸ qui en résulte est inédite tant par les contextes dans lesquels elle se déploie que par les « bricolages identitaires » qu'elle met en branle et les logiques spatiales transcalaires et diatopiques qui la portent. Les trois phases sont marquées par la reproduction dans le temps – sous des formes très différentes il est vrai – de schèmes socio-raciaux inégalitaires.¹⁹

Dans mon questionnement sur les identités et les espaces antillais, j'ai pu prendre la mesure de la centralité du fait migratoire dans la constitution historique de ces sociétés. Aux trois grandes mutations sociétales ayant rythmé cette histoire de l'époque moderne à aujourd'hui, correspondent trois phases migratoires. Dans la première phase, de la fin du XVe siècle au milieu du XIXe siècle, la reconnaissance européenne des Amériques, l'implantation du système colonial et de l'économie de plantation ont intégralement reposé sur l'implantation européenne (colons, travailleurs contractuels, exilés et déportés) et l'esclavage africain se substituant à celui des Amérindiens. Cette période de trois siècles correspond à la mise en

¹⁸ A l'origine, la notion de créolisation d'Edouard Glissant renvoie à la mise en contact géographiquement située « de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes », sous-tendant la dynamique de constitution des sociétés créoles et ayant pour effet la genèse de nouvelles cultures (Glissant, 1997).

¹⁹ Hiérarchies sociales fondées sur la catégorisation raciale à des fins d'exploitation économique et qui, sur le temps long, se sont muées en représentations collectives durables dans les sociétés de la Néo-Amérique.

contact originelle et durable des composantes amérindienne, africaine et européenne dont la mosaïque de cultures constitue le socle initial du processus de créolisation. Puis les abolitions de l'esclavage et la remise en cause progressive du système de la plantation du milieu du XIXe siècle à l'entre-deux-Guerres ouvrent l'ère inédite d'une relative liberté de mouvement entre les îles des nouveaux affranchis. Leurs migrations, dans un cadre essentiellement intra-régional, répondent à la demande en main-d'œuvre des *latifundia* développés sous l'impulsion du capital étasunien. Les plantations traditionnelles des anciens maîtres compensent en partie l'émigration de leurs anciens esclaves par la venue de travailleurs sous contrat principalement indiens, chinois et javanais dont l'exploitation permet le maintien des salaires à des niveaux dérisoires. Leurs apports culturels complexifient le processus de créolisation, dont la plantation n'est plus désormais le cadre socio-géographique dominant. Enfin, la phase contemporaine, celle d'une relative décolonisation et de la mondialisation des marchés de l'emploi, de la consommation, des capitaux et de l'information, offre un contexte favorable à l'accélération, à l'intensification et à la généralisation de la mobilité intra- et extra-caribéenne. C'est à cette phase de la mondialisation migratoire et à ses incidences sur les mutations des identités antillaises et de leur rapport à l'espace que je me suis intéressé, et en particulier aux formes contemporaines de créolisation qu'un nouveau cadre spatial, celui de la métropolisation des espaces migratoires, a permis de déployer.

Une réflexion contextuelle plus approfondie sur les caractéristiques de cette phase contemporaine et sa dimension migratoire m'a permis de dégager cinq modes d'insertion de la Caraïbe dans les réseaux de la mondialisation. Le premier, de nature politico-institutionnelle, a trait aux mécanismes de dépendance (post-)coloniale en référence aux liens institutionnels privilégiés que les îles peuvent entretenir avec leur (ex-)métropole. Les expériences les plus démonstratives sont celles de Porto Rico, des départements français d'Amérique et des (ex-)territoires néerlandais, Surinam compris. Les liens de dépendance politique ont été utilisés comme une ressource par les populations « coloniales » pour émigrer et par les Etats métropolitains dans une optique démographique et économique dans le contexte de la reconstruction après-guerre (Grosfoguel 1999). La prégnance du cadre politico-institutionnel dans l'organisation et la structuration spatiale des migrations apparaît ici clairement : la canalisation des flux aboutit à l'émergence de couples migratoires. Les originaires des Antilles françaises dans l'Hexagone représentent un bon tiers de la population des îles d'origine, et la population d'origine portoricaine aux Etats-Unis est désormais supérieure à celle de Porto Rico.

Le deuxième mode d'insertion aux incidences migratoires indéniables est également de nature géopolitique. Il concerne l'héritage historique du rôle stratégique des territoires caribéens dans le contexte de la Guerre froide. Quoique cette période soit aujourd'hui révolue, les centaines de milliers de Caribéens (Cubains, mais aussi Haïtiens et Jamaïcains) et Centraméricains qu'elle a acculé à l'émigration en réponse aux conflits internes, dictatures et occupations militaires plusieurs décennies durant ont posé les bases de réseaux migratoires familiaux aujourd'hui très actifs. En outre, les relations internationales restent localement très marquées par cette période, comme le montre le maintien de l'embargo étasunien sur Cuba et la mise de cette dernière au ban des nations américaines ; les *boat people* cubains continuent à

affluer vers les côtes floridiennes. Comme l'a montré Ramon Grosfoguel (1997), certains territoires comme Porto Rico ont servi de vitrine au capitalisme étasunien dans la lutte contre l'expansion de l'idéologie communiste dans la région. C'est aussi dans le cadre de ce projet géopolitique global que la première émigration aérienne de masse de l'histoire de l'humanité (plusieurs centaines de milliers de portoricains issus des couches populaires de l'île) fut organisée vers les Etats-Unis, tandis que la communauté cubaine prospère de Miami constituait l'autre vitrine capitaliste à une petite centaine de kilomètres de l'île castriste.

Le troisième mode d'insertion de la Caraïbe dans les réseaux contemporains de la mondialisation, celui de l'attraction des capitaux internationaux dans des secteurs stratégiques de l'économie globale, est consubstantiel de l'histoire des sociétés insulaires et s'inscrit dans la continuité de logiques économiques anciennes : hier l'économie de plantation sucrière, aujourd'hui le tourisme et ses mobilités Nord-Sud, les *maquilas* et les migrations de travail Sud-Sud qu'elles polarisent, et la finance *off shore* (Iles Cayman, Iles Vierges, Turks et Caïques, etc.). De manière très officielle ou plus nébuleuse, cette région périphérique reste d'une époque à l'autre une pièce maîtresse de la dynamique de l'économie-monde.

Le quatrième mode d'insertion est hérité d'un schéma historique d'économies insulaires développées non pas par et pour elles-mêmes mais par l'extérieur et au bénéfice exclusif de celui-ci. Elles n'ont jamais véritablement pu répondre de manière satisfaisante aux besoins des populations locales (jeunes actifs notamment), dont la dépendance vis-à-vis des marchés extérieurs de l'emploi reste une donnée structurelle depuis plus d'un siècle. Le marché de l'emploi francilien dans le secteur des services publics et privé peu qualifié a joué depuis le début des années 1960 le rôle de « soupape de sécurité » pour des générations de jeunes Antillais, à l'instar de la fonction que la région manufacturière du Nord-Est des Etats-Unis avait initialement eu pour les travailleurs portoricains.

Enfin, la cinquième modalité de l'inscription de la région dans les réseaux de la mondialisation, et non des moindres, est celle de la pénétration culturelle nord-américaine et de ses effets sur la recomposition des identités locales. J'aurai l'occasion de revenir sur ces différents aspects contextuels – en particulier les deux derniers – et sur les implications qu'ils peuvent avoir sur une lecture renouvelée de la spatialité des sociétés antillaises entre localité et globalité.

Je me contenterai de relever ici deux éléments qui m'ont conforté dans mes orientations de recherche : la permanence du rôle à distance des villes internationales dans l'histoire du processus décrit, et l'installation des Antillais directement au cœur des métropoles qui constitue un marqueur de la phase la plus contemporaine de ce processus. Les rapports de domination à la fois géopolitiques et socio-raciaux hérités de l'histoire ne sont certes pas l'apanage de la seule Caraïbe (le fait colonial a concerné tous les continents) ; pour autant, leur inscription dans la durée, et la profondeur avec laquelle ils ont façonné ces sociétés se sont incarnées dans un rapport caractéristique à l'espace marqué aujourd'hui à mon sens par une **double insularité** :

- Celle de contextes insulaires d'origine à forte extraversion migratoire, et irrigués dans leur totalité par les effets des champs migratoires : diasporisation de ces sociétés dont une part substantielle de la population (un tiers, parfois la moitié) vit à l'extérieur, dimension économique mais également sociale et symbolique des transferts financiers, pénétration culturelle extérieure ancienne, intense et généralisée à toutes les couches de la population ;
- Celle de communautés en migration fortement polarisées par les très grandes métropoles, et dont la remarquable cohérence – en Amérique du Nord davantage qu'en Europe occidentale – en dépit de leurs hiérarchies sociales internes repose dans une large mesure sur leur forte concentration spatiale locale dans des contextes urbains segmentés (comme le suggère le titre de l'ouvrage collectif dirigé par Nancy Foner *Islands in the City* à propos des Antillais à New York) voire fragmentés (comme je l'ai exposé dans le cas de Miami).

II. Théoriser l'expérience migratoire caribéenne contemporaine aux Etats-Unis

Les espaces migratoires caribéens se sont révélés être des terrains féconds en termes de production théorique dans le champ des études migratoires et de l'intégration sociale aux Etats-Unis, que des discussions parfois vives ont accompagné autour de perspectives postmodernistes. Il faut à ce propos remarquer le contraste saisissant entre la place accordée aux migrations caribéennes dans les sciences sociales aux Etats-Unis, où elles sont omniprésentes et figurent en bonne place dans les principaux débats scientifiques, et leur quasi absence dans les sciences sociales françaises. Cela tient à plusieurs éléments explicatifs.

Le premier de ces éléments tient à l'ampleur et à la diversité de cette immigration outre Atlantique. Les Etats-Unis sont de loin la première destination de la migration caribéenne dans le monde, et les flux vers ce pays proviennent de toute la Caraïbe, à l'exception des Antilles françaises peu présentes. Les espaces migratoires antillais ont localement eu des incidences sociales, économiques et culturelles majeures sur certaines destinations (Portoricains dans le South Bronx, Anglo-Caribéens à Brooklyn, Dominicains à Providence et Boston, Cubains et Haïtiens à Miami), ce qui a indéniablement contribué à susciter la curiosité des chercheurs anglo-saxons sur l'expérience de ces collectifs.

Deuxièmement, la place accordée au traitement de la différence culturelle dans un contexte multiculturaliste nord-américain aux antipodes de l'universalisme républicain à la française se traduit dans les sciences sociales par une attention particulière accordée aux minorités et aux immigrés. Dans ce contexte socio-institutionnel spécifique qui n'est pas sans incidences sur l'évolution de la recherche en sciences sociales, la double condition de populations issues de l'immigration récente et de minorités catégorisées pour l'essentiel en tant que noirs ou hispaniques focalise sur les Antillais l'intérêt des sociologues et anthropologues parmi les plus renommés dans le pays – Portès, Glick Schiller, Levitt, Guarnizo, Basch pour n'en citer que quelques uns. En France au contraire, la citoyenneté française des migrants antillais est

fréquemment mise en avant pour justifier leur quasi absence de la réflexion sur les migrations et les études postcoloniales ou en tout cas leur position très en retrait par rapport aux migrants du Maghreb ou d'Afrique subsaharienne, seules populations véritablement considérées comme « issues de la migration postcoloniale ». Les rares chercheurs de dimension nationale sensibilisés à la question sont d'ailleurs pour beaucoup eux-mêmes issus de la Caraïbe (Michel Giraud, Claude-Valentin Marie, Fred Constant), à quelques brillantes exceptions près comme Christine Chivallon, Stéphanie Condon ou Hervé Domenach.

Surtout, la position en première ligne des migrations caribéennes sur les grands thèmes animant le champ des migrations comme les études transnationales ou l'assimilation segmentée dans le monde anglo-saxon tient :

- A la forte structuration transnationale de leurs espaces migratoires s'appuyant sur des îles marquées à la fois par leur proximité vis-à-vis des Etats-Unis (situation dans la méditerranée américaine) et leur forte intégration historique dans le giron géopolitique, géoéconomique et culturel de ce puissant voisin ; les transnationalistes ont vu à travers ces champs sociaux transnationaux l'opportunité de développer une critique de la conception traditionnelle du rapport des sociétés à leur territoire national. Chaque communauté migrante issue des Grandes Antilles a ainsi son (ou ses) auteur(s) transnationaliste(s) de référence : Glick Schiller, Fouron, Basch et Laguerre pour Haïti, Pessar, Levitt et Guarnizo pour la République dominicaine, Duany pour Porto Rico, etc.
- A la catégorisation des Antillais en tant que noirs ou hispaniques pour ce qui concerne les études contextualisées de l'expérience des migrants dans la ville, et au potentiel de comparaison que certains chercheurs en sciences sociales ont perçu en termes d'intégration sociale et de dynamiques culturelles entre ces immigrants récents et les minorités traditionnelles noire étasunienne et portoricaine décrites comme celles dont la condition sociale reste la plus problématique. La réussite des Cubains vient ainsi en contrepoint de la marginalité de la minorité hispanique portoricaine plus ancienne ; et surtout, le coup de projecteur porté sur la réussite relative des immigrants noirs de la Caraïbe vient nourrir les stéréotypes stigmatisants sur la fraction de la population noire étasunienne en situation d'échec.

Dans les deux cas (études transnationales, assimilation segmentée), la recherche s'est abondamment appuyée sur l'expérience migratoire antillaise pour alimenter la critique du postulat assimilationniste classique.

Le transnationalisme a émergé en réaction aux théories assimilationnistes traditionnelles associant de manière quasi consubstantielle chaque société à un Etat-nation (nationalisme méthodologique) et considérant la présence et les allégeances étrangères comme une anomalie temporaire que le processus d'assimilation est amené à faire disparaître avec le temps (Basch et al. 1994). La posture assimilationniste est ici identifiée à un particularisme dont la logique d'exclusion se fonde sur la frontière stato-nationale et la citoyenneté. A partir du constat du maintien de liens et échanges multiples entre sociétés d'origine et d'installation à la faveur de

réseaux sociaux, culturels, marchands ou politiques accompagnant la migration, ce mouvement s'interroge sur une nouvelle façon de conceptualiser les liens sociaux maintenus au-delà des frontières (Levitt et Glick Schiller 2004). Dans cette perspective appréhendée par ses artisans comme une rupture à la fois conceptuelle et épistémologique, les processus liés à l'installation et à l'intégration sur le long terme au cœur de la sociologie nord-américaine classique ne sont plus considérés comme une issue inéluctable. Le concept de simultanéité – rendant compte de l'ancrage et de l'action du migrant dans plusieurs lieux du champ social transnational – distingue les migrants internationaux au sens classique (installation durable à l'étranger), les transmigrants dont la mobilité transnationale revêt un caractère de fréquence et de régularité, et les individus restés au pays mais intégrés au champ social transnational (Levitt et Glick Schiller, *op.cit.*).

Les écrits transnationalistes en référence à la migration caribéenne convergent sur le fait que l'identification persistante des migrants à la société nationale d'origine se construit en partie en réaction à la discrimination et au racisme de la société étasunienne (Levitt 2001, Laguerre 1998) en même temps qu'elle est encouragée par l'institutionnalisation et la valorisation de la différence culturelle dans cette société. A ce propos, Laguerre avance l'idée d'une « citoyenneté diasporique » comme un échappatoire à la complète minorisation des Haïtiens dans la société étasunienne puisque « *le lien avec le pays d'origine permet de jouir du statut de majoritaire qu'on ne peut incarner dans le pays d'adoption* » (Laguerre 1998 : 192). Les schémas identitaires ainsi développés servent de fondement à des modes de fonctionnement transnationaux dans de multiples domaines tels que celui de la famille, que Laguerre décrit comme une firme animée par une cellule-mère liée à plusieurs « ménages-filiales » (Laguerre 1998).²⁰ L'option d'un retour définitif au pays reste une perspective envisagée à plus ou moins long terme par la grande majorité des émigrés caribéens (Chaney 1987), avec éventuellement pour effet la mise en place de dynamiques circulatoires transnationales sur le long terme (Plaza 2008).

Au sein même des sciences sociales étasuniennes, la posture transnationaliste a depuis essuyé un certain nombre de critiques qui l'apparentent à une autre forme de particularisme ayant un peu trop vite disqualifié le cadre stato-national. Waldinger et Fitzgerald ont rappelé le caractère déterminant de ce cadre et des politiques étatiques dans la mise en place, la forme et la finalité des pratiques transnationales des migrants et groupes ethniques, à travers le contrôle des frontières, de l'accès à la citoyenneté et à la résidence, la nature des relations entre les Etats, et les perceptions changeantes de l'opinion publique vis-à-vis de l'immigration (Waldinger et Fitzgerald 2004). Quoique l'on trouve encore certaines descriptions du transnationalisme politique caribéen – haïtien en particulier – l'analysant comme une remise en cause de la compétence et de l'autonomie de l'Etat (Laguerre 1998), cet aspect de la question ne semble plus faire débat chez les transnationalistes les plus connus (Glick Schiller et Levitt 2006). De son côté, le translocalisme a introduit une perspective plus nuancée, en considérant la variété des expériences des migrants : les liens modérés, périodiques,

²⁰ J'ai décrit un mode de fonctionnement similaire chez les familles transnationales haïtiennes de Floride (Audebert 2004b).

conjoncturels, sélectifs et apolitiques avec le pays d'origine cohabitent avec des configurations de transnationalisme plus classique (Barkan 2004). L'articulation entre processus d'intégration locaux et dynamiques transnationales reste un élément central de ces débats. Les discussions que l'émergence de la perspective transnationale a suscitées ont eu le mérite de mettre en exergue ses limites en même temps que le potentiel de réflexion qu'elle ouvre en termes de voies nouvelles de recherche. L'occasion me sera donnée dans le prochain chapitre de revenir sur les implications de cette approche et sur la manière dont je l'ai utilisée dans le renouvellement de mon regard sur les sociétés caribéennes et les migrations qui en sont issues aux Etats-Unis.

L'autre positionnement de recherche ayant largement puisé dans l'expérience migratoire antillaise pour critiquer le postulat alors dominant de l'assimilation classique est celui de l'assimilation segmentée qui, à la différence du transnationalisme, s'intéresse prioritairement au destin des immigrants dans la société d'installation. Le « modèle » de l'assimilation segmentée affine, et d'une certaine manière conteste l'idée d'une assimilation sociale classique des immigrants noirs au groupe dominant blanc anglo-saxon sur le modèle des vagues migratoires antérieures européennes (*ethnic whites*). Ce positionnement s'inscrit dans l'héritage de la théorie du pluralisme culturel développé dans l'entre-deux-guerres et reconnaissant la capacité des immigrants à maintenir leur modèle culturel tout en contribuant à enrichir l'ensemble de la société selon l'image du *salad bowl* (Kallen 1924). S'appuyant sur l'expérience des Noirs dans les villes du Nord-Est, Frazier établit le premier une distinction nette entre l'assimilation culturelle et l'assimilation sociale. Selon lui, l'acquisition des codes et valeurs culturelles du groupe dominant par le groupe minoritaire ne s'accompagne pas forcément d'une meilleure insertion sociale et d'une acceptation par ce groupe dominant. Contrairement aux thèses développées dans la théorie classique du *melting pot*, celle de Frazier met en exergue le maintien de deux communautés distinctes (Frazier, 1939).

Au moment où, dans le dernier tiers du XXe siècle, les communautés afro-caribéennes aux Etats-Unis se sont structurées et consolidées à la faveur de vagues d'immigration renouvelées, les écrits se sont multipliés pour analyser les modalités de l'assimilation segmentée chez ces populations. A l'instar des positions transnationalistes les plus extrêmes, un usage sans discernement de la théorie de l'assimilation segmentée porte en elle le risque de reproduire les excès particularistes qu'elle avait dénoncés à propos de l'assimilation classique, ceux d'une conception de communautés ethniques essentialisées, historiquement figées dans le canevas ethno-racial institutionnalisé de la société étasunienne, et donc peu susceptibles de mutations ouvrant sur de nouvelles cultures hybrides.

En réponse, la réflexion sur l'immigration antillaise s'est attachée à montrer la complexité de son processus d'intégration à partir de deux éléments, dans le contexte d'une interaction problématique avec le groupe *anglo* considéré comme dominant (racisme, discrimination, mise à distance sociale et spatiale) et avec la minorité noire étasunienne (compétition directe pour les emplois, le logement et le pouvoir politique) :

- La mise en exergue d'une identité ethnique antillaise comme stratégie de distinction vis-à-vis de la communauté noire locale stigmatisée dans la société étasunienne, et à l'histoire et à la culture différentes de celles des Antillais ; mais aussi la mise en lumière de l'ambivalence de cette identité mobilisée tantôt sur une base ethnique, tantôt sur une base raciale (Foner 1987, Rogers 2006) ;
- Le maintien de liens transnationaux avec le pays d'origine, voire diasporiques avec les compatriotes vivant ailleurs en migration, dans l'optique de la reproduction d'un environnement social familial transcendant l'« insularité » de leur enclavement géographique et social dans les villes d'installation.

La racialisation dont les Afro-Antillais font l'expérience aux Etats-Unis (Bryce-Laporte 1972, Buchanan Stafford 1987, Sutton et Chaney éd. 1992) a des incidences sur les modalités de leur intégration, qu'il s'agisse des quartiers, des écoles, des emplois et des services auxquels ils ont accès, et plus généralement des opportunités et mécanismes d'ascension sociale qui leur sont ouverts (Foner 2001, Model, Crowder et Tedrow 2001, Sutton et Makiesky-Barrow 1992). La proximité sociale et géographique qui en résulte vis-à-vis des Noirs étasuniens constituerait le fondement d'une assimilation sociale et culturelle progressive des immigrants afro-caribéens – et encore davantage de leurs enfants – à la communauté noire locale. L'école est observée de ce point de vue comme un lieu d'expression particulièrement vigoureuse de la tension entre ethnicité antillaise et racialisation sur le modèle noir étasunien (Stepick 1998, Laguerre 1998). Le processus d'insertion des Antillais dans la société étasunienne est celui de l'apprentissage d'un système social reposant sur une hiérarchie raciale qui relègue les Noirs au bas de l'échelle, indépendamment de leur statut social (Bashi Bobb et Clark 2001, Mittleberg et Waters 1992).

Le déclassement socioprofessionnel des immigrants qualifiés dans les premières années de présence dans le pays est un constat largement partagé, ayant pour effet un décalage entre leurs compétences ou leur niveau de formation d'une part, et leur positionnement effectif dans la hiérarchie socio-économique d'autre part. Dans une étude sur la question basée sur le recensement de 1980, Suzanne Model remarquait que la perception largement répandue dans la société étasunienne d'une « *Black success story* » afro-caribéenne était contredite par la réalité d'un positionnement socio-économique similaire à celui des Noirs étasuniens, voire même inférieur dans le cas des Antillais non anglophones (Model 1991). Vingt ans plus tard, une étude tirée du recensement de 2000 montrait une nette amélioration de la position relative des Afro-Caribéens par rapport aux Noirs natifs (Logan et Deane 2002) ; une situation ayant pour « effet boomerang » l'entretien de préjugés racistes au sein de la société étasunienne justifiant la position subalterne des derniers par des arguments de type culturaliste qui minimisent les incidences de la discrimination raciale (Waters 2001, Model 2008).

La mise en perspective de ces travaux montre, quelle que soit l'optique choisie (transnationaliste ou intégrationniste), un consensus croissant sur la coexistence au sein du groupe antillais de situations d'assimilation segmentée – notamment chez les secondes générations des quartiers populaires – et d'inscription dans les réseaux sociaux transnationaux – fréquemment observées chez les immigrants et secondes générations en ascension sociale

(Waters 1994, 2001). Il me semble qu'il n'y a pas incompatibilité entre les deux processus qui se nourrissent l'un de l'autre. Ce point de vue est d'ailleurs documenté par la recherche antérieure nord-américaine au-delà de la seule expérience afro-caribéenne, à propos de l'entrepreneuriat ethnique (Portes, Guarnizo et Haller 2002, Landolt 2001) ou de l'engagement politique des migrants (Portes, Escobar et Arana 2008, Guarnizo, Portes et Haller 2003).

Ce qui m'a le plus frappé dans ces débats largement impulsés par la sociologie et l'anthropologie nord-américaine est la quasi absence de réflexion sur l'espace à proprement parler, en dépit des formes socio-spatiales que les terrains d'investigation de ces études donnent à voir. C'est à cette visée que se sont attachés mes écrits depuis une quinzaine d'années, avec l'intuition que d'un tel projet pouvait naître une autre conception des expériences migratoires antillaises et de leur portée sur les sociétés impliquées.

III. La spatialisation de la réflexion migratoire : formes géographiques, concepts et jeux d'échelles

L'héritage de l'Ecole de Chicago, qui est davantage un « modèle » de décryptage des relations sociales qu'un modèle de réflexion sur l'espace en tant que tel, imprègne encore dans une large mesure l'orientation générale de la réflexion en sciences sociales outre Atlantique (y compris celle la plus critique à l'égard du modèle) comme l'illustre la théorie socio-résidentielle dite de l'« assimilation spatiale ». Dans le même temps, la « stati(sti)sation »²¹ d'une partie de la réflexion anglo-saxonne sur les migrations afro-caribéennes à l'échelle de la ville et de ses quartiers a fréquemment eu pour effet de reléguer en arrière-plan les stratégies, pratiques et représentations spatiales des individus à **différentes échelles**.

Il m'a semblé qu'une meilleure prise en considération de la dimension spatiale de l'expérience migratoire antillaise pouvait permettre une lecture éclairante de la relation entre d'une part les formes urbaines que l'analyse de données agrégées donne à voir et d'autre part la relation sensible, affective et fonctionnelle à l'espace qu'expriment les individus et les groupes auxquels ils s'identifient. A ce niveau local (espace métropolitain, quartier), une réflexion sur les contextes culturels et sociaux géographiquement situés dans lesquels les identités caribéennes structurent les perceptions et pratiques sociales et spatiales devait marquer le bien-fondé du lieu comme terrain d'observation dans toute sa diversité : écoles, commerces, églises, résidences familiales, mais aussi bureaux de vote, lieux de vie nocturnes ou tout simplement la rue.

A un autre niveau, l'observation simultanée des formes spatiales migratoires à l'échelle locale (transformation des espaces métropolitains et constitution éventuelle de quartiers ethniques) et à l'échelle globale (espaces transnationaux et diasporiques) devaient ouvrir d'une autre

²¹ Au sens à la fois d'une théorisation des questions migratoires et de « cohésion sociale » largement fondée sur l'analyse *macro-statistique*, et de la vision *statique* et localiste qu'elle a pu parfois inspirer. Les approches de l'étasunien Tom Boswell et du britannique Ceri Peach illustrent bien cette tendance.

manière le chercheur en sciences sociales à l'exploration des **interactions** sociales et culturelles entre populations issues de divers horizons géographiques, plutôt que de l'enfermer dans la mise en exergue des particularismes. L'approche spatialisée du lien entre localité et globalité à laquelle appellent ces expériences migratoires m'est apparue tout à fait opportune dans la réalisation de ce dessein. En effet, en fondant la perspective sur l'articulation entre formations socio-spatiales transnationales et localités de la migration, elle est à mon sens en mesure de mettre en lumière : 1°) le lien indissociable déjà évoqué entre processus d'insertion dans la société d'installation et transnationalité; 2°) l'imbrication des déclinaisons identitaires se déployant à différentes échelles, car si la reconnaissance de la complexité de ces déclinaisons (raciale, ethnique, etc.) est un acquis de la recherche sur les migrants caribéens, il me semble tout aussi intéressant d'envisager l'articulation entre les différents niveaux d'identification dans le cadre de contextes situationnels (telle ou telle aire métropolitaine, tel quartier, telle école, tel commerce, telle église...) et de modalités variées de mobilisation de l'ethnicité – y compris en faveur de l'identité racialisée dans le cas de la mobilisation électorale par exemple – qu'une réflexion spatialisée prenant en compte différentes échelles est à même de mettre en lumière.

Les deuxième et troisième parties reviendront en détail sur ces éléments. Au préalable, pour faire le lien avec ces parties à venir et poser les bases de leur fondation, il me faut revenir sur la tradition scientifique française dans laquelle je m'inscris, et dont les développements novateurs de ces dernières décennies sur la spatialisation de la réflexion migratoire semblent avoir assez peu retenu l'attention de la recherche outre Atlantique sur les migrations. Une part des fondations de mon identité scientifique actuelle réside dans le double héritage :

- du changement de perspective de la société étasunienne sur elle-même à laquelle les études migratoires ont fortement contribué ; la considération apportée à l'expérience caribéenne dans cette évolution a été un élément déterminant de mon intérêt précoce pour la production scientifique anglo-saxonne sur les migrations ;
- du renouveau épistémologique insufflé dans les sciences sociales françaises et plus largement européennes par la « spatialisation du regard » (Simon 2006) apportée au cours des trois dernières décennies par les spécialistes des migrations ; en France, ce renouveau a conféré à la géographie une place de choix dans ce champ scientifique que la discipline n'a à l'évidence pas outre Atlantique.

Outre le fait que je sois géographe, le recours à la spatialisation de la réflexion pour mieux comprendre les migrations caribéennes se justifie par l'observation de formes spatiales caractéristiques incarnant des réalités sociales et identitaires qui ne le sont pas moins. A partir de chaque île d'origine se dessine un espace migratoire qui prend appui sur plusieurs lieux d'installation. L'espace migratoire est structuré par des liens multiples, pérennes et évolutifs entre les lieux d'installation de la migration et l'île d'origine, qui se fondent sur des flux matériels de marchandises, de capitaux et de services et des flux immatériels vecteurs de représentations sociales, valeurs et normes culturelles. Cette mise en relation conforte à son tour le processus migratoire, et plus largement les mobilités de toutes sortes. Les formes migratoires ébauchées dessinent, à partir de chaque territoire insulaire, une structure

géographique réticulaire en éventail qui fonctionne comme un système de relations entre divers lieux, que l'on peut appréhender à différentes échelles.

L'observation du **système migratoire caribéen de manière générale** montre la prégnance de logiques migratoires en éventail privilégiant l'Amérique du Nord et l'Europe de l'Ouest, en parallèle à l'existence ancienne de flux circulatoires intra-caribéens constamment réactualisés. A y regarder de plus près, la diffusion géographique des flux apparaît toute relative, puisque les courants migratoires vers le Nord restent canalisés depuis un demi-siècle par une poignée de pays entretenant une relation historique étroite avec la Caraïbe : les Etats-Unis (3,7 millions d'immigrés caribéens), le Canada (400 000 immigrants), le Royaume-Uni (285 000), la France (232 000), les Pays-Bas (266 000)²² ; auxquels s'ajoutent depuis peu l'Espagne et l'Italie.

Un examen **au niveau de chaque île**, ou tout au moins de chaque aire linguistique ou politico-institutionnelle au sein du bassin caribéen, révèle des nuances à ce schéma général. L'analyse de l'espace migratoire jamaïcain dévoile, à l'instar de celui de la Caraïbe anglophone de manière plus large, la prépondérance des destinations nord-américaines (Etats-Unis, Canada) et britannique. Le basculement de l'orientation des flux de l'ex-métropole britannique vers l'Amérique du Nord s'est opéré dès la seconde moitié des années 1960, à la faveur de changements majeurs dans les législations migratoires (Audebert 2004a). Les espaces migratoires des Antilles françaises, néerlandaises et de Porto Rico se caractérisent par la pérennité de couples migratoires avec leur métropole respective – la France, les Pays-Bas, et les Etats-Unis – même si les Antillais néerlandais s'orientent aussi dans une moindre mesure vers les Etats-Unis. Les flux migratoires hispano-caribéens s'orientent très majoritairement (et bien davantage que les autres peuples antillais) vers les Etats-Unis, même si de nouveaux réseaux ont été ouverts vers l'Espagne et l'Italie depuis les années 1990. Il faut y voir ici le legs des occupations militaires étasuniennes répétées et de la mainmise de Washington sur Porto Rico. L'espace migratoire haïtien est sans doute le plus diversifié géographiquement, et constitue en soi un cas d'école régional tant son évolution est rapide et ses trajectoires improbables. Outre le fait que les Haïtiens soient le seul peuple de la région à être présent dans toute la Caraïbe ou presque, ils ont développé d'importantes communautés aux Etats-Unis, au Canada et dans une moindre mesure en France. Depuis le séisme de 2010, ils développent de nouvelles routes dans plusieurs pays d'Amérique latine (Equateur, Brésil, Pérou, Chili).

²² Sources : U.S. Census, American Community Survey 2008-2012 ; Statistics Canada, 2006 Census ; UK Office for National Statistics, 2011 Census ; INSEE, RP 2008, Statistics Netherlands, StatLine 2012.

La densité de ces espaces migratoires s'apprécie à l'ampleur des échanges et circulations générées par les flux, ainsi qu'à la nature multiforme de ces circulations (matérielles, idéelles) dévoilant des formes d'organisation spatiale fondées sur l'échange, la réciprocité et la solidarité (Faist 2000). Les transferts financiers – qui dans certains pays comme Haïti représentent jusqu'à 20 % du PIB –, la « nord-américanisation » des idées, des normes culturelles et des productions artistiques – ici davantage qu'ailleurs dans le monde – et le renforcement de la place des Etats-Unis dans l'organisation du système régional des transports sont des effets parmi tant d'autres de la mise en place de ces espaces migratoires. Selon l'angle de l'approche spatiale choisie, les formes et dynamiques géographiques qui s'offrent à l'observateur recouvrent une grande diversité, comme je l'ai montré à propos de l'espace migratoire haïtien. Ce dernier, saisi dans sa globalité, dévoile une configuration diasporique caractérisée par la dispersion spatiale des communautés émigrées, le maintien de liens symboliques et concrets avec Haïti via les champs migratoires qui lient les communautés dispersées à ce pays, la construction et l'entretien d'une conscience identitaire qui se nourrit des liens avec le pays d'origine en même temps qu'elle fonde ceux entre les divers espaces de la dispersion. L'espace migratoire haïtien peut aussi être appréhendé à travers les circulations de ses marchandes de l'informel. Il dévoile alors davantage des dynamiques relevant de territoires circulatoires marchands (Audebert 2009c, 2012a) où les espaces caribéens sur lesquels prennent appui les circulations des marchandes haïtiennes sont avant tout des lieux de socialisation singulière entre commerçantes circulantes et semi-sédentaires, grossistes internationaux de Miami, Panama ou San Juan, commerçants locaux sédentaires, et clients autochtones ou eux-mêmes inscrits dans une mobilité touristique. Les lieux-supports au cœur du dispositif circulatoire sont avant tout les zones franches commerciales (Colon à Panama, Oranjestad à Aruba, San Juan à Porto Rico, Freeport aux Bahamas et bien-sûr la Miami Free Trade Area) pour l'approvisionnement, et les hauts lieux du tourisme international caribéen pour la revente au détail des marchandises (République dominicaine, Bahamas, Saint-Martin, Porto Rico, Saint-Thomas, etc.).

La structuration de l'ensemble des formes spatiales dont il est question ici, de l'échelle du simple champ transnational à celle du système migratoire régional, met en exergue leur forte métropolisation. Miami, New York, Londres, Toronto, Paris, Montréal et Amsterdam sont au cœur d'un système migratoire caribéen centré sur l'Atlantique Nord. Comme je l'ai rappelé dans l'introduction générale, plus des deux tiers des Afro-Caribéens des Etats-Unis sont concentrés dans les aires métropolitaines de New York et Miami, l'essentiel des Jamaïcains du Canada vit à Toronto tandis que les Haïtiens de ce pays vivent très majoritairement à Montréal. De même, 70 % des Antillais de France vivent en Région parisienne et plus de la moitié des Antillais de Grande-Bretagne résident encore à Londres. La configuration réticulaire en éventail du système migratoire caribéen est donc aussi une structure archipélagique métropolitaine qui nous rappelle que le quotidien des Antillais en migration est surtout celui de grandes villes au cœur du système métropolitain mondial.

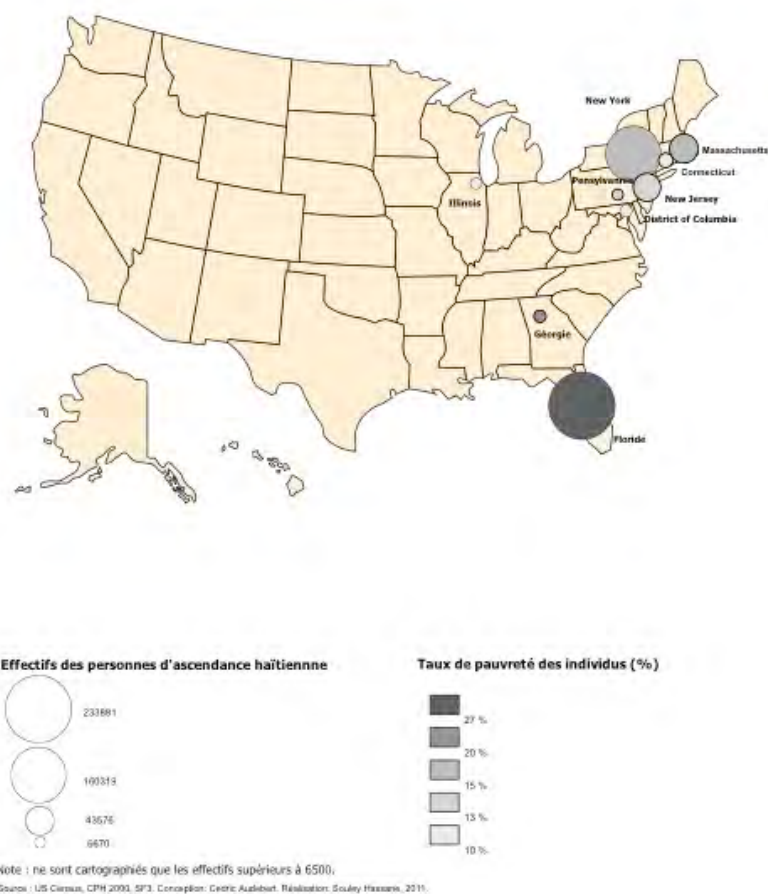


Figure 3. Les Haïtiens aux Etats-Unis : distribution géographique et statut socio-économique

La concentration géographique de la migration antillaise se lit également à une échelle plus fine, au sein même de ces villes où elle s'avère être en règle générale plus marquée que pour les autres populations migrantes. Les Jamaïcains de Toronto, les Haïtiens de Miami, les Antillais de Paris ou plus généralement les Afro-Caribéens de New York affichent des indices de concentration résidentielle records. Un Portoricain de New York City sur trois habite dans le Bronx et près de la moitié des Haïtiens de Miami-Dade réside à North Miami-Golden Glades. 40 % des Haïtiens d'Ile-de-France vivent en Seine-Saint-Denis et dans les arrondissements limitrophes de Paris, suivant en cela partiellement les schémas résidentiels martiniquais et guadeloupéens. Comme je le rappelais dans un texte sur le lien entre *constructions sociales héritées et productions territoriales antillaises*, une telle concentration résidentielle n'est pas sans incidences sur les formes de l'appropriation par les migrants des quartiers dans lesquels ils s'installent (Audebert 2010b : 269) : les repères et références identitaires inscrits dans l'espace par les représentations individuelles, les pratiques collectives et le marquage symbolique de l'espace fondent la territorialité antillaise en migration.

Ainsi, les formes géographiques de la migration antillaise considérées à différentes échelles mettent en exergue des logiques sociales collectives pérennes pour beaucoup inscrites dans le cadre de schémas de relations historiques entre divers lieux de l'Atlantique Nord. L'appréhension de ces configurations nécessitait à l'évidence un changement de perspective théorique et conceptuel capable à la fois de discerner dans toute sa complexité le rapport à l'espace de ces constructions sociales et identitaires portées par la mobilité transnationale, et de saisir l'importance de l'articulation entre dynamiques globales et locales à l'œuvre dans ces processus. La « spatialisation du regard » sur les migrations (Simon 2006), à travers les mutations théoriques et épistémologiques qu'elle a impulsées depuis les années 1970 dans les sciences sociales françaises – en particulier la géographie et l'anthropologie – a été une première étape déterminante dans l'évolution de mon approche des sociétés caribéennes et des mobilités au fondement même de leurs mutations sociales et culturelles et de l'évolution de leur rapport au monde. Les notions innovantes de la « migratologie » (Domenach 1996) française telles que celles de champ migratoire ou de territoire circulaire m'ont offert la possibilité de systématiser l'analyse des formes migratoires que j'ai pu observer dans mes recherches sur la Caraïbe tout en les investissant d'un sens social.

Le rapport au monde des Antillais a évolué de manière remarquable en même temps qu'évoluaient leurs dynamiques migratoires : les pays du Nord (ex- et néo-métropoles), longtemps restés à distance de leur vécu quotidien et de leur géographicités insulaires, sont désormais pleinement intégrés à leur territoire représenté, voire pratiqué. Ce changement contemporain majeur chargé de sens socialement et culturellement a été rendu possible par la migration. Les mutations de la spatialité des sociétés antillaises s'incarnent dans le passage d'un rapport « confiné », celui d'une assignation à l'insularité, à un rapport « distendu », autant réticulaire que situé, à l'espace. La situation pose de nouvelles exigences à la géographie comme aux autres sciences sociales, celles d'une spatialisation multiscalaire des approches pour être au plus près de ces mutations sociales et culturelles.

Une limite essentielle des approches classiques, celle de la prégnance du cadre stato-national et plus généralement de la communauté géographiquement située (locale) comme cadres normatifs des arrangements socio-identitaires, a longtemps conduit les sciences sociales à privilégier une approche reposant sur la distinction entre pays d'émigration et pays d'immigration, le plus souvent d'ailleurs dans la perspective des seconds, avec pour effet un cloisonnement autant mental que scientifique hypothéquant la prise en compte des espaces migratoires dans la globalité de leur lieux multiples. La spatialisation de l'analyse a répondu à cette limite par deux innovations épistémologiques maintenant bien connues. La première, celle du niveau méso-social articulant des niveaux macro-structurel et individuel longtemps cloisonnés, replace les stratégies et parcours de migrants-acteurs et les ressources sociales qu'ils activent dans le cadre de constructions ethno-communautaires transnationales durables (Faist 1997, 2010). La seconde, qui met en exergue le lien entre mobilité et sédentarité, a permis de déconstruire l'universalité du postulat de la fixité des collectifs socio-spatiaux et de rendre acceptable – davantage dans les sciences sociales que chez les décideurs politiques – l'idée que la mobilité pouvait fonder les identités spatialisées – le fameux « paradigme mobilitaire » d'Alain Tarrius (Tarrius 1989, Faret 2007).

Un troisième glissement épistémologique que la géographie française des migrations a largement contribué à formaliser et qui d'une certaine manière accompagne les deux mutations précitées, a trait à l'articulation entre les lieux – ce que Gildas Simon appelle la « co-spatialisation » de l'analyse migratoire (Simon 2006 : 18) – et entre les échelles spatiales. La notion d'espace migratoire a servi de point de départ à cette réflexion, en considérant l'espace pratiqué par les migrants dans sa globalité (société d'origine, de transit, d'installation), et une structuration sociale fondée pour une grande part sur sa dimension affective et symbolique. La maturation scientifique d'une perspective spatiale intégrée des migrations (Bétéille 1974, Simon 1979) a trouvé son point d'orgue avec le concept de champ migratoire international, cette forme d'organisation socio-spatiale à la fois stable dans ses structures et dynamique dans l'évolution de ses flux et circulations dans le temps et dont l'analyse porte notamment la focale sur la charge tensionnelle muée par les représentations sociales et spatiales qui agencent son architecture transnationale (Simon 1979, 2006). Il permet de « *dégager les pratiques spécifiques de chaque groupe de migrants sur l'ensemble de l'espace parcouru, quelle qu'en soit l'échelle (locale, nationale, régionale, intercontinentale, planétaire), en tenant compte des différents acteurs du champ migratoire : le migrant, mais aussi sa famille, le passeur ou le douanier* » (Simon 2008 : 15). Il est, avec le territoire circulatoire, l'un des deux concepts majeurs de la réflexion sur la circulation migratoire intégrant dans un même schéma d'analyse les espaces migratoires, les mobilités humaines dont ils sont les supports, et les flux matériels et immatériels qui les accompagnent. Le concept de territoire circulatoire consacre l'idée d'une mobilité circulatoire dont les espaces-supports sont les lieux d'une socialisation originale entre des individus ayant précisément en partage cette pratique et cette culture commune de la mobilité (Tarrius 1989). A l'instar du champ migratoire, cette notion rompt avec la tradition classique des sciences sociales opposant mobilité et sédentarité, identités circulatoires et identités localisées.

La notion de diaspora porte à une autre échelle, plus globale, la spatialisation de la réflexion. En dépit de la grande diversité des approches, la recherche s'accorde aujourd'hui à la définir *a minima* à partir de quatre critères généralement acceptés sans pour autant être gravés dans le marbre : la dispersion spatiale (la multipolarité d'Emmanuel Ma Mung), l'existence d'une identité propre au peuple « diasporisé », l'organisation interne de la diaspora productrice d'échanges multiformes entre ses pôles (interpolarité) et des liens significatifs symboliques ou concrets avec le pays d'origine (Ma Mung 1994, 2012, Sheffer 1986, 2006, Cohen 1997, Anteby-Yemini, Berthomière et Sheffer 2005, Dorai, Hily, Loyer et Ma Mung 1998). Je reprends à mon compte cette acception à la fois souple et rigoureuse de la notion, tout en me gardant bien de l'investir d'une quelconque dimension réificatrice ou substantialiste, et sans jamais perdre de vue la dynamique historique remarquable du phénomène dans la Caraïbe (Audebert 2012a). A la différence du « transmigrant » dont les réseaux conçus à court et moyen terme sont motivés par l'ascension sociale et une certaine forme de prestige dans la localité d'origine, le migrant en diaspora s'inscrit dans des liens durables unissant une population dispersée à l'échelle mondiale et fondés sur un fort sentiment d'appartenance nationale (Bruneau, 2004), voire transcontinentale lorsque les migrations contemporaines sont appréhendées dans le prolongement d'une dispersion plus ancienne depuis un continent

originel comme cela a été écrit à propos des Amériques noires (Gilroy 1993, Chivallon 2004). Mon approche de l'espace migratoire international haïtien et plus généralement caribéen s'intéressant à la construction identitaire fondée sur la dispersion spatiale se distingue des travaux antérieurs sur ces terrains par son aptitude à appréhender de manière plus globale et dynamique le fonctionnement dans la durée de l'ensemble de cet espace et de ses réseaux.

Un des intérêts majeurs de l'optique spatialisante de la géographie française des migrations réside probablement pour moi autant dans sa profondeur temporelle que dans sa perspective spatiale. L'inscription des champs migratoires et des configurations diasporiques dans la durée, dans le temps long des relations historiques, géopolitiques et géoéconomiques, culturelles et affectives, offre un éclairage décisif sur les ressorts de la structuration socio-spatiale de ces espaces transnationaux et de leurs effets sur les mutations sociétales des espaces d'origine, d'installation, et plus généralement l'ensemble des espaces pratiqués par les acteurs de la migration. C'est que la « *mémoire longue des champs migratoires* » et leur « *empreinte dans les mentalités collectives* » – pour reprendre les termes de Gildas Simon – expliquent dans une large mesure la forte extraversion des sociétés antillaises et la polarisation de leur espace migratoire par les (ex- et néo-)métropoles du Nord.

Ainsi, la territorialisation des identités, thème structurant dans l'évolution épistémologique contemporaine de la géographie sociale et culturelle, ne se lit plus tant dans les lieux que dans les rapports que ceux-ci entretiennent avec les réseaux. Le paradoxe est que la place du lieu n'a probablement jamais été autant décisive pour lire ces réticularités migratoires qu'aujourd'hui. C'est en effet dans ces lieux que se donnent le mieux à voir les perceptions sociales et spatiales individuelles et les constructions identitaires et culturelles inédites produites par les réseaux transnationaux. De mon point de vue, la spatialisation de l'analyse ne se borne donc pas à l'étude des formes socio-spatiales migratoires transétatiques. Elle doit aussi prendre en compte les dynamiques socio-spatiales locales qui en émanent et d'une certaine manière les confortent. Le rôle des grandes métropoles est manifeste dans la formation et la structuration des champs migratoires, territoires circulatoires, et diasporas du bassin caribéen. Cela nécessite de la part du chercheur un positionnement simultané à deux échelles, où est pris en compte à la fois le rôle de la métropolisation dans la structuration de ces formes migratoires transnationales et la territorialisation locale de la présence des populations migrantes dans les espaces urbains concernés. C'est en définitive à une articulation entre des processus se jouant à différentes échelles d'observation que nous invite la spatialisation de la réflexion, à travers un retour du local dans la réflexion sur le global.

IV. Penser la glocalisation en contexte migratoire métropolitain

La conception classique et longtemps dominante de la mondialisation comme un processus structurel puissant d'homogénéisation culturelle inéluctable contre lequel la multiplicité des sociétés locales tenterait de lutter pour préserver leur particularité a véhiculé l'idée d'une opposition entre des processus globaux et locaux exclusifs l'un de l'autre. Dans ce cadre, les

processus locaux d'hybridation culturelle étaient pensés comme la simple résultante des résistances locales à la diffusion de la mondialisation. La réflexion autour de la « glocalisation » sociale et culturelle a tenté de proposer une alternative théorique fondée sur l'idée d'une imbrication entre processus locaux et globaux, concevant la mondialisation comme une dynamique localement **située** selon des modalités à chaque fois **spécifiques** selon le contexte (Robertson 1994). Une piste féconde, suggérée par Bassand dans sa relation entre métropolisation et mondialisation, consiste à envisager la « métropolité », cette diversité sociale et culturelle que les contextes métropolitains contemporains portent à un niveau jusqu'ici inégalé, à l'échelle microsociologique du migrant articulant le local de son quartier et de sa métropole au global de la relation avec d'autres parties du monde. J'ai considéré avec beaucoup d'attention cette « glocalité » fondant une « métropolité » qui combine à la fois de multiples origines et de multiples horizons (Bassand 2001). La présence de l'étranger, longtemps perçue par le prisme sécuritaire, y est aujourd'hui aussi accepté comme une richesse, ce à quoi renvoie la notion de métropolité qui marque le saut qualitatif du contexte social urbain à la condition métropolitaine.

La réflexion sur l'articulation entre globalité et localité intègre également les logiques de construction d'échelles intermédiaires qui font médiation entre les deux niveaux, et contribuent à définir la glocalisation en tant que processus (Swyngedouw 2003). Une vision davantage géoéconomique de cette articulation entre localité et globalité a émergé avec pour champ d'investigation les mutations globales de l'économie informationnelle et leurs traductions géographiques dans les années 1990 (Castells 1998, Courchene 2001). Les réseaux développés par les métropoles internationales dans le cadre du développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication leur ont permis de transcender le cadre stato-national et de bâtir de nouveaux agencements géographiques à l'échelle méta-régionale voire mondiale, avec pour corollaire de nouvelles polarisations impliquant de vastes régions géoéconomiques et le renforcement des interdépendances entre lieux mondialisés – des liens transnationaux parfois aussi déterminants dans les mutations économiques de ces localités que les liens qu'ils entretiennent avec leur territoire national.

La « société en réseaux » (Castells 1998) confère une importance croissante aux échelles à la fois locale et transnationale. S'il est tentant – et dans une certaine mesure plausible – d'associer cette mutation globale à une transgression par le haut et par le bas du cadre réglementaire classique stato-national, elle n'en est pas pour autant déconnectée du contexte politique et institutionnel des Etats et des entités supraétatiques dont ils sont les principaux acteurs. Ce paradoxe porte la réflexion sur la glocalisation sur le terrain de la dialectique des territoires réglementaires (où s'observent les mutations des échelles de la territorialisation institutionnelle de la gouvernance) et des spatialités réticulaires (où s'observe la contraction et l'expansion des réseaux géoéconomiques), appelant à penser de nouvelles échelles opérationnelles pour les acteurs de cette géoéconomie (Swyngedouw 2003 : 13-17). Dans un contexte où certaines échelles deviennent moins pertinentes tandis que d'autres apparaissent plus décisives, aboutissant ici à des déclassements de groupes sociaux ou culturels et là à l'émergence socio-économique et politique d'autres groupes, la capacité de projection scalaire de ces collectifs est déterminante dans les relations de pouvoirs, de même que leur capacité à

nouer des alliances et solidarités avec d'autres groupes aux échelles considérées comme stratégiques dans le fonctionnement de cette économie mondialisée (Swyngedouw, *op. cit.*).

Il me semble que la métropole s'affirme de manière croissante comme l'échelle locale où, au sein de l'entité stato-nationale, sont pensées les stratégies géoéconomiques et culturelles transnationales. Elle est le lieu où, à travers les concurrences et coopérations entre les groupes sociaux ou ethnoculturels qui y vivent, les logiques régulatrices étatiques s'articulent aux logiques de réseaux globaux – champs migratoires transnationaux et configurations diasporiques pour ce qui nous concerne. Le déploiement des réticularités sociales transnationales de ces groupes locaux (communautés migrantes en particulier), qui fonde en partie l'extension de l'aire de commandement et de polarisation méta-régionale de leur métropole-base, est déterminant dans les processus d'appropriation spatiale locale des groupes et de leur positionnement dans la hiérarchie socio-économique métropolitaine, à travers la constitution d'économies ethniques et de cultures cosmopolites à rayonnement international. Au fil de ces reconfigurations géographiques globales faisant émerger de nouvelles opportunités et de nouveaux pouvoirs à des échelles inédites socialement significatives, les groupes migrants au bas de l'échelle sociale cherchent à transcender les échelles traditionnelles de la domination en suivant le schéma capitaliste dominant de positionnement économique et culturel à des échelles plus larges (par exemple, les espaces méta-régionaux, diasporiques, etc.). L'imbrication du local et du global est donc décisive dans la consécration de l'échelle métropolitaine comme terrain stratégique de la mondialisation.

La prise en compte simultanée des acceptions culturelle et géoéconomique de la notion de globalisation est de nature à éclairer d'un jour nouveau les dynamiques socio-spatiales de la migration internationale, pour autant que soit précisé ce que recouvrent les échelles « locale » et « globale », ainsi que la manière dont elles s'articulent. Mes travaux sur les migrations antillaises dans la Caraïbe et en Amérique du Nord envisagent le **global** non pas comme une échelle en tant que telle, mais comme le produit de l'articulation entre différentes échelles ayant en commun leur dimension supranationale. L'échelle *méta-régionale* correspondant au bassin caribéen se fonde sur l'héritage historique commun aux sociétés insulaires de l'ensemble de la zone et sur les logiques géoéconomiques construites dans les liens de la Caraïbe avec l'extérieur. L'échelle *continentale* est le prolongement à une échelle plus vaste – celle des Amériques – de ces logiques méta-régionales historiques (peuplement exogène lié à la colonisation, à l'esclavage et à l'engagisme) et géoéconomiques (intégration des économies latino-américaines au système commercial et financier nord-américain). Cette échelle permet notamment de comprendre les logiques de l'internationalisation économique et culturelle d'une ville comme Miami, et la part active prise par les migrations issues des Amériques et par l'hispanisation de la ville dans son processus de métropolisation. L'échelle de l'*espace atlantique noir* permet, en articulation avec les deux échelles précédentes, de comprendre comment la catégorie « afro-américaine » se construit à l'échelle globale à partir de processus locaux de racialisation des rapports sociaux synonymes de hiérarchies sociales reproduites historiquement.

Le **local** joue ici un rôle majeur dans la construction du global puisque c'est à ce niveau que s'articulent les trois échelles supranationales décrites, dans le cadre de mes travaux. La recherche générale sur la glocalisation reste floue sur la question, le local s'incarnant tour à tour dans des échelles d'analyse aussi diverses que la ville, la région infra-nationale voire le territoire stato-national. De mon point de vue, l'espace métropolitain et sa mosaïque de lieux constituent l'échelle la plus féconde d'appréhension du local, pour au moins cinq raisons.

- La ville constitue à la fois le lieu où les dynamiques globales sont transformées et adaptées sous l'effet des contextes et régulations stato-nationaux, et le site où sont organisés et impulsés les réseaux qui contestent et transgressent ces mêmes cadres stato-nationaux.
- L'échelle spatiale métropolitaine constitue un espace-tampon permettant l'articulation des dynamiques globales avec les échelles considérées comme « locales », qu'il s'agisse du quartier, de la région urbaine (*hinterland*, conurbation, etc.) voire du territoire stato-national. Mes travaux se sont particulièrement intéressés à l'échelle du quartier.
- L'internationalisation de la ville est indissociable de la formation d'un espace méta-régional, continental ou mondial de polarisation voire de commandement, comme c'est le cas de Miami vis-à-vis de la Caraïbe et des Amériques. La fonction d'interface de cette ville se décline autant à l'échelle méta-régionale (Etats-Unis/Caraïbe), qu'à l'échelle continentale (Amérique du Nord/Amérique latine), et de plus en plus mondiale (Amérique latine et Caraïbe/Moyen-Orient et Asie orientale). En ce sens, la ville est un site d'observation privilégié de l'articulation entre processus locaux et globaux, nous y reviendrons.
- La métropole est également le cadre par excellence où s'articulent processus de mondialisation « par le haut » et « par la base », à travers les liens que peuvent entretenir localement les espaces de commandement dans ces villes (centres des affaires, districts financiers, lieux du pouvoir politique, zones franches internationales, etc.) et les territoires ethniques culturels et marchands qui peuvent aussi, selon des logiques moins apparentes, s'avérer être de véritables centralités internationales (impulsion de réseaux économiques informels transnationaux, centres organisationnels religieux transnationaux, etc.).
- Surtout, c'est dans ces territoires ethniques et migratoires locaux que se formalise l'articulation entre les diverses échelles supranationales fondatrices de la globalisation (méta-régionale, continentale, transcontinentale/mondiale). Ainsi, les quartiers des villes globales sont les lieux où s'articulent les identités racialisées *afro* combinant références globales et locales et si prégnantes dans l'arène politique aux Etats-Unis, les identités méta-régionales activées par les Antillais dans leur lobbying diplomatique transnational auprès de Washington, et les identités culturelles et linguistiques servant de ressort à la stratégie globale géoéconomique, géostratégique et médiatique comme c'est le cas chez les Hispaniques de Miami vis-à-vis de l'Amérique latine.

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

La prise en considération du continuum des différentes phases de la mondialisation rend lisible les dynamiques de mobilités internationales sur le temps long. De fait, ces phases ont largement induit la morphologie des espaces migratoires actuels. En particulier, la métropolisation des migrations apparaît comme un élément structurant de l'internationalisation des villes et de la mondialisation de flux de toutes sortes, deux dynamiques contemporaines qui participent d'un même mouvement d'imbrication entre dynamiques globales et locales. Les déclinaisons variées des espaces migratoires locaux (champs migratoires, diasporas, espaces circulatoires, quartiers urbains mondialisés) sont autant de terrains éclairants d'observation et d'analyse de cette imbrication.

A ce stade contextuel de la mise en perspective de mes recherches, il m'a semblé indispensable de préciser la manière dont les sciences sociales s'étaient adaptées à ces évolutions contemporaines en m'interrogeant notamment sur les innovations conceptuelles et épistémologiques à l'œuvre au cours des dernières décennies. Les efforts déployés par la recherche pour s'engager dans une spatialisation de la réflexion tout en prenant en compte en les articulant l'ensemble des échelles d'analyse des phénomènes observés ont conféré une place de choix tant aux études migratoires qu'à la géographie sociale dans ces évolutions théoriques.

Dans ce cadre, le choix de la Caraïbe comme terrain de prédilection de mes recherches est, outre le fait que j'en sois originaire, largement redevable de la place qu'a jouée cette région du monde dans le renouveau de la réflexion en sciences sociales par les débats féconds suscités (études migratoires, études postcoloniales, etc.), et de l'opportunité que ces discussions offrent d'un dialogue entre contextes de recherche anglo-saxon et français, ne serait-ce qu'à travers la géographie des lieux de cette migration de part et d'autre de l'Atlantique. Enfin, la région offre à l'observation du géographe des formes migratoires marquées par une forte métropolisation, invitant à une réflexion transcalaire et diatopique plus poussée sur la relation entre les deux termes.

La partie à venir aura précisément pour visée de présenter plus avant la manière dont je me suis emparé de cette question. Le prisme migratoire à travers lequel j'ai observé les sociétés caribéennes m'a amené à privilégier une approche géographique systémique de leur spatialité. L'occasion me sera donnée d'expliquer en quoi il s'agit d'une inflexion géographique, et de détailler l'esprit de la démarche méthodologique qui a accompagné mon cheminement scientifique.

DEUXIEME PARTIE

ESPACES MIGRATOIRES, ALTERITE ET LIEUX-MONDES : L'ESPRIT ET LA METHODE

Ce deuxième temps de la réflexion vise à réinvestir les observations générales de la partie précédente relatives à la métropolisation des migrations internationales et à l'évolution de la manière dont elle a été appréhendée par les sciences sociales – à travers une spatialisation de la réflexion notamment –, au profit d'une approche renouvelée du rapport à l'espace des sociétés insulaires caribéennes. Au cours des dernières décennies, ces sociétés, à travers leur dimension migratoire, ont constitué une source d'inspiration majeure pour les théories postmodernistes visant entre autres à relativiser le rôle de l'insularité ou du cadre stato-national dans la définition des identités ou à déconstruire les essentialismes identitaires, en particulier ceux fondés sur la filiation. Si ce nouveau souffle a été salutaire par la réintroduction du migrant-acteur et de son univers social et culturel au cœur de l'analyse, le rapport complexe qu'entretient cet acteur avec son (ses) espace(s) a suscité une curiosité étonnamment limitée.

La prise en compte du cadre spatial sous-tendant les logiques sociales de l'acteur à un niveau intermédiaire *méso* (de type champ migratoire par exemple) s'avère pourtant éclairante dans la compréhension de l'articulation des échelles géographiques d'action de ces collectifs de migrants – y compris le cadre stato-national, toujours pertinent de mon point de vue. Elle l'est également dans l'attention à porter à la métropole-carrefour comme lieu-monde stratégique d'observation du déploiement de ces logiques impliquant différentes échelles.

Je me propose donc à ce stade de montrer la manière dont le prisme migratoire a permis de renouveler la réflexion sur les sociétés caribéennes, en mettant en lumière ma contribution : celle d'une approche spatialisée intégrant logiques globales (mondialisées) et locales (métropolitaines) dans un même schème d'analyse. Au-delà du cas particulier de la Caraïbe et de son intégration au système migratoire nord-américain, la mise en exergue du potentiel de généralisation de mon approche méthodologique viendra rappeler que cette dernière trouve sans doute une résonance dans bien d'autres espaces à travers le monde confrontés aux mêmes défis sociétaux. L'articulation des temporalités migratoires et celle des logiques macro-structurelles avec les logiques individuelles font en effet écho à l'approche géographique systémique que l'on peut développer pour saisir la spatialité des collectifs de migrants originaires des sociétés insulaires du « Sud ». Reprenant le principe fondamental de l'approche systémique en géographie qu'est la mise en relation d'éléments interdépendants inscrits dans l'espace (via les mobilités, flux et interactions), cette approche prend en compte à la fois la pluralité des lieux dans leur agencement en système migratoire fondé sur des réseaux transnationaux et diasporiques, et l'articulation des multiples échelles de déclinaison de ces espaces réticulés (champs, systèmes migratoires, diasporas).²³

²³ L'approche présentée ne renvoie donc pas à celle du géosystème relative à l'interaction entre les groupes humains et leur environnement et fondée sur le paradigme de l'interface entre nature et culture.

Chapitre 3. Le prisme migratoire : une réflexion renouvelée sur les sociétés caribéennes

Il me semble utile de revenir sur les approches développées par les sciences sociales pour étudier les sociétés antillaises et plus généralement les sociétés insulaires dites en développement. Un tel bilan, même non exhaustif, a pour intérêt d'offrir à la fois un cadre scientifique général de compréhension de ces espaces et une vision de l'évolution de la réflexion sur la question en distinguant notamment les approches classiques des visions plus récentes. Plutôt que de fournir un bilan exhaustif qui n'aurait pas grand intérêt dans la mise en perspective des mes travaux, il m'a semblé pertinent de me focaliser sur la multiplicité des regards portant sur le rapport à l'espace de ces sociétés, appréhendé comme un élément contextuel spécifique – ou en tout cas perçu comme tel par les chercheurs concernés – du développement de leurs mobilités.

Cette étape préalable me paraît être un prérequis indispensable à la présentation de ma posture de recherche, que je déclinerai au fil de cet inventaire à travers la manière dont j'ai pu intégrer, articuler et parfois critiquer les approches antérieures pour mieux les dépasser tout en m'appuyant sur les jalons qu'elles ont posés. La mise en perspective des approches classiques autour de l'idée d'insularité et de ses déclinaisons en termes de liens avec l'extérieur, et des approches postmodernistes – dans le potentiel de réflexion qu'elles recèlent sur les multiples spatialités de la migration caribéenne – révèle la manière dont le prisme migratoire a contribué à renouveler le regard sur les sociétés de la Caraïbe.

I. Les approches classiques : l'insularité et ses déclinaisons

Les approches classiques concevant les peuples et cultures de la Caraïbe comme circonscrits dans les limites de leur territoire insulaire participent de la même logique que les visions traditionnelles (modernes) du monde comme un ensemble d'entités territoriales (souvent stato-nationales) discrètes. Elles célèbrent d'une certaine manière l'exclusif et la filiation. Lorsqu'il y a ouverture de l'analyse classique à des logiques opérant au-delà de ces entités socio-spatiales discrètes, elle se limite au cadre des relations entre elles, généralement appréhendées sous la forme de liens de dépendance ou de domination économique, culturelle ou politique de type Nord-Sud.

La notion d'**insularité** repose sur une géographie de la circonscription, de la discontinuité (limite terre/mer), de l'isolement voire éventuellement de l'enclavement et de l'éloignement, selon une perception construite au prisme de la continentalité dont elle est pensée comme l'antithèse. Autant de prétendues spécificités qui auraient déterminé jusqu'aux modèles économiques et à la mentalité des populations locales, et que le développement « contemporain » des transports et des technologies de l'information et de la communication

auraient récemment rendues caduques. C'est oublier l'inscription de l'essentiel des territoires micro-insulaires du monde dans les réseaux historiques (économiques, marchands, logistiques) de la mondialisation depuis l'époque moderne. A l'extrême, on est allé jusqu'à imaginer un « indice d'isolement océanique » reposant sur le quotient « zone économique exclusive (ZEE) / surface de l'île » ou sur l'« endémisme » des écosystèmes (Doumenge 1985), que nuancent des notions telles que l'hypo-insularité. Cette dernière relativise la distance géographique par la continentalisation de la condition insulaire via la circulation des modèles sociaux et culturels, et l'intégration de l'île au système-monde via les flux humains, informationnels, logistiques et marchands (Nicolas 2005). Des typologies distinguent les « systèmes insulaires » en fonction de leur statut politique (Taglioni 2006, Sanguin 1997), de leur configuration archipélagique (Gay 1999) et de leur situation plus ou moins périphérique au sein de cette configuration – cf. la surinsularité de Pelletier (1997). L'îlénité de Joël Bonnemaïson (1991) se réfère à l'espace vécu des insulaires dont les représentations placent l'île au centre de leur univers, aux antipodes de toute considération de relation de type centre-périphérie.²⁴

Une autre approche classique rend bien compte de la situation de **lien (post- ou néo-)colonial exclusif** que je qualifie pour ma part d'« insularité captive ». L'approche réside dans l'attention portée par l'historiographie de la colonisation dans la Caraïbe aux modalités de l'inscription de la région dans les réseaux du capitalisme mercantiliste atlantique dès le XVI^e siècle ; la relation de chaque île avec l'extérieur faisant l'objet de flux captifs dans le cadre d'une relation exclusive au bénéfice de la métropole. La déclinaison contemporaine – néocoloniale selon Glissant – de ce processus est bien connue dans les dépendances françaises ou étasuniennes de la Caraïbe et du Pacifique : implantation du dispositif politico-administratif métropolitain et développement artificiel d'une économie tertiaisée qui fonctionnent exclusivement grâce aux transferts financiers et sociaux injectés par la métropole, dopant le niveau de vie et la consommation de produits importés et limitant au passage les velléités indépendantistes et autonomistes. Dans le même temps, les transferts ont pour effet de saper les initiatives de production locale, d'accroître les inégalités socio-professionnelles et d'accélérer l'adoption de modèles consuméristes de l'extérieur. Un enjeu majeur de ce système de dépendance intégrale pour la métropole est le bénéfice de la valeur stratégique du territoire insulaire, qu'il s'agisse des ZEE françaises du Pacifique, de l'Océan indien et des Amériques ou de la vitrine géopolitique que représente Porto Rico pour les Etats-Unis dans la Caraïbe (Glissant 1997 (1981), Audebert 2011a, Grosfoguel 1997).

La traduction de la réflexion sur ce thème dans les études migratoires réside dans la prise en compte du cadre politico-institutionnel de dépendance qui, comme cela a été souligné dans la partie précédente, oriente exclusivement les flux migratoires vers la métropole. Une migration de grande ampleur se met en place dans le contexte d'une « mystification coloniale » caractérisée par une représentation sociale et culturelle (image) idéalisée de la métropole que le système de dépendance a su mettre en place via les institutions (école républicaine), le

²⁴ Pour une réflexion notionnelle détaillée sur l'insularité, voir la synthèse de François Taglioni *L'île est-elle un objet géographique spécifique ? Etude conceptuelle et critique* sur www.taglioni.net.

dispositif économique et les normes culturelles et de consommation qu'il a véhiculés. Glissant développe l'idée d'un lien de causalité entre le mécanisme colonial porteur d'aliénation aux Antilles françaises et la situation de « non-communauté » antillaise en migration : l'assimilation culturelle et politique dans les îles aurait miné le potentiel d'organisation communautaire des migrants en France (Glissant, *op. cit.*).

Tout en reconnaissant une certaine pertinence à cette position (l'image de la « mère-patrie », autodépréciation et valorisation de l'extérieur, etc.), mes recherches y apportent une nuance en considérant que ce n'est pas tant l'assimilation politique et sociale aux Antilles qui aurait érodé tout dessein communautaire antillais en France que l'existence d'un système socio-institutionnel n'encourageant pas l'expression de la différence culturelle dans l'espace public dans l'Hexagone. D'ailleurs, d'autres éléments ayant trait à la géographie résidentielle et sociale de cette population portent à alimenter la thèse inverse, celle d'une conscience ethno-communautaire dont la véritable différence avec les communautés antillaises migrantes d'autres pays (Grande-Bretagne, Etats-Unis, Canada) résiderait plutôt dans le fait qu'elle ne s'incarne pas dans les institutions (Audebert 2008c).

Appréhendée à l'échelle de l'ensemble du bassin caribéen, cette analyse de l'inscription historique des îles dans des réseaux captifs et exclusifs trouve son prolongement dans l'attention portée à la **fragmentation géopolitique et culturelle de la région** liée à l'insertion des territoires dans des logiques de dépendance postcoloniale ou néocoloniale.²⁵ Les relations Sud-Nord y sont plus développées que les relations intra-régionales et, d'une certaine manière, tout se passe comme si la Caraïbe était restée étrangère à elle-même, ne surmontant que très difficilement les obstacles politico-institutionnels, historiques et linguistiques à son intégration. Les travaux privilégiant une logique explicative de type centre-périphérie s'inscrivent dans cette approche, où l'Etat (néo)colonial joue un rôle central à travers les stratégies militaires et diplomatiques (géostratégie), marchandes (géoéconomie), linguistiques (géographie culturelle) (Wallerstein 1984, Maingot 1994).

Ces analyses en termes de dépendance historico-structurelle ont montré la pérennité sur le temps long des rapports asymétriques entre entités étatiques discrètes. Le *leadership* des Etats-Unis s'est progressivement substitué à celui des anciennes puissances coloniales européennes dans de nombreuses îles indépendantes, tandis que la logique héritée du lien colonial exclusif a perduré dans un certain nombre de territoires sous tutelle. L'incarnation de l'approche historico-structurelle dans l'analyse migratoire se décline de deux façons, que mes travaux sur la dimension contextuelle des migrations caribéennes ont abordées. D'une part,

²⁵ Le contexte général de décolonisation progressive d'une grande partie des territoires insulaires dans le bassin caribéen s'est accompagné d'une intégration croissante de certains d'entre eux dans l'orbite économique, diplomatique, culturelle et migratoire étasunienne au cours des XIXe et XXe siècles. Les cas les plus extrêmes se sont traduits par des périodes d'occupation militaire ou de protectorat *de facto* (Cuba, République dominicaine ou Haïti par exemple). C'est cette situation d'inféodation économique et diplomatique assortie d'une occupation militaire contre l'adhésion de la population que je qualifie de néocoloniale. Elle se distingue de la situation décrite par Glissant (cf. *infra*). Elle est aussi à distinguer de la situation de maintien d'une forte présence économique, diplomatique et militaire d'une ancienne puissance coloniale dans l'une de ses ex-colonies, que je qualifie de situation postcoloniale.

les rapports de domination et de pénétration Nord-Sud ont impliqué des migrations de travail Sud-Nord. La transition de l'économie de plantation sucrière à l'industrialisation par invitation, à l'extraction minière ou au tourisme s'est opérée via la pénétration des capitaux étrangers et notamment nord-américains dans la région, avec pour corollaire une initiation des flux migratoires dans l'autre sens (Sassen Koob 1988, Maingot 1992, Grosfoguel 1997, Audebert 2007e). D'autre part, en terre d'immigration étasunienne, la fragmentation géopolitique et culturelle de la région d'origine des migrants se lit dans les territoires urbains d'implantation, à la faveur d'un système socio-institutionnel qui l'encourage. La polarisation croissante des Etats-Unis vis-à-vis de migrations issues des diverses aires géoculturelles et linguistiques de la Caraïbe a dessiné des contextes d'installation caribéens atypiques par rapport à ceux d'Europe de l'Ouest. A la différence de Londres, Paris ou Amsterdam, les métropoles new-yorkaise ou miamienne se distinguent par le fait que les minorités ethniques n'y sont plus des minorités démographiques, et par une co-présence de populations anglo-caribéennes, hispano-caribéennes et haïtiennes installées en grand nombre. Mais cette co-présence inédite n'a pas pour autant remis en cause le schéma de fragmentation décrit plus haut. Dans le cas de Miami, j'ai pu mettre en exergue la reproduction en contexte migratoire de la distance entre les diverses composantes ethnoculturelles issues de la Caraïbe, à la faveur d'un transfert de la distinction culturelle originelle (anglophones, créolophones, hispanophones) à l'assignation raciale de la société d'accueil (Hispaniques essentiellement auto-construits comme *whites* ou *mixed* d'un côté, Anglo-Caribéens et Haïtiens amalgamés avec les *African American* dans une catégorie *black* de l'autre) ayant pour supports contextuels un cadre spatial urbain fortement ségrégué et une différence culturelle inscrite dans le marbre des institutions (Audebert 2005b).

II. Les approches postmodernistes : une autre vision des identités caribéennes

En contrepoint des approches classiques fondées sur la métaphore de l'enracinement et inscrivant les territoires insulaires et les entités stato-nationales au centre de l'analyse, les postures postmodernes ont connu un essor remarquable à partir des années 1980 et davantage encore au début des années 1990. Dans un contexte anglo-saxon multiculturaliste (Etats-Unis, Grande-Bretagne) valorisant institutionnellement la différence culturelle, la réflexion sur les identités ethniques a trouvé un prolongement dans le développement de visions déconstruisant le lien sociétés-identités / territoires circonscrits. S'appuyant sur une acception élargie voire parfois floue de la diaspora désormais connotée positivement dans les milieux académiques et politiques de ces pays, ces visions se sont principalement déployées à deux niveaux : le niveau infra-étatique de la communauté ethnique ; et le niveau transétatique des solidarités sociales et culturelles transnationales ou diasporiques dans le cas d'une dispersion dans plusieurs pays d'installation.

Les formations sociales transnationales et identités diasporiques de la Caraïbe, puisant dans le contexte historico-structurel de dépendance déjà évoqué, ont fait de la zone, de ses identités fluides et mobiles et de ses réseaux migratoires avec les sociétés postcoloniales du Nord des

terrains d'expérimentation privilégiés des approches postmodernistes. Dans le cadre de mes recherches, j'ai identifié trois types de déclinaisons de ces approches dans les sciences sociales déjà ébauchées dans le chapitre précédent. Il me faut maintenant revenir dans le détail sur le rapport de chacune de ces déclinaisons à un référent identitaire lié à une échelle géographique particulière : le cadre social transnational, la diaspora caribéenne, la diaspora « noire » ou « afrodescendante ». A ce propos, il a déjà été remarqué que les structures diasporiques se référant aux nations caribéennes avaient finalement été peu étudiées – ou ne l'étaient que depuis peu – dans leur dispersion et leur dimension interpolaire.

2.1. La lecture transnationale et le changement de regard sur l'insularité

Cette posture épistémologique ayant connu un franc succès il y a deux décennies vient en contrepoint de la conception perçue comme antérieurement dominante d'un monde d'entités culturelles discrètes et enracinées – la fameuse « métaphore de la sédentarité » et du « déracinement » dénoncée par Malkki (1992) – considérant la migration interétatique comme un écart à la norme. Dans un contexte de crise des grandes théories explicatives, il s'agissait de réagir à une conception antérieure du monde décrite comme focalisée sur la description de sociétés culturellement homogènes, territorialement circonscrites et analysant la migration internationale comme un mouvement définitif, unidirectionnel, synonyme de transplantation d'un contexte géographique et culturel à un autre, et avec pour seules perspectives une intégration dans la société d'installation ou un retour « au pays ». La proposition résidait donc dans l'étude des liens et interactions multiformes entre les individus ou institutions au-delà des frontières (Vertovec 1999) tissés par des « transmigrants » dans le cadre familial, social, économique, politique ou religieux et dont l'identité s'inscrivait dans ce cadre transnational (Glick Schiller et al. 1992, Basch et al. 1994).

On connaît depuis le caractère excessif du diagnostic transnationaliste – pas toujours au fait de l'histoire des migrations et de la mondialisation voire même de l'archéologie des sciences sociales – sur la recherche « classique » en sciences sociales (Waldinger 2006, Monsutti 2010). Le projet de ce courant fondé sur le changement de focale de l'unilocalité et de la sédentarité des groupes sociaux dans des sociétés territorialisées (insulaires, stato-nationales, etc.) à la multilocalité et à la mobilité dans le cadre d'espaces discontinus transcendant les frontières politiques et culturelles a néanmoins ouvert un champ plus large à la réflexion sur les formes sociales transnationales et diasporiques et sur l'hybridité culturelle et la créolisation (cf. chapitre 2).

Le courant transnationaliste a trouvé un écho remarquable dans le champ des études sociales caribéennes. Les sociétés de la région sont en effet, nous l'avons vu, le produit de quatre siècles de mobilités humaines quasi ininterrompues ayant façonné en profondeur des identités créolisées. La fluidité de celles-ci ainsi que du rapport à l'espace des peuples concernés est indissociable du processus de mondialisation économique initié avec l'avènement du mercantilisme, de la traite transatlantique et de la colonisation. Surtout, la phase la plus contemporaine de l'insertion de la Caraïbe dans les réseaux de la mondialisation correspond à une amplification inédite des liens diplomatiques, financiers, marchands, technologiques,

culturels, idéologiques et médiatiques des îles avec les Etats-Unis, sanctionnant le passage de l'ensemble de la région – à quelques exceptions près – dans l'orbite géopolitique, économique et culturelle de ce puissant voisin.

A la différence d'une lecture de cette situation régionale en termes de relations interétatiques asymétriques, les études transnationales ont porté la focale sur la subversion des frontières de ces entités politiques par les réseaux de collectifs sociaux et culturels qui en sont issus mais dont le déploiement s'opère à une autre échelle. Une piste de réflexion intéressante inspirée par ce courant de pensée a trait au lien entre les dynamiques de mondialisation évoquées et les logiques présidant à l'organisation transnationale de ces collectifs caribéens (cf. chapitre 1). Une telle perspective permet d'aller au-delà de l'approche centre-périphérie réduisant les migrations caribéennes à des mouvements unidirectionnels d'une force de travail vouée à l'exploitation dans le cadre de rapports néocoloniaux ou postcoloniaux Nord/Sud, avec pour horizon inéluctable une intégration problématique synonyme de subordination sociale et de discrimination dans les sociétés postindustrielles du Nord (Grosfoguel 1999). Les écrits transnationalistes visent à relativiser ce schéma binaire opposant Nord et Sud, global et local, à partir d'une réflexion sur la mise en place de schémas mobilitaires dans le cadre de réseaux transnationaux. Ces schémas ont précisément pour objectif de contourner les blocages liés au « racisme colonial » dans les sociétés du Nord auxquels sont confrontés les migrants caribéens, et de leur ouvrir le champ des possibles.

Il s'agit de l'un des aspects de ce niveau méso-social d'analyse qui a le plus retenu l'attention de mes recherches qui y ont apporté la « spatialisation du regard » (Simon 2006) du géographe, en défendant l'idée que ces dynamiques mobilitaires s'incarnent de manière concrète dans les lieux (Audebert 2002a, 2004b, 2008b). Ma lecture des dimensions culturelle et économique de l'étape la plus récente de la mondialisation dans la Caraïbe est celle d'incidences contradictoires s'incarnant à la fois dans une certaine homogénéisation des modes de vie et modèles de consommation insulaires liée à la pénétration des intérêts économiques et des valeurs sociales et culturelles du Nord, et dans une réinterprétation locale de ces dernières porteuse d'initiatives économiques et de créations culturelles originales. Les communautés migrantes des grandes métropoles du Nord jouent, nous le verrons, un rôle important dans ce processus.

La prise en compte de l'échelle transnationale est un élément essentiel dans ma démarche de compréhension de la manière dont la production des identités et du rapport concret et affectif à l'espace des migrants se joue dans l'articulation entre logiques globales et locales. Comme je m'en expliquerai ultérieurement, la référence affective au pays d'origine toujours prégnante dans l'auto-identification des immigrés (voire dans celle de leurs enfants) quelle que soit l'ancienneté de leur présence aux Etats-Unis, ne peut se comprendre qu'en lien avec la dimension transnationale de leur vie sociale et affective. Le champ transnational ne constitue

pour autant qu'un premier niveau d'analyse de la construction de l'identité ethno-nationale en migration.²⁶

Une autre échelle de déclinaison de l'identité ethno-nationale est celle de la diaspora, dont la caractéristique première est à mon sens l'articulation entre les multiples champs migratoires transnationaux issus du pays d'origine, ce qui suppose le maintien de liens concrets et symboliques avec ce pays, et le développement d'une interpolarité dans la dispersion (Ma Mung 1994). Il est à noter que dans le contexte antillais, les structures spatiales diasporiques de ce type ont été peu étudiées dans une approche globale prenant en compte de manière simultanée l'ensemble des espaces de la dispersion et les liens permettant à leurs communautés dispersées de constituer un tout cohérent. Mon ouvrage sur *la diaspora haïtienne* (Audebert 2012a) s'est inscrit, avec d'autres (Mooney 2009, Jones 2007), dans l'optique de répondre à ce défi.

De mon point de vue, la distinction géographique entre les niveaux transnational et diasporique n'est pas seulement théorique ou conceptuelle. Elle apporte aussi une clarification au débat sur l'identité culturelle et le fonctionnement social des diverses populations antillaises en migration. Mise en comparaison avec les autres groupes migrants caribéens (anglophones notamment), l'expérience de la migration antillaise française est souvent présentée comme celle d'une « non-diaspora » en lien avec la théorie de l'aliénation à l'œuvre dans les îles d'origine – à laquelle semblent souscrire Glissant (1997{1981}), Chivallon (2004), Cohen (1998). Il me semble que cette expérience migratoire, enchâssée dans sa relation bipolaire avec la France métropolitaine, s'apparente davantage à celle d'un corps social transatlantique en mutation où la migration de travail traditionnelle laisse place à un schéma mobilitaire plus dynamique (Marie et Rallu 2004, Marie *et al.* 2012, Condon et Pourette 2013) dans le cadre duquel les collectifs construiraient une nouvelle identité. Il ne me paraît donc pas pertinent d'évaluer une telle expérience à l'aune de la notion de diaspora *a minima* fondée sur l'idée d'une dispersion dans plusieurs espaces d'installation. Les Antillais de France ne sauraient être apparentés à une diaspora, du fait non pas de la prétendue absence

²⁶ Dans le contexte de la société étasunienne, j'appelle identité ethno-nationale l'identité ethnique d'un groupe migrant et de sa descendance – officialisée ou pas par les institutions de la société d'installation – construite dans la relation concrète ou symbolique avec le pays d'origine (dont la *national ancestry* pourrait constituer un équivalent dans le recensement fédéral). Cette échelle identificatoire constitue le cadre principal des logiques sociales transnationales caribéennes, aux côtés de la référence à la localité. Elle se distingue du niveau d'identification ethno-régional qui se réfère à la région caribéenne d'origine dans son ensemble (méta-région), et dont les ressorts sont essentiellement culturels et politiques – catégorie *west indian* dans le cas des Antillais non hispaniques aux Etats-Unis, et *afro-caribbean* dans le cas des Antillais en Grande-Bretagne. Enfin, l'identité ethno- raciale (afrodescendante, indodescendante, etc.) se construit par référence à la terre d'origine mythique anté-caribéenne. Cette conception dynamique, contextuelle, et multidimensionnelle (parce que combinant références à la nation insulaire, à la méta-région caribéenne et à l'origine anté-américaine) élaborée dans le contexte de mes terrains urbains étasuniens diffère donc de celle classique de l'ethno-nationalité de l'Europe du XIXe siècle (cf. notamment les *Discours à la nation allemande* de Johann Gottlieb Fichte de 1807), visant à faire correspondre frontières étatiques et géographie des groupes ethnoculturels ou linguistiques et selon laquelle la nation était fondée sur la croyance en un patrimoine culturel et historique partagé. Il va sans dire que ma conception de l'identité ethno-nationale n'a plus grand chose de commun avec les catégorisations ethno-nationales rigides et substantialistes des administrations coloniales en Afrique reprises par l'anthropologie fonctionnaliste dès l'entre-deux-guerres et que nombre d'auteurs s'attachent à déconstruire aujourd'hui (voir par exemple Amselle et M'Bokolo 2005, Turner 2000).

de conscience communautaire de cette population en migration présentée comme « aliénée », mais du fait plutôt de l'absence de multipolarité fondant l'hétérogénéité sociale et culturelle et les différentiels économiques et politiques entre les diverses communautés dispersées rendant possible l'interpolarité. Il ne s'agit naturellement pas de figer ou d'essentialiser la notion de diaspora, mais au contraire de rappeler que la diasporicité d'un corps social ne se lit pas à travers son « état » mais à travers son fonctionnement et sa dynamique sociale et spatiale.

2.2. La diaspora caribéenne comme archétype diasporique culturel ?

Cela m'amène à envisager, en complément du niveau transnational et de l'identification au pays d'origine, la déclinaison identitaire ethno-régionale. Robin Cohen a théorisé la diaspora caribéenne comme un archétype diasporique culturel fondé sur la créolisation en référence à la région d'origine plutôt qu'au pays d'émigration (Cohen 1998). La filiation avec Edouard Glissant apparaît au détour d'une conception des îles de la Caraïbe comme des espaces de multi-relation fécondée dans une histoire à mémoires fragmentées que des groupes d'ascendances diverses ont en partage. A l'insularité théorisée comme une figure géographique de l'isolement-enfermement apparentée à une « névrose d'espace » ou comme le pion prisonnier de la domination externe sur l'échiquier des rapports de force géopolitiques et culturels, dépersonnalisé et incapable d'agir par lui-même et pour lui-même, Glissant oppose une insularité fondée sur l'ouverture où dialoguent le « Dedans » et le « Dehors », et où le métissage comme proposition se veut l'antithèse de l'origine unique enfermée dans la « race » (Glissant 1997{1981} : 426-427). Nous verrons plus loin que cette proposition a trouvé une résonance à un autre niveau d'identification spatiale, avec Stuart Hall et la Black Atlantic de Paul Gilroy, cette projection identitaire postmoderne sans territoire stato-national fondé sur la double conscience du legs européen et africain.

La diaspora culturelle caribéenne de Cohen entend transcender l'hétérogénéité des expériences *situées* liée à la diversité de ses destinations (France, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Canada, Pays-Bas et circum-Caraïbe entre autres) et des origines insulaires caribéennes, en identifiant ce que ces migrations ont de commun sur le plan culturel. Outre l'histoire commune de la dispersion liée à la traite, sont ainsi mis en avant l'esclavage et la discrimination passée et présente, la rétention culturelle et l'affirmation d'une identité africaine, la volonté de retour symbolique ou concret à l'Afrique, des expressions culturelles partagées (liens transatlantiques liant les trois continents que la création musicale illustre parfaitement), et les pratiques sociales des migrants vis-à-vis du pays d'origine en lien avec une identité transnationale (Cohen 1998).

Une première contradiction apparaît ici, qui est celle du projet d'inscrire la référence identificatoire dans un espace métaréional (le bassin caribéen) plutôt que dans le pays d'origine, mais qui de fait convoque principalement le lien au pays d'origine lorsqu'il s'agit de décrypter les pratiques sociales des collectifs en question. En outre, la thèse de la « diaspora culturelle » est convoquée pour dépasser ce que l'auteur considère comme des « obstacles conceptuels » (1998 : 22) à la caractérisation de l'expérience migratoire caribéenne comme une diaspora classique : les Caribéens ne sont pas considérés ici comme

des « natifs » (*natives*) du bassin caribéen, mais comme les membres transplantés d'autres « diasporas » historiques s'inscrivant dans le temps long (africaine, indienne, chinoise, etc.) dont le lien attendu (*expected*) avec les terres ancestrales rendrait logique la volonté de « retour » aux continents-sources d'une part substantielle des populations en question. C'est oublier que l'on fait référence à des populations nées et socialisées dans la Caraïbe (pour les premières générations en tout cas) dont la référence spatiale, culturelle et sociale première hors du pays d'installation n'est pas le territoire d'origine des « ancêtres » (Afrique, Inde, etc.) mais celui de l'île antillaise où l'on est né, quand il n'est pas celui où l'on vit en migration. D'ailleurs, Cohen rappelle à juste titre la pertinence de la prise en compte de l'origine nationale et des contextes d'installation pour expliquer les différences dans l'expérience de cette diaspora.

Est-ce à dire que le niveau identificatoire méta-régional ne soit pas pertinent pour comprendre le rapport à l'espace des Antillais en migration, et qu'il faille jeter le bébé avec l'eau du bain ? Dans le cadre de mes recherches, j'ai apporté une attention particulière à la façon dont pouvaient s'articuler les échelles identificatoires transnationale (référence au pays d'origine ou à celui de ses parents) et méta-régional (référence à la Caraïbe), et à la manière dont cette articulation pouvait s'incarner dans le rapport des individus et des collectifs à l'espace local – en particulier le territoire urbain d'installation – dans des domaines aussi divers que l'entrepreneuriat, les logiques résidentielles ou la vie politique (cf. chapitres 5 et 6). Les stratégies identitaires convoquant la référence méta-régionale tissent des connections et des solidarités souvent inédites²⁷ entre divers peuples issus de la Caraïbe en co-présence dans les espaces métropolitains d'installation, porteuses d'une nouvelle caribéanité capable de transcender les appartenances ethno-nationales et éventuellement de servir de passerelle vers des logiques identificatoires plus globalisées (afrodescendante par exemple).

2.3. La référence à l'afrodescendance et à l'espace atlantique noir

Aux niveaux identificatoires ethno-national (ou transnational) et méta-régional s'ajoute une troisième échelle, moins prégnante que les deux premières mais néanmoins bien présente dans mes observations de terrain : la référence à l'afrodescendance et à l'« identité noire ». A partir de la catégorisation de Catherine Benoît (2000 : 25, citée dans Chivallon 2004 : 112) sur les cultures noires des Amériques – thèse de la continuité, de la créolisation, de l'aliénation – Christine Chivallon distingue trois conceptions de la diaspora noire des Amériques : la diaspora classique fondée sur le tryptique identité-territoire-mémoire, la diaspora hybride en réaction à la thèse de la continuité, et la non-diaspora (Chivallon 2004 : 149-162). La déclinaison identitaire afrodescendante et la référence à l'espace atlantique noir qui lui correspond dans les discours et représentations sociales de mes interlocuteurs sur les divers terrains de mes recherches (essentiellement Miami, New York, les pays de la Caraïbe et Paris) a trait aux deux premières interprétations sur lesquelles je souhaite succinctement revenir même si cela ne constitue pas l'objet principal de mon travail.

²⁷ Inédites parce qu'elles ne se déclinent pas sous ces formes dans le bassin caribéen d'origine.

Aux origines de la posture diasporique « afrocentrée », la thèse de la continuité inspire un modèle classique de la diaspora reposant sur la référence à un espace originel commun (l'Afrique), la dispersion « du peuple » qui en est issu, l'identité culturelle fondée sur l'origine et la condition sociale et l'idéologie du « retour » (Harris 1996 : 7, cité dans Chivallon 2004 : 150, Manning 2009). Ce « nationalisme noir » fondé sur la continuité des origines, la conscience noire et le projet de retour à l'Afrique est vivement contesté par la thèse de la diaspora hybride la dénonçant à juste titre comme un essentialisme identitaire fondé sur une unité, une pureté et une fixité fictives auxquelles elle oppose une vision multiple, hybride et mobile des identités caribéennes afrodescendantes. Pour Paul Gilroy, plus que l'espace originel africain, c'est ici l'événement (traite, esclavage) qui, ancré dans un espace symbolique (l'Atlantique), constitue le fondement singulier et le point de repère spatio-temporel de la formation diasporique. La culture et l'identité de la *Black Atlantic* se fondent précisément sur les contradictions sociales et culturelles générées par cet événement historique fondateur (Gilroy 1995, 1994). Dans la même veine, la diaspora afro-caribéenne de Stuart Hall se caractérise par la rupture historique, les discontinuités spatiales, les différences en son sein, à contextualiser dans l'espace et dans le temps, dont elle se nourrit – au contraire de la vision immuable d'une identité fixe fondée sur la continuité historique en référence à une terre ancestrale et marquée par l'idéologie du retour. L'auteur prend ainsi ses distances autant avec le modèle archétypal classique de la diaspora juive qu'avec celui de la diaspora noire « afrocentrée » ou « nationaliste ». A partir des deux faits majeurs que sont la rupture avec l'Afrique constituée par la traite et l'esclavage, et la contribution d'autres groupes antillais non originaires d'Afrique, Stuart Hall conçoit les identités afro-caribéennes à travers deux axes à considérer simultanément : la similitude/continuité ; la différence/rupture (Hall 1990).

D'une certaine manière, ces postures divergentes témoignent de la diversité des conditions géographiques, historiques et culturelles de leur production. La pensée afrocentriste a trouvé un contexte intellectuel et culturel favorable dans les premiers contacts entre penseurs noirs de divers horizons (antillais et noirs étasuniens à Harlem, antillais et africains à Paris) dans l'entre-deux-guerres en particulier. Plus tard, la lutte pour les droits civiques des Noirs aux Etats-Unis et la décolonisation ont servi de catalyseur politique et académique à ce courant. La réflexion postmoderniste sur l'hybridité culturelle est, quant à elle, en phase avec les réalités historiques caribéennes faites d'apports culturels multiples dont il est difficile (et peut-être vain) de dénouer les généalogies. Elle est en phase aussi avec les dynamiques culturelles en perpétuel réagencement de migrations internationales ayant transformé en profondeur le rapport à l'espace de ces sociétés.

En définitive, il me semble que le point commun à ces contextes de production, qui est une constante à travers le temps et l'espace et qui transcende le clivage entre identités de filiation et identités hybrides, réside dans la permanence de la ville-carrefour du Nord comme cadre de la genèse de ces identités et des réflexions qu'elles ont inspirées. La diaspora dite noire ou afrodescendante n'est à mon sens ni « noire » ni « descendante » par essence ; elle est avant tout relation processuelle, contextualisée et en devenir perpétuel. C'est la raison pour laquelle j'ai accordé une attention tout particulière à la diversité des contextes métropolitains de

production des identités migrantes afro-caribéennes et à leur géographicit  dans le cadre de mes recherches. La spatialisation de la réflexion s'avère tout à fait éclairante pour comprendre comment les logiques globales et locales rentrent en dialogue dans la production des identités migrantes. Dans ce processus, la particularité de l'expérience antillaise partagée par l'essentiel des populations migrantes de la région – notamment en contexte d'immigration anglo-saxon – r s de dans cette articulation entre transnationalité (ou ethno-nationalité), caribéanité et afrodescendance. C'est un élément essentiel de mes recherches sur la spatialité de ces populations.

Chapitre 4. L'inflexion géographique : une vision intégrée de la spatialité des sociétés caribéennes

L'ensemble des approches – classiques et postmodernes – présentées révèle la diversité des regards des sciences sociales sur les sociétés caribéennes, dont il m'a paru éclairant de mettre en lumière les implications pour l'évolution de la réflexion migratoire, en même temps que le rôle essentiel de cette dernière dans la construction de ces approches théoriques. La centralité de la recherche sur les migrations dans la compréhension des sociétés caribéennes est à la mesure du rôle historique et contemporain des migrations dans la dynamique de ces sociétés. L'éventail foisonnant de ces postures, parfois en contradiction les unes avec les autres, pourrait donner le sentiment d'un nébuleux désordre laissant le chercheur impuissant face au besoin d'une compréhension globale de ces sociétés généralisable, dans certaines limites, à d'autres contextes sociaux et géographiques.

Pourtant, les implications pour la réflexion migratoire que j'ai cru déceler dans chacune de ces approches théoriques me sont apparues comme autant de jalons salutaires dans la construction d'une vision d'ensemble offrant une architecture intelligible de la dynamique contemporaine de ces collectifs socio-spatiaux. Ainsi, les contradictions ne sont qu'apparentes entre les multiples niveaux identificatoires qui s'articulent plus qu'ils ne s'opposent et dont la différence tient davantage à une distinction de contexte d'observation et d'échelle d'analyse que de nature.

I. Une approche contextuelle et morphologique des systèmes migratoires

L'approche migratoire proposée ne se cantonne pas à l'appui, de manière ponctuelle, parcellaire et fragmentée, de modèles et théories portant la focale sur un angle d'approche, une dimension sociale ou une échelle d'analyse spécifiques occultant tous les autres. Elle se propose de constituer le socle théorique, ou *a minima* le fil d'Ariane, d'une réflexion globale sur les collectifs de migrants issus des sociétés insulaires confrontées à des problèmes de « développement » en dépit (ou à cause) de leur forte intégration au système capitaliste mondialisé, à partir d'une vision *spatialisée, transcalaire, diatopique* et *systémique* de l'expérience des collectifs migratoires antillais.

1.1. Une approche contextuelle transcalaire, diatopique et systémique

La **spatialisation de l'analyse** porte un regard nouveau sur ces collectifs dont la mobilité a longtemps plutôt suscité l'intérêt des anthropologues, sociologues, historiens et politologues comme je le rappelais dans ma thèse de doctorat. Cette entrée éclaire à la fois sur la profondeur historique et les temporalités de l'intégration à l'économie-monde fondant ce rapport particulier à l'espace (avec en toile de fond la géopolitique des rapports de force qui

l'accompagne) et le rôle incontournable des migrations dans la construction de ces sociétés à chaque étape de cette intégration à marche forcée. Elle éclaire aussi sur l'émergence de lieux-mondes stratégiques que je qualifie plus loin de villes-carrefours et de communautés migrantes stabilisées en leur sein dont les dynamiques sociales nous amènent à repenser la relation fonctionnelle, affective, symbolique des peuples caribéens à leur espace. Surtout, la spatialisation multiscalaire du regard me permet d'appréhender simultanément les différents univers géographiques dans lesquels se projettent les individus et les collectifs sociaux antillais.

Le choix de la focale migratoire comme fil conducteur de mes recherches sur les sociétés caribéennes est aussi lié à une conception particulière du rapport à l'espace, de mon point de vue la plus à même de saisir la dynamique sociale et identitaire de ces collectifs : l'**approche transcalaire et diatopique** qui intègre dans un même système de compréhension les déclinaisons globale (diasporique, transnationale), stato-nationale (rapports interétatiques, cadres stato-nationaux d'installation) et locale (contextes des espaces métropolitains, quartiers urbains) de la spatialité des collectifs en présence. Loin de fonctionner de manière autonome, les logiques sociales observées à ces différentes échelles géographiques se déploient en dialogue étroit les unes avec les autres. Je reviendrai plus en détail dans la troisième partie sur les implications de cette approche pour l'analyse des lieux de la cosmopolité.²⁸

Dans cette logique, les migrations caribéennes sont appréhendées comme un **système** où l'ampleur, la nature et l'orientation des flux sont contextualisées dans le cadre de rapports de pouvoir géopolitiques, géoéconomiques et géoculturels. La métropolisation, dans sa double dynamique globale et locale, est saisie à travers la polarisation des migrations dans les « lieux-mondes », ces carrefours culturels, logistiques et économiques métropolitains de la mondialisation. Cette polarisation métropolitaine est éclairée au prisme de la dynamique des flux migratoires à l'origine de la constitution des territoires ethniques urbains. La métropolisation des migrations que j'ai souhaité mettre en exergue est celle de la formation de champs migratoires pérennes alimentant les lieux-mondes et leurs territoires ethniques locaux qui sont autant de témoignages situés de la diversité des champs migratoires polarisés.

Mon approche spatialisée, systémique et diatopique des migrations antillaises s'est fondée sur trois caractères que j'ai considérés comme fondamentaux tout au long de mes recherches pour décrypter cette géographie migratoire et ce qu'elle pouvait nous dire de l'évolution contemporaine des sociétés d'origine et d'installation concernées : la *dispersion* dans l'espace des communautés de migrants ; la constitution de *relations* entre les communautés de

²⁸ Ce néologisme a pour intérêt de préciser, dans le cadre de ma réflexion sur le cosmopolitisme, la distinction que j'opère entre le *contexte* cosmopolite que constitue le cadre urbain de co-présence et de formation des identités hybrides, et la cosmopolité que je définis comme la *condition* cosmopolite produite par ce contexte fondée sur les compétences individuelles rendant possible l'échange interculturel et transculturel dans ce contexte, mais aussi dans l'ensemble des contextes de la diaspora ou du système migratoire considéré. La cosmopolité est en somme un sentiment d'appartenance à plusieurs univers culturels qui se traduit dans la pratique quotidienne dans différents champs de la vie sociale. Elle fonde un cosmopolitisme par la base qui se distingue de celui des « élites migrantes » aux mobilités internationales balisées dans le cadre des firmes transnationales par exemple. Je précise le contenu de ce concept dans le chapitre 6.

migrants, et avec le pays d'origine ; le *rapport à l'espace des identités* produites en migration.²⁹ La réflexion a été menée avec l'idée sous-jacente que la migration constituait une médiation incontournable dans le rapport des sociétés insulaires au monde extérieur. C'est bien souvent dans la mobilité internationale que ces sociétés ont façonné leur perception du monde et qu'elles ont dessiné les contours de leurs rapports géopolitiques, économiques et culturels avec l'extérieur.

1.2. Les ressorts méta-régionaux et insulaires de la dispersion

J'appréhende la question de la **dispersion spatiale** autant comme le révélateur des dynamiques sociétales contemporaines des territoires d'origine et de leurs relations avec l'extérieur, qu'à travers la dimension morphologique (multipolarisation-métropolisation) de l'espace migratoire à laquelle renvoie au premier chef cette expression. Ainsi, la dispersion des communautés de migrants dans l'espace reflète la combinaison de facteurs géopolitiques méta-régionaux et de facteurs internes propres à chaque société d'origine. La dispersion exprime avec force la difficulté des conditions de vie dans les îles caribéennes et le déploiement spatial de stratégies sociales de réponse à ces conditions dans le cadre de relations internationales évolutives et toujours spécifiques à chaque contexte insulaire.

Je me suis donc intéressé aux **facteurs externes méta-régionaux** (c'est-à-dire communs à l'ensemble du bassin caribéen), à travers une acception large de la notion de *géopolitique*. La géographie des rapports de pouvoir entre les Etats-Unis et la Caraïbe qu'ils conçoivent comme leur « méditerranée » est ainsi analysée non seulement en termes géostratégiques (interventionnisme diplomatique, militaire, voire colonial), mais aussi en termes géoéconomiques (expansionnisme capitaliste infrastructurel, logistique, marchand et industriel) et géoculturels (diffusion des modes de vie et de consommation, pénétration culturelle religieuse, médiatique et artistique). La notion de géopolitique est convoquée dans toutes ses dimensions pour rendre compte du contexte de la construction d'une perception caribéenne attractive des Etats-Unis liées à leur statut de néo-métropole³⁰ régionale. Cette image positive domine de manière écrasante le spectre cognitif de la représentation de l'extérieur du Caribéen, dans lequel la place de certaines métropoles comme New York et Miami et dans une moindre mesure Boston et Washington est prépondérante, en lien avec leur rôle stratégique dans la relation entre les Etats-Unis et la Caraïbe.

Ma recherche a accordé une grande attention à la fonction incontournable d'une poignée de métropoles dans le dispositif et à ses effets sur la genèse de perceptions spatiales caribéennes de l'extérieur associant les pays potentiels de destination (Etats-Unis, Canada et éventuellement Europe de l'Ouest) à ces métropoles. Les traductions sont en effet concrètes sur l'orientation des flux vers ces villes-interfaces. La logistique et les réseaux régionaux de

²⁹ Cette orientation a été pour une grande part inspirée par la typologie proposée dans l'article *Non-lieu et utopie* d'Emmanuel Ma Mung (1994).

³⁰ Entité stato-nationale qui grâce à sa maîtrise des leviers de la puissance s'est substituée aux anciennes métropoles coloniales comme pôle organisateur des réseaux économiques, culturels, logistiques et politiques de l'insertion des territoires antillais dans le système-monde.

transport organisés pour l'essentiel à partir des Etats-Unis sont ainsi en grande partie polarisés par Miami. C'est essentiellement à partir de Miami et New York qu'est construite et diffusée – via les médias, la religion, la création artistique et le tourisme – l'image des Etats-Unis dans le bassin caribéen et qu'y sont exportés les valeurs culturelles, savoirs-faires et produits nord-américains. Les réseaux institutionnels culturels, universitaires, artistiques ou religieux développés à partir des Etats-Unis à destination du bassin caribéen ont principalement pour cadres organisationnels des villes comme Miami, New York ou Boston. Celles-ci sont en retour les principaux lieux de polarisation des mobilités internationales antillaises activées par les réseaux institutionnels en question. Dans ma réflexion, cette médiation jouée par quelques grandes villes dans le déploiement de flux internationaux liant sociétés d'origine et d'installation s'avère être un premier jalon fondamental pour penser l'articulation global-local.

La mise en place des réseaux migratoires s'est développée dans ce cadre, renforcée par l'évolution contemporaine de la politique migratoire étasunienne. La morphologie du système migratoire antillais doit donc être saisie autant à travers les réseaux hérités de l'époque coloniale qu'à travers les champs migratoires développés dans le cadre de la fonction néo-métropolitaine des Etats-Unis dans la région. Ces deux logiques rendent compte en grande partie de la dispersion géographique du système migratoire antillais.

En parallèle, je me suis intéressé aux **facteurs spécifiques à chaque territoire insulaire d'origine**, indispensables pour comprendre l'ampleur et la composition sociale de l'émigration. Les facteurs externes de la dispersion déjà développés trouvent une résonance et une incarnation dans la singularité des contextes locaux de départ. La prise en compte de la grande variété de ces contextes au sein du bassin caribéen met en exergue une articulation entre facteurs économiques et politiques variable d'une île à l'autre (Daniel 1996) et toujours spécifique en fonction du territoire et de la période historique prise en compte : poids écrasant de la dimension politique dans l'émigration des « *golden exiles* » cubains des années 1960 ou de celle des classes moyennes haïtiennes fuyant la dictature de Duvalier dès la fin des années 1950 ; jeu inextricable des dimensions politique et économique dans l'émigration des couches aisées urbaines jamaïcaines effrayées par la rhétorique « socialiste » de Manley dans les années 1970 ; etc. L'imbrication de facteurs de diverses natures plus ou moins déterminants selon le contexte insulaire considéré témoigne de configurations migratoires plus complexes que ne l'expriment les typologies distinctives de type diaspora « prolétaire »/« culturelle »/« de refuge politique », etc. (Cohen 1997). La dispersion migratoire caribéenne ne saurait être réduite à sa dimension « culturelle », tant sont liés les ressorts économiques, politiques, sociaux et culturels de l'émigration dans les espaces d'origine.³¹

³¹ La confiscation de terres et les déplacements forcés ayant accompagné l'implantation du capital étasunien et le développement des latifundia sucriers dans les Grandes Antilles à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle et l'émigration massive de paysans qu'ils ont engendré illustrent cette articulation entre divers déterminants.

Le jeu de concert des dimensions économique et politique, notamment à travers la mise en perspective des situations haïtienne et jamaïcaine, m'a conduit à envisager une conception multidimensionnelle plus large de la notion d'*insécurité* appliquée à la Caraïbe. Cette conception prend en compte les structures sociales inégalitaires héritées de la plantation, la précarité des conditions environnementales (risques majeurs et milieux écologiques fragiles) et les soubresauts politiques étroitement liés aux relations internationales et à la géopolitique contemporaine du bassin caribéen. Dans ce cadre, la notion d'insécurité telle que je l'appréhende pour rendre compte de la dispersion migratoire des Antillais englobe les dimensions politique, environnementale et alimentaire, socio-spatiale (les inégalités territoriales renforcent l'insécurité des conditions de vie des populations exclues de la distribution des richesses), légale et fiscale, et psychologique. Un exemple dramatique récent du lien entre insécurité environnementale et émigration est celui des incidences du séisme du 12 janvier 2010 sur la diversification des routes migratoires haïtiennes en Amérique latine.³²

En définitive, la prise en compte de la combinaison des facteurs explicatifs externes et internes des émigrations caribéennes m'a amené à réévaluer le regard que je pouvais porter sur les notions de géopolitique (faisceau de facteurs externes) et d'insécurité (faisceau de facteurs internes), tant elles se sont avérées éclairantes pour comprendre la genèse d'une *culture migratoire* antillaise. La culture migratoire en question a été, là encore, analysée au prisme de la géographie sociale, à travers la notion d'*espace de vie familial* élargi au-delà du territoire d'origine, en réponse à l'insécurité multiforme caractéristique des contextes insulaires analysés. Cette culture se réfère à l'ensemble des valeurs héritées, perceptions collectives et individuelles, savoirs(-fares), éléments matériels (productions artistiques notamment) et projections dans le futur construits autour de la migration et l'instituant en fait social fondamental, principalement dans le cadre familial et dans celui de l'ensemble de la société insulaire dont la migration est un élément essentiel de la mémoire collective.

1.3. Politiques de migration et multipolarisation

Un autre aspect des éléments explicatifs contextuels de l'élargissement du système migratoire caribéen réside dans les **politiques de migrations internationales** du point de vue des sociétés d'installation et dans leur impact sur la dynamique spatiale des flux (stratégies migratoires) et des réseaux. Les législations migratoires des territoires d'installation et de transit, leur mise en œuvre concrète liée aux équilibres de pouvoir entre diverses forces sociales internes aux sociétés d'accueil, et l'incertitude de statut juridique dans laquelle sont maintenues certaines populations migrantes du fait de leur statut social voire de leur origine nationale (Haïtiens dans de nombreux pays de la Caraïbe par exemple) sont autant d'éléments qui rendent compte de la diversification des stratégies spatiales familiales en migration. La mobilité géographique des membres de ces familles entre divers pôles de la diaspora dans la région et les pays du Nord est un aspect auquel je me suis intéressé dans le cadre de mes

³² La référence la plus pertinente sur la question est celle de la thèse en anthropologie d'Handerson Joseph (Universidade Federal do Rio de Janeiro) dont la soutenance est prévue en juillet 2014.

recherches, en tant qu'élément essentiel d'explication de la multipolarisation de ces espaces migratoires.

A l'échelle du bassin antillais, j'ai travaillé sur deux cas montrant bien les incidences des politiques de migrations internationales sur les dynamiques géographiques des réseaux migratoires régionaux. Concernant les migrants haïtiens, l'accès à l'indépendance des Bahamas en 1973 a conduit au durcissement de l'attitude des autorités locales et à l'élargissement du champ migratoire à la Floride voisine. Les Bahamas ont ainsi renforcé leur fonction de transit des *boat people* haïtiens dans leur route vers les Etats-Unis. Dans le même temps, et peut-être davantage à partir des années 1980, la crispation des autorités étasuniennes et de l'opinion publique face à l'arrivée des vagues successives de migrants par bateau a, dans un contexte de crise économique et politique aiguë en Haïti, conduit à la diversification des routes migratoires vers d'autres destinations dans le bassin caribéen (Saint-Martin, Guyane, Curaçao). Le second cas, celui de l'espace migratoire jamaïcain, illustre la manière dont les législations migratoires étasunienne et canadienne ont tour à tour favorisé une réorientation des flux de l'ex-métropole britannique vers l'Amérique du Nord avec l'ouverture de leurs frontières au milieu des années 1960 puis restreint l'entrée de l'immigration non qualifiée. Cette dernière s'est alors réorientée, avec un renforcement des flux et des réseaux vers les pays du CARICOM (Antigua, Barbade, Bahamas, etc.).

A l'échelle des pays d'installation, l'infléchissement des politiques migratoires s'est traduit par la structuration de champs migratoires transnationaux au sein desquels certaines régions d'installation ont joué un rôle croissant. L'exemple de la structuration du champ migratoire cubain vers l'Espagne illustre la manière dont la récente loi espagnole sur la nationalité a attiré et fixé des migrants cubains descendants d'espagnols exilés de la Guerre civile et réactivé des réseaux migratoires vers les régions d'origine de leurs aïeux – Canaries, Asturies, etc. (réflexion personnelle en cours). De même, j'ai eu l'occasion de montrer dans ma thèse que la régularisation de la présence haïtienne en Floride dans les années 1980 avait activé les réseaux migratoires vers cet Etat du Sud et fait basculer le centre de gravité de la présence haïtienne aux Etats-Unis de New York vers la Floride.

En résumé, ma réflexion sur la multipolarisation des systèmes migratoires antillais a été conduite à travers deux dimensions des éléments explicatifs contextuels de la migration. D'une part, c'est à partir d'une analyse de l'articulation entre les facteurs externes (géopolitique méta-régionale) et internes (insécurité multidimensionnelle propre à la société d'origine) que j'ai tenté de mettre en lumière la genèse d'une culture de l'émigration et l'élargissement de l'espace de vie familial ; d'autre part, j'ai fait le choix de m'intéresser aux incidences des politiques de migrations internationales sur la diversification des stratégies spatiales familiales et la mobilité spatiale entre les divers pôles des diasporas ou au sein du champ migratoire. La prise en compte concomitante de ces deux dimensions, présentées ici de manière schématique il est vrai, offre une grille de lecture des éléments explicatifs de la structuration géographique des espaces migratoires concernés. Elle offre les clés de compréhension contextuelles de l'évolution du volume des flux, de leur composition

sociodémographique et socio-économique et de leur orientation géographique, donc en définitive de la multipolarité des espaces migratoires.

1.4. Globalité, localité : des échelles d'analyse indissociables

Au-delà de ces éléments contextuels indispensables, l'analyse de la morphologie des espaces migratoires en tant que telle à partir des exemples de diverses sociétés d'origine (haïtienne, jamaïcaine, cubaine, antillaises françaises) qu'il est possible de mettre en perspective repose sur deux échelles d'analyse.

L'échelle de l'ensemble de l'espace migratoire de chaque société d'origine (perspective ayant pour point de référence le territoire de départ) prend en compte la *dispersion* plus ou moins importante à travers la multiplicité des pôles de destination et la métropolisation (polarisation par de grandes villes) des flux, et la *diversité* du poids démographique et économique, du rayonnement culturel, de l'histoire migratoire, et du profil sociodémographique et socio-économique des communautés immigrées dispersées. Il m'a paru important de prendre en compte leur hétérogénéité historique et sociale au sein de l'espace migratoire car, nous le verrons plus loin, c'est sur le différentiel géographique en terme de potentiel économique, de caractéristiques des marchés du travail, de contextes culturels et politiques, et de structure sociales locales d'un pôle à l'autre que reposent les dynamiques transnationales ou plus généralement « interpolaires » du dispositif (pour reprendre l'expression d'Emmanuel Ma Mung). Je me suis entre autres intéressé aux changements dans la hiérarchie démographique et économique des pôles au sein de leur espace migratoire et aux fonctions qu'ils pouvaient être amenés à occuper ou à perdre dans l'organisation de cet espace. On constate par exemple le recul relatif du rôle de New York dans la dynamique économique, culturelle, démographique, politique et logistique de la diaspora haïtienne, au profit de Miami et plus généralement de la Floride qui tend à devenir le nouveau centre de gravité de cette diaspora (Audebert 2012a). En dépit de la structuration plus ancienne de la communauté haïtienne de New York (fin des années 1950) par rapport à celle de Miami (fin des années 1970), c'est dans le comté de Miami-Dade que, pour la première fois en diaspora, la langue créole a obtenu un statut officiel, la territorialisation de l'entrepreneuriat ethnique haïtien a pu se déployer à l'échelle d'un quartier et revêtir une dimension proprement transnationale, et qu'une base politique et électorale haïtienne-américaine durable a pu émerger avec un réel impact sur l'évolution politique du pays d'origine.

L'échelle locale de chaque espace métropolitain d'installation, complémentaire de l'échelle globale, s'intéresse à la spécificité de l'expérience des populations migrantes en lien avec le contexte social et culturel local. A cette échelle, ce n'est plus la dispersion spatiale d'une population dans différents pôles migratoires qui est le point de focalisation, mais la rencontre de diverses populations migrantes de la Caraïbe entre elles et avec d'autres groupes ethno-culturels dans un cadre urbain *situé*. Mes interrogations ont alors porté sur les effets socio-économiques et identitaires des contextes socio-spatiaux métropolitains et des modèles socio-institutionnels d'intégration (catégorisation ethnique et raciale) et sur l'opportunité de

l'émergence d'un second processus de créolisation³³ et de ses incidences sur la géographie de l'installation et de l'expérience sociale des groupes de migrants. J'ai privilégié le croisement de deux éléments contextuels dans mon analyse de cette expérience collective à l'échelle locale des métropoles d'installation : le cosmopolitisme de ces espaces et des groupes ethno-culturels qui les animent ; la hiérarchisation entre ces groupes et en leur sein en fonction du statut social, qui imprègne l'organisation spatiale de ces métropoles.

Le point d'orgue de la réflexion réside dans ma conception « globale » de la notion de système migratoire et dans les implications d'une telle acception en termes de géographie culturelle. Je conçois en effet le système migratoire comme l'articulation des logiques de l'espace migratoire globalisé se référant à un pays d'origine et des logiques spatiales relevant de l'échelle locale métropolitaine. En tant qu'espaces où se joue l'articulation entre processus globaux et locaux, les villes sont donc pour moi les lieux stratégiques où s'observent en temps réel la constitution, le renforcement et le relâchement des points d'appui et lignes de force des systèmes migratoires internationaux. L'espace y est appréhendé comme le support de la relation entre groupes culturels constitutive des « identités-relations » (selon les termes d'Edouard Glissant) dans des lieux globalisés. Il n'est pas seulement le décor, le théâtre de cette hybridation, mais en est aussi le cadre social, culturel, politique et institutionnel de production. J'aurais l'occasion de développer ultérieurement ce point dont les implications en termes de géographie sociale et culturelle sont manifestes, dans le volet consacré à la ville-carrefour comme terrain d'observation (cf. chapitre 6).

II. Champs, systèmes et diasporas : des acteurs et des lieux

Comme je l'ai souligné dans le chapitre précédent, la clé de compréhension des logiques sociales du déploiement des spatialités caribéennes au-delà du territoire d'origine réside dans l'articulation des différents univers géographiques incarnant les échelles de références identificatoires et de développement des solidarités sociales. Pour illustrer le propos, je vais maintenant m'intéresser à trois types d'acteurs dont l'analyse du cadre d'opération transnational m'a paru particulièrement éclairante pour saisir les logiques géographiques à différentes échelles des collectifs antillais en migration : la famille, l'église et le marchand.

Les écrits antérieurs qui se sont intéressés à l'émergence des communautés transnationales ne s'y sont pas trompés et ont développé leur point de vue principalement en se fondant sur l'expérience de ces acteurs. La recherche sur les familles transnationales met en exergue leur fonction de soutien économique à la migration dans un cadre géographiquement dispersé où sont transmises les normes et valeurs culturelles influençant la décision de migrer. L'acte migratoire y est pensé comme une stratégie de reproduction de l'unité familiale ou du ménage se fondant sur un système d'obligations réciproques des membres émigrés et membres restés

³³ Cette créolisation contemporaine n'est plus celle, historique, d'un contexte insulaire de plantation mais celle d'un espace métropolitain cosmopolite où se côtoient de multiples populations migrantes portant déjà en elles l'héritage de la première créolisation.

dans la localité d'origine (Pessar 1982). Le soutien à la migration dans le cadre de ces réseaux explique la pérennisation des flux souvent observée (Massey et al. 1987, Gurak et Caces 1992). La recherche récente sur les réseaux familiaux antillais réaffirme le rôle essentiel des migrants de longue date dans l'accès à l'emploi et au logement des nouveaux venus, et la centralité de ces réseaux dans la mobilité socio-économique des immigrants (Bashi 2007).

La réflexion sur les églises transnationales antillaises en contexte nord-américain observe le transfert en contexte d'immigration de la tradition synchrétique religieuse articulant héritages africains et christianisme européen à l'œuvre dans la Caraïbe. L'implantation de ces églises et leur expérience en migration sur le long terme s'accompagne d'un changement de perspective : à la figure de l'église « pèlerine » tournée vers le pays d'origine se substitue celle de l'église missionnaire focalisée sur les besoins sociaux et communautaires de la population immigrée antillaise croissante et de sa descendance. Le processus est sous-tendu par la mise en exergue d'une identité pan-caribéenne qui entend proposer une alternative à la perspective théologique afro-étasunienne (Reid-Salmon 2008).

La densité sociale, l'étendue géographique et la solidarité de groupe rendue impérative par les incertitudes de la condition d'immigré constituent les principales spécificités des réseaux entrepreneuriaux immigrés selon Portes (1999 : 18). Les ressorts économiques de ces réseaux sont variés, de la constitution de marchés du travail internationaux à la mise en commun de ressources via l'épargne, la réduction des coûts d'investissement ou la tontine pour monter une affaire, ou tout simplement le jeu sur le différentiel de coût de la marchandise entre les pays (Light et Bonacich 1988, Zhou 1992, Portes et Guarnizo 1991). Outre les réseaux familiaux, religieux et marchands, le transnationalisme politique caribéen a également fait l'objet de discussions abondantes comme souligné dans le deuxième chapitre. N'y ayant consacré que peu d'espace dans le cadre de mes travaux, je ne développerai pas plus avant cet aspect. Ces auteurs, ainsi que d'autres travaillant dans la même veine dans la Caraïbe et ailleurs, ont contribué à porter la focale sur des acteurs autres que les acteurs classiques internationaux (Etats) ou multinationaux (firmes au rayon d'action mondialisé) : ceux d'une transnationalisation par la base. Le volet de mes travaux à cette échelle méso-sociale d'observation a mis en lumière une dimension peu explorée par la recherche précitée, tout au moins dans le contexte du bassin caribéen : celle du rapport à l'espace dans le cadre des réseaux migratoires et transnationaux de ces acteurs opérant par la base.

En particulier, mes investigations sur le déploiement géographique de leurs stratégies ont eu le souci permanent de saisir l'articulation entre les échelles globale et locale, avec pour fil directeur l'idée que les logiques globales (transnationales, diasporiques) prenaient appui et s'incarnaient dans les lieux. Les églises, les familles et les commerces transnationaux ont joué un rôle très actif dans l'insertion des immigrants dans les cadres urbains d'installation, en constituant à la fois le cadre d'une circulation intense de l'information et du capital entre ces villes et le pays d'origine, et un tissu socio-communautaire dense déterminant dans la structuration spatiale des quartiers d'implantation (Audebert 2002a, 2004b, 2013a).

La structure spatiale transnationale des familles, des églises ou de l'entrepreneuriat antillais prend appui sur plusieurs lieux dont la mise en relation constitue le cadre privilégié de la circulation de l'information et des ressources accompagnant la mobilité humaine. Une mise en perspective de mes travaux antérieurs sur ces divers acteurs me permet à ce jour d'identifier différents types de lieux en lien avec leur fonction dans le dispositif transnational : le *lieu-matrice* qui est la localité ou région d'origine des acteurs, où sont installés l'église-mère ou le foyer originel de la famille lorsqu'ils existent encore ; le *lieu-transit* qui est un espace de passage ou d'installation temporaire où le migrant, le pasteur ou le marchand puise les ressources de sa construction identitaire hybride et celles nécessaires à la réalisation de son projet transnational ; le *lieu-carrefour* dans la société d'installation (généralement une grande ville cosmopolite) qui constitue le principal terrain d'opération de l'acteur qui y concrétise, dans l'éventuelle solidarité ethno-communautaire et dans la relation à l'Autre, son projet transnational.

Le projet transnational touche une grande diversité d'aspects de la vie des collectifs : accumulation d'un capital à transférer aux parents restés au pays, accès à un statut légal et à un permis de travail permettant d'élargir ses perspectives économiques ou de faire venir un parent, réalisation d'une plus-value marchande ou de la diversification de ses marchés ou de ses sources d'approvisionnement, expansion de son champ d'action institutionnel, réponse aux besoins psychologiques et culturels des « communautés » en migration. La valeur symbolique attribuée à chaque lieu du champ ou de l'espace migratoire par les membres de la famille, de l'église ou les entrepreneurs est fonction du potentiel d'accumulation de ressources de diverses natures : l'*afarin* jamaïcain ou antiguais et le *peyi blan* ou *peyi dyaspora* haïtien ont ici une place de premier choix dans la hiérarchie des perceptions locales de l'extérieur. Ce potentiel dépend principalement du système légal (facilité ou pas d'obtention de papiers, possibilités de circuler, etc.) et du système économique (différentiel de niveau de vie, caractéristiques du marché de l'emploi, etc.) des territoires d'opération.

La circulation de l'information qui influence les choix quant aux modalités (modes de transport, recours à des filières, etc.) et aux acteurs (tel ou tel membre de la famille) de la migration dans le cadre familial transnational varie grandement selon les motivations migratoires, l'origine sociale et géographique, le cycle de vie familial et l'expérience migratoire antérieure du collectif (Audebert 2004b). Mes analyses du cas haïtien et d'autres expériences caribéennes m'ont permis d'identifier deux modèles distincts de constitution des champs migratoires transnationaux : le *modèle transnational simple* (ou bipolaire) illustré par les couches sociales urbaines plutôt favorisées qui ont émigré par avion directement de Port-au-Prince à New York ou Boston ; le *modèle transnational complexe* caractérisé par la multiplicité des pôles de transit, de rebond, etc. entre l'origine et la destination et illustré par l'expérience migratoire en plusieurs étapes des couches rurales défavorisées dans les décennies 1970 et 1980 vers la Floride. Cette distinction toute théorique entre les deux modèles a été grandement relativisée à l'épreuve des faits, avec la complexification dans le temps de chacun des modèles : prolétarianisation des flux vers New York, et croissance du poids

des classes moyennes en Floride alimentée par la diversification de l'origine géographique et sociale des flux.

On assiste donc au développement de multiples communautés disséminées géographiquement, chacune avec son propre profil socio-économique, et dont l'ensemble dessine une géographie évolutive de la présence caribéenne – ici haïtienne en l'occurrence – à l'étranger. Cette géographie de la dispersion fondée sur les réseaux familiaux détermine dans une large mesure le cadre du déploiement transnational des églises et des commerces haïtiens qui se calquent sur l'implantation spatiale des communautés migrantes (Audebert 2002a, 2004b, 2012a, 2013a). Les lieux sur lesquels prennent appui les réseaux religieux et marchands sont donc les mêmes que ceux des réseaux familiaux, qu'il s'agisse des lieux-matrices, des lieux-carrefours ou des lieux-transits. Se dégagent ainsi des *pôles de concentration* et des *lignes de force* géographiques où l'articulation entre réseaux familiaux, religieux et marchands dessine de véritables champs migratoires.

Dans le cas des structures marchandes, les lignes de force sur lesquelles reposent ces champs résident dans les circulations de commerçants, d'informations, de capitaux et de marchandises entre lieux d'approvisionnement, d'entrepôts et de vente. Ces derniers diffèrent selon la nature de l'activité. A titre d'exemple, si les épiceries ethniques mettent en lien des lieux d'approvisionnement en Haïti avec des lieux de vente en diaspora, les garages s'approvisionnent principalement en diaspora et développent des points de commercialisation tant en Haïti qu'en diaspora. Les lignes de force des églises résident dans l'intense circulation des prêtres et pasteurs du pays d'origine en diaspora et entre les différents pôles de la diaspora. Elles reposent aussi sur les solidarités sociales, humanitaires et parfois politiques (comme dans le cas de la lutte à distance contre le régime Duvalier avant 1986) entre les lieux-carrefours qui s'érigent alors en centres d'impulsion de la dynamique transnationale, et les lieux-matrices qui sont généralement les localités des églises-mères bénéficiaires dans la société d'origine de la solidarité à distance. Des lignes de force apparaissent aussi entre les lieux-carrefours lorsque ceux-ci sont assez puissants et nombreux pour structurer l'espace diasporique.

Saisir le fonctionnement du champ migratoire – que j'appréhende comme l'unité de base du système migratoire – dans sa globalité requiert de s'interroger sur la manière dont s'articulent les logiques spatiales des différents acteurs. Les familles transnationales, dans leur objectif d'insertion des nouveaux migrants, font largement appel aux structures sociales et communautaires des églises transnationales auxquelles elles sont affiliées. Elles s'en remettent parallèlement aux services de l'entrepreneuriat transnational assurant le lien avec le pays d'origine et les autres espaces de la migration (transferts d'argent et de nourriture, recherche de documents administratifs au pays, etc.) en appui à la circulation multiforme indispensable à la pérennité de la structure familiale distendue.

Ces éléments de l'analyse des acteurs du champ migratoire concourent tous à une approche renouvelée du rapport à l'espace des sociétés caribéennes dans leur ensemble (et pas seulement des collectifs de migrants) au-delà de l'insularité, en soutenant l'idée que ces

sociétés fonctionnent aujourd'hui comme de véritables systèmes dont l'impact sur les îles d'origine est, à quelques exceptions près relevant elles aussi d'espaces insulaires (Pacifique notamment), inégalé ailleurs dans le monde, en termes de remises, d'exode des compétences et de poids démographique relatif des diasporas par rapport au pays d'origine. Je reviendrai ultérieurement de manière plus formelle sur la nécessité d'articuler les échelles spatiales d'observation, à travers l'approche transcalaire et diatopique et avec pour point d'orgue la ville-carrefour comme terrain d'investigation. A ce stade de la présentation de mes travaux, il convient d'exposer l'esprit dans lequel j'ai développé ma démarche méthodologique.

Chapitre 5. L'esprit de la démarche : le lien géographique comme fondement méthodologique

En réponse aux préoccupations scientifiques précédemment développées, la démarche privilégiée s'est largement intéressée aux acteurs et à la relation qu'ils entretiennent avec l'espace (les espaces) dans le(s)quel(s) se déploie leur univers social et culturel. La vision systémique des sociétés caribéennes que j'ai mise en avant se fonde tout autant sur une articulation des temporalités migratoires que sur celle des échelles géographiques et identitaires qu'elles sous-tendent. Le remplacement de l'acteur au centre de la démarche appelle un dispositif méthodologique où logiques structurelles et logiques individuelles entrent en dialogue, que l'on considère l'échelle globale ou locale. L'espace métropolitain apparaît ici incontestablement comme un cadre d'observation privilégié. Plutôt que d'exposer mécaniquement les méthodes utilisées tout au long de mon parcours sur les différents terrains (entretiens, enquêtes, observation participante, analyse statistique, etc.), il m'a semblé plus judicieux de porter l'accent sur l'esprit ayant constitué le fil conducteur de cette démarche. La vision exposée est au fondement de l'ensemble de mes options en termes de dispositif méthodologique.

I. Une articulation des temporalités migratoires fondées sur l'espace

1.1. Lier les échelles de la mobilité

Au sein du laboratoire MIGRINTER, un axe de travail parmi d'autres a visé à saisir les échelles du changement urbain en lien avec la diversification des parcours des individus, où ont été prises en compte de manière simultanée les parcours de vie (enquêtes biographiques) et les mobilités quotidiennes. Ces éléments ont été intégrés à l'étude des dynamiques urbaines, tant à l'échelle de la métropole qu'à celle spécifique de certains de ses quartiers.³⁴

Mon positionnement s'est opéré à un autre niveau. Un des volets de mes enquêtes et entretiens visant à offrir une lecture de l'articulation entre migrations interne et internationale a porté sur l'émigration de l'île d'origine vers les Etats-Unis en tant que telle, mais aussi sur la mobilité l'ayant précédée et celle qui l'a suivie. Sur ce volet, j'ai privilégié une démarche visant à saisir le cadre contextuel général de l'expérience migratoire et de la constitution du champ migratoire en me focalisant sur les lieux vécus et pratiqués en amont et en aval de

³⁴ Dans le cadre de cet axe animé par Françoise Dureau, voir notamment les travaux de thèse sur le changement urbain de Marie Chabrol à Château Rouge (2011), de Matthieu Giroud à Grenoble (Berriat-St-Bruno) et Lisbonne (2007) ou de Yann Marcadet sur les quartiers péricentraux de Mexico (2012). Voir aussi les résultats du programme ANR METAL (*Métropoles d'Amérique latine dans la mondialisation : reconfigurations territoriales, mobilité spatiale, action publique*) sur les nouvelles formes de différenciation sociale urbaine dont l'observation du comportement des individus articule circulations internationales et mobilités quotidiennes (2007-2011).

l'acte migratoire international. La migration est donc prise en compte dans un cadre temporel plus global qui est celui de l'expérience géographique vécue et pratiquée de l'individu.

A propos de l'expérience de mobilité avant la migration, je me suis intéressé au lieu de naissance et de vie originelle et à l'éventuelle migration vers une ville moyenne ou la capitale (dans le cas d'un exode rural par exemple) ainsi qu'au cadre social et aux motivations de cette migration initiale interne. J'ai ensuite souhaité mettre en lumière les éléments de cette expérience migratoire interne qui pouvaient porter les individus et leur famille à envisager de la prolonger par une migration internationale. Mes enquêtes dans le milieu haïtien ont ainsi mis en évidence la précarisation des conditions de logement et plus généralement de vie, l'éclatement des solidarités de proximité en contexte urbain et notamment port-au-princien ; l'accès à l'information et aux conditions de la mobilité internationale (infrastructures, réseaux, etc.) ; la pression sociale à l'émigration liée à l'action combinée de la réception d'images de l'extérieur, de l'apprentissage des codes et normes culturelles et de consommation étrangers en milieu urbain, et de la réalité de la dégradation des conditions de vie (alimentaires, environnementales, etc.) des parents restés dans la localité d'origine en province. Les conditions favorables à l'émigration de l'individu et éventuellement d'une partie de sa famille ont alors été prises en considération, avec en particulier une étude de la configuration géographique du cadre social familial dans lequel il évolue et l'existence possible d'un ou plusieurs parents à l'étranger (cf. enquête méthodologique A2 en annexe). Ce n'est donc pas tant la mise en lumière des mobilités qui est éclairante que l'articulation de leurs divers ressorts à différentes échelles et les conditions dans lesquelles elles ont été rendues possibles. Par ce biais où le lien à l'espace occupe une place de choix, j'ai pu mettre en exergue l'imbrication des temporalités de migrations se déclinant à l'échelle interne (exode rural, migrations de villes provinciales vers la capitale) et internationale.

A propos de l'expérience de mobilité postérieure à la migration, j'ai de la même manière cherché à comprendre comment les conditions de la migration internationale combinées à celles offertes par le lieu d'installation (en termes de marchés de l'emploi et du logement par exemple) pouvaient éventuellement avoir des incidences sur les dynamiques de mobilité résidentielle ultérieures. L'une des principales clés d'entrée privilégiées pour appréhender l'articulation entre les temporalités liées à la migration internationale d'une part et à la mobilité résidentielle dans les espaces métropolitains d'installation d'autre part est celle des stratégies familiales (cf. enquêtes A1 et A2 en annexe). Par exemple, les entretiens tels qu'ils ont été pensés ont permis de révéler que l'organisation de l'immigration de membres de la famille transnationale haïtienne vers Little Haiti à partir de la seconde moitié des années 1980 et les revenus supplémentaires que cela pouvait générer servaient les objectifs de mobilité résidentielle « ascendante » du ménage. J'ai montré que ce mécanisme observé à l'échelle micro- et méso-sociale était l'un des ressorts explicatifs de l'expansion de l'espace résidentiel des Haïtiens dans le nord de l'agglomération de Miami (Audebert 2006a, 2004b).

A une autre échelle, le volet de mes enquêtes ayant trait à la structure géographique de la famille a permis de mettre en relief l'ouverture offerte par le cadre familial transnational ou diasporique à la mobilité résidentielle des individus, souvent en fonction de la circulation au

sein de ce cadre, de l'information sur les opportunités dans les diverses localités de présence des membres de la famille (marché de l'emploi notamment). Dans ce cas, les temporalités migratoires en lien avec les échelles de mobilité sont multiples – exode rural avant la migration, migration internationale, mobilité résidentielle après la migration, réémigration, mobilité transnationale sous la forme d'une circulation – mais s'inscrivent dans un même cadre social, celui de la famille qui a été pour moi une unité d'observation privilégiée.

Enfin, le processus migratoire lui-même peut faire l'objet d'une réflexion sur l'articulation des temporalités migratoires couplée à celle des échelles de la mobilité. Ainsi, une de mes enquêtes qualitatives auprès d'un jeune adulte de Miami né aux Bahamas de parents haïtiens a montré comment expériences migratoires successives et environnements culturels superposés (milieu familial et quartier haïtiens, sociétés bahaméenne puis floridienne) pouvaient se combiner pour faire de l'individu une incarnation identitaire du champ migratoire Haïti-Bahamas-Floride. J'avais d'ailleurs été marqué par l'arrangement fascinant entre le créole impeccable de mon interlocuteur et le fort accent anglo-bahaméen qui le rythmait. Dans le cas de la migration par étapes, une première migration internationale vers un pays de transit plus ou moins prolongé peut s'intégrer à un projet migratoire plus large vers un autre pays de destination ultérieure. Dans le bassin caribéen, la mise en évidence de parcours migratoires de type Haïti-Bahamas-Miami, Jamaïque-Sint Maarten-Etats-Unis, ou République dominicaine-Porto Rico-Etats-Unis concernant à chaque fois des milliers d'individus m'a amené à une réflexion sur la notion d'*île-transit* et sur ses implications spatiales locales.

Ces dernières sont particulièrement évidentes à Saint-Martin/Sint Maarten où j'ai effectué des terrains répétés entre 2000 et 2012 : ségrégation et fragmentation de l'espace insulaire, stratégies de survie liées à un transit qui dure pour certains migrants (ouvriers non qualifiés et sans papiers à la recherche d'opportunités) contrastant avec la qualité de vie et d'installation d'autres populations migrantes arrivées dans un contexte plus favorable – riches entrepreneurs, retraités aisés, etc. J'ai pu mettre en évidence l'articulation entre les mobilités intra-caribéennes (par étapes, substitution migratoire, transit qui dure, transnationalisation de l'espace de vie) et les logiques spatiales locales (géographie résidentielle fragmentée, pratiques spatiales différenciées selon l'ethnicité). Au-delà de la Caraïbe, la méthode pourrait servir – peut-être l'a-t-elle déjà fait – à décrypter les stratégies locales de configurations spatiales transnationales déjà bien connues ailleurs dans le monde : Maroc-France-Benelux, Turquie-Allemagne-Pays-Bas, etc.

1.2. Registres identificatoires, expériences migratoires et espaces parcourus

Les entretiens semi-directifs, en complément d'enquêtes qualitatives plus générales, permettent d'acquérir des éléments de compréhension quant à l'enrichissement et la complexification des registres d'identification au fil de l'expérience migratoire et des pratiques de l'espace. Chaque contexte géographique est l'occasion de nouvelles expériences de l'altérité qui enrichissent le spectre identificatoire du migrant et où le rapport aux lieux se décline différemment. La trajectoire de vie de l'individu a constitué le fil directeur de ces entretiens : l'entrée par l'espace est celle du parcours migratoire sur l'ensemble de sa vie et de

la manière dont les contextes culturels et sociaux successifs vécus ont influé sur sa construction identitaire. Cette approche convoquant différentes échelles spatio-temporelles permet de confronter à l'épreuve des faits la pertinence des grandes théories des sciences sociales sur les relations interethniques et la construction de l'altérité.

A titre d'exemple, un de mes entretiens en 2012 avec un Haïtien de 25 ans arrivé adolescent à New York City et portant sur les registres identitaires, leur articulation et leur signification en contexte diasporique (New York, Paris) a montré que les « branchements » (Amselle 2001) entre les différents niveaux d'identification ne se faisaient pas forcément selon les modalités et dans le contexte « attendus », sur lesquels se fonde la théorie de l'assimilation segmentée. Cette dernière, pensée pour le contexte social et culturel spécifique de la ville étasunienne, n'envisage la dynamique identitaire des jeunes immigrants noirs (ou de la génération 1.5) que dans le contact avec un groupe spécifique, celui des Noirs étasuniens. La théorie n'envisage pas le parcours et l'expérience sociale des immigrants caribéens des Etats-Unis dans un cadre socio-spatial plus large : celui de la succession des expériences géographiques *situées* et de la structure diasporique familiale ou religieuse haïtienne et jamaïcaine où les expériences multiples de l'altérité s'avèrent plus riches et complexes que celle de la seule interaction avec la population noire « native » imposant ses codes culturels de manière unilatérale aux nouveaux venus africains et afro-caribéens.

Mon interlocuteur haïtien m'a décrit une expérience de construction de sa négritude en diaspora s'opérant selon d'autres mécanismes. Le temps de l'arrivée aux Etats-Unis à l'adolescence a été exposé comme le moment douloureux d'une identité haïtienne en souffrance, confrontée à la violence physique et symbolique subie de la part des jeunes Noirs étasuniens dans l'école, la rue et les transports en commun de New York. Le deuxième temps de son parcours (deux ans après son arrivée, période correspondant au lycée) a été celui de l'émergence d'une identité composite *haitian american* au fil de son insertion dans la société d'installation. Il signale comme un temps fort de cette période la rencontre d'une jeune fille haïtienne présente depuis plus longtemps dans le pays et l'ayant aidé à se familiariser à la maîtrise des codes de la cette société. Ce processus s'est accompagné d'une prise de distance progressive vis-à-vis de l'identité initiale, qui a provoqué un certain malaise chez l'intéressé lui-même par rapport à son haïtianité et sa négritude. Le troisième temps de son cheminement (post-lycée) correspond à un séjour de longue durée en France où mon interlocuteur avait de la famille. Dans le contexte spécifique de Paris, il y a fait l'apprentissage du contact avec d'autres populations noires – Africains subsahariens de Saint-Denis – dans un contexte cosmopolite moins tendu qui lui a permis de « se réconcilier avec sa négritude » et de trouver un réconfort en puisant dans une identité « africaine globalisée » (distincte de l'identité *africaine américaine*).

Tel qu'il avait été pensé, cet entretien avait permis de mettre en évidence la construction d'une identité « globale » ou transatlantique fondée sur une connexion entre identités *haitian american* et africaine construite au fil de l'expérience migratoire. Ce troisième temps a constitué une échappatoire à la crise identitaire liée à la difficulté à se positionner dans le groupe noir étasunien *localement situé* (conflit, rejet) et à la difficulté croissante à se penser

comme Haïtien dans un processus de relâchement du lien avec le pays d'origine. Du point de vue de la méthode, la globalisation de l'identité dont il est question est saisie à travers un dispositif croisant parcours géographique (Haïti-New York-Paris-Afrique), cheminement académique et professionnel (du collège à l'université, implication dans les institutions communautaires) et identification symbolique à un territoire d'origine réel (Haïti) ou ancestral mythique (Afrique).

II. Articuler logiques structurelles et logiques individuelles

A une échelle plus fine ayant pour entrée le lieu, mon questionnement sur l'expérience sociale des migrants dans les espaces des métropoles-carrefours où ils vivaient au moment des enquêtes m'a amené à considérer la mise en dialogue entre d'une part les sources statistiques qui informent sur les logiques macro-sociales présidant à l'organisation et à la structuration des espaces métropolitains, et d'autre part les informations des entretiens et enquêtes offrant des éléments de compréhension pénétrants sur les logiques micro-sociales du rapport à l'espace des individus. La nécessité d'une telle complémentarité m'est apparue comme nécessaire dans l'esprit d'une démarche géographique cherchant à décrire et caractériser les espaces observés et leurs dynamiques avant d'en décrypter les logiques sociales sous-jacentes. Je fonderai mon propos sur trois dimensions abondamment traitées dans le cadre de mes travaux et qui renseignent, chacune à leur manière, sur le rapport concret et affectif aux lieux des individus et groupes de migrants antillais³⁵ : la géographie résidentielle, la géographie marchande, et la géographie religieuse.

2.1. Géographie résidentielle et distances socio-spatiales locales

Mon approche de la géographie résidentielle des immigrés antillais aux Etats-Unis s'est au préalable intéressée à la manière dont les fondements historiques, culturels et idéologiques de la société étasunienne s'incarnaient dans les territoires urbains. L'héritage culturel, social et psychologique de l'esclavage et son corollaire, la ségrégation raciale, ont eu des incidences remarquables à long terme sur la distance socio-spatiale plus ou moins prononcée entre les groupes ethnicisés. A cette logique ethnique sectorielle se surimpose la logique économique libérale de la constitution des marchés du logement qui explique dans une large mesure la segmentation sociale de l'espace résidentiel de ces villes. La combinaison des logiques ethnique sectorielle et socio-économique radioconcentrique est ainsi souvent convoquée par les théoriciens de la ville pour expliquer les distances sociales présidant à la structuration de l'espace résidentiel. L'occasion me sera donnée de revenir dans le chapitre 7 sur les fondements des disparités socio-spatiales de la ville étasunienne.

Je me contenterai ici de souligner que mes travaux sur la géographie résidentielle des Antillais aux Etats-Unis ne valident que dans une certaine mesure cette approche théorique combinant

³⁵ Par souci de simplification du propos, je ferai ici principalement référence à leur expérience dans la société étasunienne.

mécanismes de distanciation socio-ethnique et socio-économique, en particulier au regard de l'analyse de la ségrégation à l'échelle des aires métropolitaines (Miami, New York). Cette validation partielle n'a pu être effective qu'en soumettant la théorie et l'observation statistique mettant en exergue la concentration/dispersion de telle ou telle population dans la ville à l'épreuve de l'entretien ou de l'enquête auprès des principaux acteurs concernés.

En effet, vu la richesse et la finesse des données offertes par le *US Census*, il peut être tentant de fonder sa réflexion – comme le font bon nombre de chercheurs de référence en sciences sociales outre Atlantique³⁶ – sur cet appareil statistique officiel très développé, détaillé et régulièrement actualisé, d'une grande utilité pour contextualiser l'analyse et offrir une vision globale de l'organisation et de la structuration socio-spatiale de la société d'accueil et des villes d'installation. Cela permet notamment de replacer les expériences des migrants antillais dans un cadre sociétal plus large et de comparer leurs situations sociales et résidentielles entre elles et avec celles d'autres groupes ethniciés ou racialisés. Tout au long de mes recherches, j'ai eu le souci permanent de localiser les groupes immigrés étudiés en m'intéressant à leur distribution spatiale et à leur cohabitation avec d'autres groupes, en y intégrant une approche dynamique dans le temps. J'ai ainsi pu mettre en exergue quelques formes ethno-résidentielles caractéristiques : « enclave » ethnique, ghetto, *ethnoburb*, etc. Mais j'ai aussi appris à me méfier des statistiques auxquelles on peut faire dire tout et son contraire, en fonction de la manière dont on les construit et des échelles géographique et temporelle que l'on convoque. A titre d'exemple, la réalité de la ségrégation entre deux groupes n'apparaît pas avec la même force selon qu'on l'observe à l'échelle de la métropole, du quartier, de l'îlot. L'intérêt est donc réel de faire dialoguer données quantitatives agrégées dont il est essentiel de fournir des éléments de compréhension et d'interprétation, et informations qualitatives relatives au rapport intime à l'espace des individus et des ménages, ne serait-ce que pour évaluer au plus près du terrain la portée du modèle résidentiel centre/périphérie ou de celui de la segmentation ethnique et socio-économique. Il m'a donc paru essentiel de développer un dispositif d'entretiens dans les zones d'observation auprès d'agents immobiliers, d'institutions de quartier facilitant l'accès à la propriété pour les ménages immigrés pauvres (*Little Haiti Housing Association* à Miami), et de ménages – antillais et non antillais – présents de longue date dans ces secteurs.

Dans un premier temps, les entretiens semi-directifs auprès d'acteurs institutionnels (associations de quartier, agents immobiliers) dont l'action se joue à un niveau intermédiaire entre les contingences macro-sociétales – relevant essentiellement de forces économiques et de décisions prises aux divers échelons territoriaux de la décision politique – et les logiques individuelles, ont eu pour objectif de saisir l'articulation entre les facteurs structurels de la géographie résidentielle et les choix personnels et familiaux. De fait, les options résidentielles des ménages sont orientées (contraintes ?) dans une certaine mesure par les stratégies des agents immobiliers pouvant diriger géographiquement la demande en fonction de l'ethnicité,

³⁶ Cf. entre autres les travaux de Kyle D. Crowder (1999) sur le rôle de l'ethnicité et de la race dans la ségrégation résidentielle des Antillais non hispaniques à New York, ceux de Thomas D. Boswell (1994) sur la distribution résidentielle des Cubains à Miami ou ceux de John R. Logan et Glenn Deane (2003) sur la diversité ethnique des populations noires, leur profil social et leur ségrégation dans diverses métropoles du pays.

comme j'ai pu l'observer à propos de l'implantation haïtienne à North Miami. Les choix peuvent également être influencés par la dynamique ethno-résidentielle d'une zone impulsée par l'action immobilière d'associations de quartier bénéficiant de fonds fédéraux ou de fondations pour favoriser l'accès à la propriété de populations à revenus modestes. Les entretiens sont alors susceptibles de mettre à jour le biais de l'administration fédérale dans l'allocation de prêts immobiliers au profit des quartiers homogènes socialement ou ethniquement ; mais aussi l'action d'associations de quartier œuvrant à stabiliser la présence de minorités ethniques dans le secteur quand celles-ci sont perçues comme dominantes. Les entretiens semi-directifs auprès de ménages blancs non hispaniques dont la présence est antérieure à celle des immigrants antillais récents à Little Haiti ou North Miami ont révélé les préjugés interethniques voire raciaux motivant parfois leur projet de départ et rendant compte de la dynamique de succession ethno-résidentielle analysée dans mon ouvrage sur *l'insertion socio-spatiale des Haïtiens à Miami* (Audebert 2006a).

2.2. Représentations sociales et perceptions spatiales

Dans un second temps, les enquêtes auprès des migrants et de leur famille sur les perceptions individuelles de l'espace métropolitain et leur mise en ordre mentale de l'espace viennent apporter des éléments de compréhension et d'interprétation des informations macro-sociales (statistiques, entretiens auprès des institutions) recueillies en amont. Elles s'inscrivent dans la lignée des réflexions sur l'espace vécu (Frémont 1976), les représentations spatiales et territoriales individuelles et collectives, l'environnement social et culturel dans lequel elles se déploient (Mitchell 2000, Downs 1970), et leurs implications sur les comportements observés (Debarbieux 1998). Comme le rappelle Bourdieu (1993), « *les structures sociales se convertissent progressivement en structures mentales et en systèmes de préférences* » et « *par le processus de l'apprentissage social, par les pratiques et les représentations du monde, chacun apprend donc à classer, en utilisant les typologies sociales en usage* ». L'enquête qualitative semi-directive m'est apparue comme l'outil le plus pertinent auprès des adultes et des adolescents pour révéler la manière dont les oppositions sociales majeures caractérisant cette mosaïque urbaine tendent à se reproduire dans l'esprit des individus, tout en leur donnant une claire conscience de la relation à un territoire qui leur est propre et, au-delà, à un espace métropolitain dont les diverses composantes leur sont plus ou moins extérieures.

A titre d'exemple, deux enquêtes qualitatives réalisées en 2001 dans le cadre de ma thèse auprès de 164 adultes et 243 adolescents haïtiens de diverses origines sociales et dont l'échantillon respectait la répartition géographique du groupe à Miami avait constitué le support principal de l'analyse de leur fonctionnement communautaire, leurs relations avec les autres groupes, leurs pratiques et représentations spatiales (cf. annexes méthodologiques A et B). Ces enquêtes ont été pensées dans l'optique d'une mise en lien entre perception des lieux et représentations sociales de l'altérité. A travers la question des logiques de la mobilité résidentielle, une importance particulière a été accordée aux perceptions des immigrés de leur propre quartier et de leur désir ou non de s'installer dans un autre secteur de la ville. L'association des aspirations sociales des individus à certains lieux de la ville où ils auraient souhaité vivre – qui varient selon l'origine sociale, le lieu de résidence au moment de

l'enquête, et l'ancienneté de résidence dans la société d'accueil – est clairement apparue. L'identification des quartiers perçus comme répulsifs a montré que, dans un contexte de forte ségrégation ethnique et socio-économique, ces perceptions étaient étroitement liées aux représentations sociales que les individus enquêtés avaient des populations (groupes ethnicisés) résidant dans ces quartiers.

La perception des lieux représentant le mieux l'identité ethno-communautaire du groupe dans la ville, et la perception des différences et similitudes entre les divers espaces résidentiels de ce groupe – et le désir d'y résider ou pas – renseigne sur la dimension fonctionnelle et affective des espaces représentés et pratiqués. Ces représentations socio-spatiales ont mis en lumière l'existence de pôles répulsifs et attractifs au sein et en dehors de l'espace résidentiel du groupe haïtien de Miami. Une analyse plus fine de ces enquêtes a révélé qu'un même lieu ou quartier pouvait faire l'objet de représentations contradictoires, y affectant des valeurs divergentes selon le champ considéré. Little Haiti est par exemple fréquemment perçue à la fois comme un secteur répulsif du point de vue des choix résidentiels et des représentations en terme de prestige social, et comme un espace attractif pour sa vie religieuse, culturelle, associative, marchande et plus généralement comme le lieu de la préservation de l'identité culturelle du pays d'origine. Dans ce rapport intime à l'espace de la métropole d'installation, le commerce et l'église ethniques jouent un rôle singulier du fait de leur fonction sociale centrale.

Les représentations sociales de l'altérité viennent donner davantage de profondeur et de sens à ces perceptions différenciées de l'espace. L'auto-identification (au pays d'origine, à la société étasunienne, au groupe racialisé, etc.) renseigne sur la perception de sa propre identité culturelle, sur la signification qui lui est conférée dans la vie de tous les jours, et sur les attributs perçus de cette identité. Les préférences et pratiques musicales, culinaires et religieuses informant sur l'univers culturel des enquêtés ont été mises en lien avec leurs pratiques de l'espace urbain, confirmant une fois de plus la centralité culturelle et symbolique de quartiers populaires comme Crown Heights à Brooklyn, Jamaica Avenue dans le Queens, ou Little Haiti à Miami qui ont pour dénominateur commun une forte concentration de commerces, restaurants et églises ethniques. Les thèmes portant sur l'identité ethnique des amis proches, et plus largement la perception de la qualité des relations avec les autres groupes ethnoculturels, lorsqu'ils ont été mis en relation avec les pratiques et représentations de l'espace, ont offert une compréhension plus fine de l'environnement social des immigrés.

Un tel dispositif méthodologique permet de mettre en lumière la façon dont les représentations sociales de l'altérité s'incarnent dans les perceptions spatiales. L'*apprentissage de la société d'installation* est aussi celui de ses codes sociaux et culturels, de son héritage historique et de ses préjugés. Au cours du processus de leur adaptation à la société étasunienne, les immigrants antillais intègrent une stratification socio-raciale inconnue dans la société d'origine mais qui imprègne tous les aspects de la vie sociale de la société d'accueil, y compris les choix résidentiels. Si la segmentation raciale de l'espace urbain aux Etats-Unis, exacerbée en Floride, amène bien souvent les nouveaux arrivants afro-caribéens à s'installer dans ou à proximité des quartiers noirs étasuniens, leurs représentations de ces

espaces en font des quartiers répulsifs et leurs projections dans l'avenir associent leur objectif d'ascension sociale à une distanciation progressive de ces quartiers en dépit de la *color line* qui restreint considérablement l'éventail de leurs possibilités résidentielles. C'est ainsi qu'il faut comprendre la genèse de quartiers antillais révélée par l'analyse macro-statistique au sein de zones résidentielles noires plus vastes où les Afro-étasuniens restent globalement dominants.³⁷

Mais les schémas mentaux de l'immigrant sont aussi modelés par l'internalisation des rapports sociaux *hérités de la société d'origine*, qu'il s'agisse de la Jamaïque, d'Haïti ou des autres îles de la Caraïbe. L'individu les projette inmanquablement sur les différents lieux vécus, pratiqués ou habités de l'espace urbain d'installation, auxquels il associe des groupes sociaux ou ethnicisés bien déterminés.

A travers les enquêtes – ainsi que des entretiens collectifs et observations participantes – dans les familles, les écoles et les églises (cf. annexes méthodologiques), j'ai pu constater que les distances sociales et préjugés du pays d'origine étaient souvent reproduits en terre d'immigration. Les discours dévoilent les hiérarchies socio-résidentielles internes aux groupes ethno-nationaux dans l'espace urbain. A titre d'exemple, les Haïtiens enquêtés à Miami assimilent fréquemment la distinction entre le quartier populaire de Little Haiti et celui des classes aisées de Kendall à la distinction bien connue à Port-au-Prince entre quartiers populaires des *moun anba* (gens du bas de la ville) et secteurs huppés des *moun anwo* (Pétionville voire Kenscoff). Kendall, lieu perçu comme le symbole de la « bourgeoisie » haïtienne à Miami, a longtemps été surnommée « Duvalierville » par les habitants de Little Haiti. A une échelle plus large, la fracture sociale, culturelle, économique et géographique entre la capitale haïtienne (« La République de Port-au-Prince ») et le reste d'Haïti, très majoritairement rural (le « Pays en Dehors ») s'incarnent dans les représentations des secteurs haïtiens de Miami, dans la distinction entre les zones du nord de la métropole floridienne et les zones rurales proches – Homestead, Florida City – où les immigrés haïtiens occupent des emplois agricoles et développent une sociabilité proche de celle du monde rural du pays d'origine.

Les représentations de l'espace résidentiel des Jamaïcains de Floride du Sud expriment de manière analogue les distances socio-spatiales connues à Kingston : les zones de forte concentration jamaïcaine de Fort Lauderdale ou Lauderdale Hill incarnent les lieux de vie des originaires des quartiers populaires de West Kingston tandis que les quartiers huppés de Miramar ou Pembroke Pines sont associés aux couches aisées originaires de l'est de Kingston (Beverly Hills, etc.). Chez les Afro-Caribéens de New York, les perceptions vis-à-vis des quartiers populaires anciens de Crown Heights ou plus récents de Jamaica, et aux zones plus prisées de Nassau-Suffolk participent de la même hiérarchisation spatiale dans l'échelle des valeurs.

³⁷ J'approfondis cette réflexion dans le chapitre 7.

Au-delà des distinctions spatiales internes au groupe fondées sur les hiérarchies sociales, les perceptions géographiques sont également empreintes de l'ethnisation des rapports sociaux, que de telles enquêtes (cf. annexes méthodologiques) sont capables de mettre à jour de manière innovante par les cartes mentales qu'elles dévoilent. Ces cartes issues des représentations des couches populaires immigrées donnent à voir une vision alternative des divers lieux qui composent la ville. Les quartiers n'y sont pas désignés par leur nom officiel, ni même par une toponymie quelconque, mais par les caractéristiques perçues de leurs habitants. Ainsi, dans le langage des immigrés haïtiens d'âge moyen et de condition sociale modeste, les ghettos afro-étasuniens de Liberty City et Overtown deviennent les zones « *tèt pikan pantalon sou jounou* »³⁸ et Edison Little River-Little Haiti devient « *Ti Ayiti* » (la petite Haïti). Dans le langage des adolescents afro-caribéens en phase d'acculturation, les banlieues de couches moyennes noires en voie de paupérisation (Carol City, Miami Gardens, Golden Glades) sont désignées sous le terme générique de « *Brown Subs* ». Pour les Jamaïcains, Lauderhill devient « *Jamaica Hill* ». Ces désignations imagées véhiculent de puissantes représentations sur l'attractivité ou au contraire la répulsivité de larges secteurs de l'aire métropolitaine.

En définitive, l'approche affective, sensible et symbolique de la géographie urbaine des populations migrantes antillaises dans la ville étasunienne, qui croise logiques structurelles et perceptions individuelles, confère une profondeur sociale indispensable à l'analyse macro-statistique. La relation entre l'identité d'une population donnée et l'espace qu'elle habite, pratique, se représente et contribue à transformer demeure au cœur de la question de son insertion socio-spatiale.

2.3. La géographie marchande et religieuse

Une communauté immigrée dont les membres s'installent en grand nombre dans un secteur urbain tend à y accumuler les signes de son identité ethnique et marque (ou plutôt qualifie) ainsi l'espace de son empreinte culturelle. L'espace pratiqué et habité peut s'affirmer en retour comme un support de la cohésion communautaire. C'est sur cette relation à double sens entre une communauté humaine et son espace d'installation que repose la dynamique d'appropriation spatiale. Dans cet esprit, j'ai jugé judicieux de penser un dispositif méthodologique complémentaire des entretiens et enquêtes, dans l'optique d'interroger au mieux les formes de territorialisation par les populations immigrées pour recréer un environnement social et culturel familier et plus généralement s'adapter à la société d'accueil.

Au-delà de la réflexion sur la géographie résidentielle et mentale, la mise en place d'une méthode articulant logiques macro-sociales et individuelles m'a permis de faire le lien entre stratégies de localisation des commerces et des églises, et approches sensibles, sociales et culturelles de l'espace vécu et pratiqué par les individus. Mes investigations sur la géographie marchande et religieuse des communautés caribéennes de New York et Miami donnent à voir une autre manière d'appréhender méthodologiquement le lien entre logiques macro-sociales,

³⁸ « *Têtes à nattes et pantalons baissés* »

observables à l'échelle de l'ensemble de la population considérée dans l'aire métropolitaine étudiée, et logiques micro-sociales observables à travers les représentations, stratégies et pratiques spatiales des individus (clientèle, marchands, fidèles d'une église, acteurs religieux, etc.).

Ma méthode d'approche des espaces marchands antillais dans ces espaces s'est fondée sur la complémentarité de deux dispositifs : la réalisation d'un recensement des commerces ethniques dans les quartiers de forte présence immigrée afro-antillaise ; et la conduite d'enquêtes qualitatives sur les pratiques spatiales des individus. Il s'avère que les pratiques spatiales de la clientèle antillaise de quartiers comme Crown Heights à Brooklyn, Jamaica dans le Queens ou North Miami et Little Haiti en Floride éclairent les logiques de localisation de certains entrepreneurs ethniques tels que les coiffeurs, les épiciers, les restaurateurs, les entrepreneurs de « multi-services », les agents immobiliers, les médecins ou les maisons de transfert. Ces activités articulées autour d'une économie culturelle de la migration et de la circulation transnationale répondent à des logiques d'implantation très spécifiques à l'échelle locale puisqu'elles privilégient les axes routiers les plus fréquentés par nos populations-cibles dans ces zones : la 2^e avenue nord-est et la 54^e rue à Little Haiti, la West Dixie Highway et la 125^e rue à North Miami, Church Avenue à Brooklyn, et Jamaica Avenue dans le Queens concentrent à eux seuls plusieurs centaines de commerces antillais. Le croisement des informations relatives aux pratiques spatiales de la clientèle, aux stratégies de localisation des commerçants dans la ville et à leur réseau d'approvisionnement et de vente au-delà des frontières montre, pour certaines de ces activités, l'ancrage simultané des marchands aux niveaux local et transnational et l'imbrication forte des stratégies développées à ces deux échelles.

A la différence de l'information statistique disponible sur l'entrepreneuriat hispanique, il n'existe pas de données sur l'entrepreneuriat afro-caribéen en tant que tel (ou haïtien, jamaïcain, etc.) dans le recensement fédéral, puisque ce dernier l'amalgame avec les entreprises afro-étasuniennes dans une vague catégorie *Black businesses*. Pour pallier cette lacune, il m'a paru nécessaire de réaliser mon propre recensement des commerces haïtiens, le premier du genre intégrant à la fois l'« enclave » ethnique de Little Haiti et les secteurs périphériques de North Miami. Les informations quantitatives recueillies sur l'effectif des commerces, la nature de leur activité, leur localisation ont offert une vision globale de l'espace marchand du groupe immigré, de ses pôles structurants et de ses lignes de force (axes marchands majeurs), révélant éventuellement le rôle prééminent de certaines activités dans le dispositif marchand (épiciers et restaurateurs, disquaires et *botanicas* par exemple) et, à une échelle plus fine, la concentration spatiale plus ou moins prononcée de certains types d'activités (salons de coiffure, *one dollar stores*, multi-services). Les recensements effectués dans ces mêmes secteurs en 2001 et 2009 m'ont apporté une vision dynamique de l'espace marchand considéré (Audebert 2013a).

Cette première approche quantitative offrant une cartographie globale de l'espace marchand ethno-communautaire m'a permis ensuite de développer une approche qualitative plus ciblée selon le lieu et le type d'entrepreneuriat. Je me suis alors focalisé sur deux éléments : les

stratégies économiques et spatiales des entrepreneurs ; et leurs stratégies sémiotiques.³⁹ Si les stratégies d'implantation géographique des entrepreneurs ont pu mettre en évidence des logiques assumées de mise en concurrence dans les mêmes secteurs géographiques d'entrepreneurs sur des activités similaires à faible rentabilité et au plus près des lieux de résidence et de passage de la clientèle ciblée, leurs stratégies sémiotiques – relevant autant de l'histoire personnelle et de l'intimité de l'entrepreneur que de choix en termes de marketing – ont décliné différents niveaux d'identification ethnique (ethno-nationale, caribéenne, afro, etc.) qui entrent en résonance avec les pratiques spatiales de clientèles de différentes communautés.⁴⁰ La sémiotique vise alors, entre autres, à cibler un marché ethno-national spécifique, ou au contraire à élargir sa clientèle au delà du marché ethno-national.

Toujours au niveau micro-individuel, mais du point de vue de la clientèle plutôt que du marchand, les enquêtes qualitatives évoquées précédemment relatives à l'auto-identification des individus et à leurs pratiques spatiales ont révélé l'importance de la polarisation exercée par les quartiers à forte concentration marchande ethnique. Le rôle des commerces ethniques dans la structuration communautaire du groupe a notamment été mis en exergue à travers la fréquence de fréquentation des commerces par les individus enquêtés selon la nature et la localisation de ces établissements, et à travers la manière dont les schémas mentaux pouvaient associer ces espaces marchands – ou la zone dans laquelle ils se trouvaient – à des lieux représentatifs de l'identité haïtienne ou afro-caribéenne. Après avoir testé ce dispositif qualitatif en 2001 et 2009 dans la communauté haïtienne de Miami, j'ai commencé à l'expérimenter dans plusieurs quartiers de New York en l'élargissant à l'ensemble des Afro-Caribéens.⁴¹

Dans le cadre d'une réflexion sur la territorialisation religieuse de la communauté haïtienne de Miami opérant selon la même logique méthodologique d'articulation entre différentes échelles, j'ai procédé à un recensement permettant une cartographie exhaustive des églises haïtiennes dans l'espace métropolitain de Miami, auquel j'ai adjoint un dispositif d'investigation qualitative associant la question des pratiques spatiales à celle des pratiques culturelles religieuses. Si la cartographie des espaces d'expression religieuse haïtienne a offert une vision d'ensemble de la structuration sociale – à la centralisation catholique s'oppose la fragmentation protestante – et de la dynamique dans le temps de ce territoire religieux dont les contours ont suivi l'évolution de l'espace résidentiel des Haïtiens (Audebert 2002a), les enquêtes qualitatives sur les pratiques culturelles, sociales et géographiques ont, à l'instar de la réflexion sur l'entrepreneuriat, apporté de nouveaux éléments de compréhension au niveau individuel.

³⁹ Telles qu'elles ont pu être appréhendées antérieurement par Emmanuel Ma Mung (1999b).

⁴⁰ Par exemple, le *Caribbean Bahamian Restaurant* de Little Haiti tenu par un Haïtien ayant vécu aux Bahamas s'adresse à une clientèle variée, en proposant une cuisine des deux pays. Il est idéalement situé sur la 62^e rue, un axe très emprunté à la fois par les populations des deux pays très présentes dans le secteur.

⁴¹ Le contexte plus cosmopolite de New York s'est prêté, davantage qu'à Miami, à une réflexion élargie sur l'afro-caribéanité comme je l'aborderai plus loin.

Dans le détail, il m'a paru éclairant d'aborder la question du rapport à l'espace par le prisme : 1°) de la perception des lieux représentant le mieux l'identité du groupe dans la ville ; 2°) de la pratique des différentes zones de forte présence de « compatriotes » : fréquence, objet de cette pratique des lieux ; 3°) de la perception individuelle de la différence entre ces zones. J'ai articulé cette question de la territorialité au thème des pratiques religieuses et de la pratique des lieux du religieux en migration. Je me suis notamment interrogé sur la fréquence de cette pratique, la localisation des églises fréquentées, et sur la signification de la religion dans la vie du migrant, dans son insertion dans la société d'accueil et dans le réseau ethno-communautaire local, et dans le maintien éventuel du lien symbolique (identitaire) et concret (initiatives de solidarité transnationale) avec le pays d'origine. Le dispositif a révélé la fonction sociale et culturelle structurante des églises pour la communauté, qu'il s'agisse du lien social intra-communautaire, de l'insertion sociale dans la société d'accueil (cours de langue, alphabétisation, aide à l'emploi, soutien à la famille, garderie, etc.), de l'aide juridique aux immigrés ou du maintien du lien symbolique et culturel avec le pays d'origine sous diverses formes (Audebert 2002a). Ce lien symbolique est notamment assuré par la circulation transnationale des prêtres et des pasteurs entre l'île caribéenne, Miami et les autres pôles de la migration.

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

Le prisme migratoire offre à la recherche une réflexion renouvelée sur les sociétés caribéennes, au-delà de leur dimension topologique ou des rémanences historiques (post)coloniales dans lesquelles il pourrait être tentant de les enfermer. Considérant les forces et les faiblesses de ce prisme, la vision alternative que je propose introduit une dimension spatiale dont l'intérêt est de prendre en compte simultanément et de manière articulée les différentes échelles géographiques d'observation et d'analyse des faits sociaux. Elle considère ces sociétés dans leur totalité, celle de la géométrie variable des projections identitaires et des liens sociaux à la fois locaux et globaux qui fondent leur reproduction dans le temps et dans l'espace. Comment en effet comprendre les sociétés concernées et leurs dynamiques contemporaines sans les resituer à la fois dans la globalité des liens régionaux caribéens et transatlantiques, des réticularités générées par la migration et des cosmopolitismes urbains sur lesquels ces dernières s'appuient ? La spatialisation de l'analyse intégrant dans un même mouvement les logiques globales des systèmes de migrations et les logiques locales des « insularités » des territoires d'origine et des pôles de la migration m'a donc semblé incontournable.

Cette conception intégrée propose une réflexion d'ensemble sur les populations migrantes et leurs espaces de vie à partir d'une approche spatialisée transcalaire, diatopique et systémique de leur expérience. Je qualifie d'approche géographique systémique cette conception intégrée qui prend en considération non seulement la structuration de l'ensemble des lieux en systèmes de migrations – où sont pris en compte les réseaux qui fondent les espaces migratoires concernés – mais aussi l'imbrication dans un seul schème d'analyse des multiples échelles de déclinaison de ces espaces réticulés : les champs sont vus comme des éléments clefs de systèmes migratoires plus vastes, qui eux-mêmes recoupent en partie les configurations spatiales diasporiques. L'entrée par les acteurs dont les stratégies se déploient à ces échelles (marchands, religieux, familles de migrants, etc.) permet de saisir de manière concrète l'articulation entre globalité et localité, à travers une typologie des lieux selon leur fonction dans le dispositif (lieux-matrices, lieux-transits, lieux-carrefours).

Cette approche contextuelle et morphologique globale s'articule donc nécessairement avec une vision plus locale s'intéressant aux contextes *situés* d'installation de ces acteurs, ce dont rendent compte mes choix méthodologiques articulant échelles d'analyse, méthodes quantitatives et qualitatives, et mettant en perspective divers contextes métropolitains d'immigration. Le croisement des diverses méthodes d'investigation sur les thèmes présentés montre que les dynamiques identitaires, sociales et spatiales observées trouvent leur meilleure expression dans la ville-monde – expression paradoxale car donnant à voir autant des logiques de distanciation sociale que des dynamiques relationnelles et d'hybridité – qui constitue à ce titre un remarquable terrain d'observation empirique et d'expérimentation méthodologique. Dans cet esprit, la troisième partie sera consacrée l'approche transcalaire et diatopique fondée sur le lien globalité/localité, et à la manière dont elle peut permettre de décrypter la métropole internationale que je qualifie de « ville-carrefour ».



Photographie 1. Quartier haïtien de Cole Bay, Sint Maarten (Antilles néerlandaises)



Photographie 2. Peinture murale célébrant l'indépendance haïtienne à Little Haiti, Miami



Photographie 3. Maison de transfert haïtienne à New York



Photographie 4. Peinture murale du quartier afro-caribéen de Brooklyn en souvenir de la tragédie de la traite négrière vers les Amériques.



Photographie 5. Restaurant ambulant trinidadien à Brooklyn



Photographie 6. Restaurant indo-trinidadien à Crown Heights, Brooklyn



Photographie 7. Epicerie antillaise de Crown Heights, Brooklyn



Photographie 8. Jardin portoricain du South Bronx durant Halloween

TROISIEME PARTIE

L'APPROCHE TRANSCALAIRE ET DIATOPIQUE POUR DECRYPTER LA VILLE-CARREFOUR : APPORTS ET PERSPECTIVES

La réflexion sur la spatialité des sociétés caribéennes mettant en lien processus globaux et locaux à travers les migrations, passe nécessairement par une mise en perspective sur le temps long de la relation entre deux dynamiques majeures de la mondialisation migratoire indissociables l'une de l'autre : l'internationalisation des villes devenues des « métropoles-carrefours », et la constitution des champs migratoires transnationaux. La prise en compte simultanée de ces échelles d'analyse différentes offre un regard éclairant sur les processus migratoires et la fabrique de la ville, où les « identités-relations » retrouvent toute leur légitimité.

La notion de ville-carrefour rend compte à la fois de la fonction géoéconomique stratégique régionale ou mondiale de lieux ayant une capacité à polariser et organiser les flux multiformes de la globalisation (que Saskia Sassen qualifie de « villes globales » en référence à la mondialisation économique et financière) ; et du processus d'hybridation née de la rencontre entre divers groupes culturels interagissant selon des modalités locales spécifiques d'agencement social et issus de migrations inscrites historiquement dans les réseaux de métropolisation de la ville en question. La métropole ainsi analysée est saisie à travers son rôle géoéconomique international et son cosmopolitisme. Elle est l'incarnation locale de la mondialisation économique et culturelle, et la figure aboutie quoique toujours en mouvement du « lieu-rhizome » où se déploient les identités « globales ».

La relecture distanciée de l'ensemble de mes travaux que la préparation du dossier d'habilitation à diriger des recherches m'a donné l'opportunité de faire montre que les dynamiques globales sous-tendant les migrations se jouent toujours localement – pour l'essentiel dans les métropoles-carrefours en ce qui concerne les Afro-Caribéens. Cette ultime partie a pour objectif d'en exposer les implications sur la lecture spatiale que l'on peut avoir de l'altérité dans les villes à rayonnement méta-régional voire mondial, dans le contexte spécifique de la société étasunienne.

Chapitre 6. Métropoles internationales et champs migratoires transnationaux : Une réflexion sur le lien global-local

Une mise en perspective de mes recherches depuis la deuxième moitié des années 1990 met en exergue le lien consubstantiel entre l'internationalisation des métropoles ayant un pouvoir de commandement méta-régional (fonction de Miami dans le bassin caribéen) et la constitution des champs migratoires transnationaux. A ce stade de la présentation de mes travaux, il est opportun de réfléchir à la manière dont peut être décomposée et analysée de façon intelligible cette relation consubstantielle sur le temps long.⁴² Je dégage ici trois mouvements, qui correspondent à trois temps qui se télescopent au moins autant qu'ils se superposent l'un à l'autre : le passage de la logique internationale à la logique transnationale ; la consolidation du transnational par dynamique rétroactive ; le passage de la logique transnationale à la logique diasporique par démultiplication des réseaux.

Cette mise en perspective transcalaire et diatopique⁴³ me semble nécessaire pour montrer la pertinence de la métropole-carrefour comme terrain d'observation privilégié de la mondialisation des migrations et, à travers elle, celle des identités. L'attention portée aux dynamiques économiques et culturelles de mondialisation par la base et au lien entre logiques locales et globales sur lequel elles se fondent offre une autre compréhension des processus sociaux et spatiaux transformant les métropoles internationales. Nombre de mutations économiques, culturelles et sociales observées à l'échelle des espaces méta-régionaux comme la Caraïbe mais aussi l'Asie du Sud-Est, l'Afrique de l'Ouest, le Moyen-Orient, le sous-continent indien, l'Union européenne ou l'Amérique du Nord ont initialement vu le jour dans des villes comme Miami, Singapour, Hong Kong, Lagos ou Dubaï, et se sont déployées à partir d'elles. La régionalisation du monde se joue pour une grande part à l'échelle locale, dans ces métropoles-carrefours.

I. De la logique internationale à la logique transnationale⁴⁴

La géopolitique et la géoéconomie contemporaines du bassin caribéen sont marquées par de multiples lignes de fractures qui ont créé de l'échange et de la circulation à l'intérieur de la méta-région, principalement du Nord vers le Sud dans un premier temps puis progressivement dans les deux sens. A l'origine du processus, l'influence géopolitique croissante et la pénétration économique et culturelle des Etats-Unis dans la Caraïbe ont été appuyées par un interventionnisme militaire et diplomatique relayé par l'expansionnisme économique de puissants acteurs privés, en particulier les firmes et banques transnationales.

⁴² Une profondeur historique remontant *a minima* à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, dont datent les prémisses des premiers champs migratoires caribéens Sud-Nord et de l'émergence de la Nouvelle-Orléans et plus tard de Miami comme villes-interfaces pour l'Amérique médiane.

⁴³ Voir l'explicitation de ce qualificatif dans le chapitre 1 et le chapitre 4.

⁴⁴ Je distingue l'international (ou plutôt l'interétatique) qui se réfère aux relations entre Etats, du transnational qui concerne les logiques et dynamiques qui transcendent ou se déploient au-delà des cadres stato-nationaux et qui, dans mes travaux, émanent plutôt d'acteurs opérant à l'échelle méso-sociale.

Une partie de mes recherches s'est attelée à montrer que l'émigration caribéenne conséquente vers l'Amérique du Nord a été le résultat, entre autres, de plus d'un siècle et demi d'implantation des intérêts étasuniens dans la région (Audebert 2000b, 2002a, 2004a, 2004b, 2007e, 2012a). Les interventions militaires et pressions diplomatiques dictées par des objectifs de sécurité extérieure et d'expansion capitaliste nord-américaine à la recherche de nouveaux marchés ont sous-tendu trois dynamiques à l'origine de l'émigration :

- Le soutien octroyé à des dictatures très répressives en mesure d'assurer localement la sécurité des intérêts économiques nord-américains s'est souvent opéré au détriment des libertés individuelles et des intérêts économiques des populations locales.
- Le soutien de modèles inégalitaires de propriété foncière, le développement d'une agriculture commerciale et d'une industrie vouées à l'exportation, l'implantation de modèles touristiques de masse ont imposé, avec l'assentiment des autorités locales, un schéma économique fondé sur le modèle spatial de l'*enclave* décliné sous diverses formes : plantation agro-industrielle, zone franche industrielle ou commerciale, enclave touristique ; ce dispositif spatial fermé dépendant essentiellement d'investissements et d'approvisionnements étrangers et dont les bénéfices dégagés le sont généralement au profit d'acteurs extérieurs, n'entretient que peu de relations avec son environnement immédiat insulaire ; sa prospérité repose en grande partie sur un système de dérogations multiformes (fiscalité, droit du travail, etc.) et une exclusion sociale et spatiale appuyée le cas échéant par la violence institutionnelle (expropriations foncières, déplacements forcés de populations locales – paysans, pêcheurs – dans des localités isolées sans infrastructures ni services publics de base). L'offre d'emploi dans ces *enclaves* est dérisoire par rapport aux énormes besoins d'une jeunesse locale nombreuse et désœuvrée. L'exclusion socio-spatiale apparaît d'autant plus nettement que l'enclave fonctionne comme un « mirage » attirant des flux conséquents de migrants internes en sa périphérie, dans des localités d'habitat précaire surpeuplées, isolées, insalubres, sans services ni infrastructures. Ces espaces touristiques, agro-industriels et de zones franches que l'on trouve surtout dans les Grandes Antilles comptent parmi les principales sources de l'émigration vers l'Amérique du Nord (Audebert, *op.cit.*).
- Les politiques néo-libérales d'ajustement structurel et de libéralisation du commerce extérieur initiées au début des années 1980 dans le cadre d'accords multilatéraux (projet avorté de zone de libre échange des Amériques impulsé par Washington) et bilatéraux (l'accord DR-CAFTA, accords successifs signés entre les Etats-Unis et Haïti, etc.) ont eu pour effets concrets la destruction de pans entiers de l'agriculture, de l'artisanat et des petites industries locales et une dépendance alimentaire croissante vis-à-vis des Etats-Unis.

Qu'elle soit envisagée sous une forme linguistique, artistique, idéelle, médiatique, intellectuelle ou religieuse, la pénétration culturelle étasunienne dans la Caraïbe est étroitement liée à la géostratégie et à l'expansion géoéconomique de ce pays. Les occupations militaires et l'implantation de bases permanentes des *marines* ont été les premiers vecteurs des transferts technologiques et culturels, comme l'illustre l'anglo-américanisation du vocabulaire technique et mécanique du créole haïtien pendant l'occupation militaire nord-

américaine d'Haïti de 1915 à 1934. C'est aussi au cours de cette période que la présence protestante étasunienne s'est intensifiée dans le pays. Parallèlement, l'ouverture des marchés locaux aux produits étasuniens s'est accompagnée d'une diffusion des schèmes de pensée, des modèles culturels et de consommation extérieurs, à travers les biens de consommation courante, l'art, les modes vestimentaires, etc. Je me suis intéressé au rôle particulier de certains types d'acteurs dans la diffusion des modèles culturels nord-américains dans la région. Les églises, les médias, et les artistes ont été en première ligne dans la transmission d'images et de valeurs du Nord. Mon article paru dans *Géographies et Cultures* avait notamment mis en perspective les stratégies d'implantation des réseaux religieux nord-américains en Haïti : hiérarchie catholique étasunienne tissant des liens avec des églises locales déjà très structurées ; dénominations protestantes faisant du prosélytisme et se substituant à l'Etat haïtien dans le domaine social tout en attaquant les croyances traditionnelles haïtiennes (Audebert 2002a). Dans le même temps, les réseaux médiatiques du Nord concurrencent, imprègnent voire se substituent aux médias locaux, à l'instar des grands médias étasuniens ou d'autres pays du Nord, généralistes (HBO, ABC, Voice of America, Réseau France Outre-Mer, BBC Caribbean, etc.) ou ethno-communautaires à destination d'une audience hispano-caribéenne (Univision, Mundovision, HTV, etc.) ou afro-caribéenne anglophone (BET).

Les villes-interfaces, en tant que lieux-relais puis centres de commandement méta-régionaux, ont joué un rôle majeur dans ces dynamiques géopolitiques, économiques et culturelles Nord-Sud dans la Caraïbe. L'organisation à l'échelle méta-régionale des réseaux étasuniens géostratégiques, marchands, financiers, logistiques et culturels s'est opérée à partir des villes-interfaces abritant fonctions de commandement et infrastructures logistiques permettant le contrôle et la densification des échanges avec le bassin caribéen. Ces métropoles mondialisées se sont muées en véritables interfaces marchandes et culturelles entre les Etats-Unis et le reste des Amériques, et ont polarisé en retour les flux migratoires issus de la région. Pour cette raison, je me suis très tôt intéressé au cas de Miami et aux éléments explicatifs de son rôle de porte d'entrée de la Caraïbe aux Etats-Unis (Audebert 2000b).

Au cours du XXe siècle, et en particulier au moment de la Guerre froide, le gouvernement fédéral a assigné à Miami un rôle géostratégique de premier plan dans le bassin caribéen : avant-poste militaire et camp d'entraînement de la CIA, la ville a ensuite été érigée en « vitrine du capitalisme » dans une région sous haute tension. La communauté cubaine anti-castriste accueillie à bras ouverts a, dans ce contexte, bénéficié de toutes les conditions favorables – légales, politiques, économiques – pour pouvoir devenir la clef de voûte de cette interface entre les deux Amériques. Dans le contexte d'une nouvelle division internationale du travail des années 1960 et 1970 déplaçant le centre de gravité de l'activité économique du Nord-Est vers l'Ouest et le Sud des Etats-Unis, Miami est devenue pour la Caraïbe et l'Amérique latine la ville-interface que Los Angeles et San Francisco étaient en train de devenir par rapport au Mexique, à l'Amérique centrale et à une partie de l'Asie orientale.

J'ai donc mené une réflexion – encore en cours – sur le concept de « métropole-carrefour », elle-même le résultat de la convocation successive de diverses notions. Celle de « porte d'entrée » migratoire que j'ai développée dans la deuxième moitié des années 1990 (Audebert

1997, 2000b) m'a paru *a posteriori* limitée car elle ne prenait en compte la métropole que dans sa fonction de polarisation des flux Sud-Nord, sans s'intéresser aux dynamiques historiques contextuelles Nord-Sud qui les avaient rendu possibles. J'ai donc substitué à cette notion initiale la notion de « ville-interface » pour signifier que les mouvements s'opéraient dans les deux sens, que les deux types de dynamiques se nourrissaient mutuellement, et que Miami était le lieu où elles étaient connectées, impulsées et organisées. J'en viens finalement aujourd'hui à privilégier le concept de « métropole-carrefour » qui permet de prendre en compte simultanément les différentes échelles d'analyse de la dimension internationale de Miami : de celle de sa fonction de *global city* à celle, locale, de la rencontre et de l'interaction entre ses divers groupes ethno-culturels. A ce stade de mon exposé, c'est à la présentation de la première échelle que je me consacre. L'occasion me sera donnée de revenir plus en détail sur l'échelle locale ultérieurement.

J'ai choisi de fonder mon approche de la dimension internationale de la « métropole-carrefour » sur divers critères qui, de mon point de vue, sont révélateurs de la fonction stratégique et du rayonnement méta-régional voire mondial de ce type de métropole. Le premier critère est la présence d'infrastructures logistiques internationales (aéroports, ports, entrepôt, information et communication) dont les réseaux connectent la ville avec l'espace méta-régional (voire mondial dans le cas des métropoles-carrefours les plus importantes) et dont le rayonnement à cette échelle géographique explique la forte polarisation des échanges internationaux. Une traduction envisageable de cette caractéristique localement serait alors la fonction incontournable du secteur logistique international dans l'économie et l'emploi, qui d'ailleurs pourrait en soi constituer un autre critère de définition de la ville-carrefour. Le second critère réside dans la capacité de la métropole à maintenir dans le temps et quelle que soit l'évolution du contexte international une fonction géopolitique et diplomatique déterminante à l'échelle méta-régionale, à travers la présence de consulats, de chambres de commerce binationales et la tenue de conférences interétatiques ayant une portée décisive sur l'évolution géoéconomique méta-régionale ou continentale (le projet de Zone de libre échange des Amériques fut lancé à Miami en 1994). Les deux premiers critères relevant plutôt de la sphère interétatique, fondent un troisième critère, relevant du champ d'action transnational : la mutation de la ville en centre de commandement méta-régional pour les firmes multinationales.

L'aéroport de Miami est le premier du pays (et le 10^e mondial) pour le fret international, et le deuxième pour le transport international de passagers derrière New York JFK, et grâce à 69 liaisons directes avec le Sud du continent – dont la moitié avec le bassin caribéen – cette métropole-carrefour polarise à elle seule 80 % de la valeur des échanges marchands aériens entre les Etats-Unis et l'Amérique latine. Les trois ports de Miami constituent aussi la principale interface maritime étasunienne avec la Caraïbe et l'Amérique latine. Une cinquantaine de consulats étrangers (troisième concentration consulaire du pays) et un nombre impressionnant de chambres de commerce binationales s'y sont installés. Une grande part du millier de firmes transnationales présentes à Miami y ont développé leur centre d'opérations caribéennes et latino-américaines, notamment dans les secteurs logistique (FedEx), informatique (Hewlett Packard), médiatique (Discovery Latin America, HBO Latin America), ou énergétique (Exxon Mobil InterAmerica). La forte polarisation des échanges caribéens et

latino-américains par Miami en fait l'interface métropolitaine la plus internationalisée des Etats-Unis, devant l'interface avec l'Asie orientale que représente Los Angeles : par Miami transite 45 % de la valeur des exportations du pays vers l'Amérique latine et 20 % des importations étasuniennes de cette région. Le secteur logistique international constitue une véritable locomotive pour l'économie métropolitaine, avec 14 % du PIB local et 138 000 emplois dans l'activité des entrepôts et le commerce de gros. La polarisation de l'activité marchande et productive caribéenne par Miami entre actuellement dans une nouvelle étape. Après avoir poussé à la création de zones franches industrielles et marchandes dans le bassin caribéen, les milieux d'affaires étasuniens basés en Floride qui contrôlent une part importante des réseaux de production et d'échanges dans la région ont obtenu des autorités fédérales la création d'une zone commerciale internationale à Miami (FTZ-281). La réduction des droits de douane à l'importation sur le marché étasunien et surtout l'exemption de ces droits pour l'exportation de produits finis vise à doper l'industrie manufacturière locale et les activités d'entrepôt et d'import-export, en encourageant la transformation sur place de produits bruts ou semi-finis importés de la Caraïbe et à les réexporter à moindre coût.

Enfin, la dimension culturelle du rayonnement méta-régional des villes-carrefours n'est pas à sous-estimer. Miami et New York ont notamment été des centres d'impulsion et de recomposition de modèles culturels et artistiques issus des sociétés caribéennes ou réappropriés par elles, à l'instar de genres musicaux tels que le Hip Hop, le Dance Hall, le Konpa ou le Merengue, qui ont ensuite connu un succès mondial. Les réseaux caribéens de production et de commercialisation musicale sont d'ailleurs organisés à partir de ces grandes villes. La culture urbaine étasunienne imprègne les modèles culturels et consuméristes des jeunesses caribéennes, qui se construisent une représentation de l'extérieur à travers son prisme. Les pôles organisateurs de la relation asymétrique entre les Etats-Unis et la Caraïbe que sont ces métropoles s'avèrent être aussi les lieux extérieurs les plus connus dans la Caraïbe et les destinations potentielles privilégiées des candidats antillais à l'émigration.

Ces critères non exhaustifs et non définitifs qui permettent de saisir la fonction « globale » de la métropole-carrefour me paraissent également pertinents du fait de leur relative portée généralisatrice à d'autres métropoles internationales qui partagent avec Miami nombre de similitudes, même si les contextes géopolitiques et géoéconomiques sont à chaque fois spécifiques. La comparaison serait sans doute éclairante avec Hong Kong ou Singapour dans le contexte du sud-est asiatique, ou avec Dubaï dans le contexte des réseaux migratoires et économiques entre le Moyen-Orient et le sous-continent indien. Dans le cadre de la réflexion sur l'utilité de l'approche transcalaire pour lire la métropole-carrefour, ces critères me permettent aussi de rappeler l'importance de l'analyse du contexte interétatique et du rôle stratégique de certaines villes dans l'étude géographique des acteurs transnationaux. S'il s'est agi ici plutôt de dénouer les logiques globales d'acteurs de la mondialisation « par le haut » comme les grandes firmes transnationales nord-américaines ayant décidé, en prenant pour base Miami, de faire du bassin caribéen leur théâtre d'opérations, mes travaux se sont également attachés à montrer que ces réseaux de la globalisation ont été réinvestis par les acteurs caribéens de la mondialisation par la base. L'analyse de cette consolidation des réseaux transnationaux par dynamique rétroactive (du Sud vers le Nord) s'avère être une

étape essentielle pour appréhender la mise en forme des champs migratoires et leurs incidences locales.

II. La consolidation du transnational par dynamique rétroactive

Le processus de globalisation dans le bassin caribéen au cours de l'époque contemporaine s'est traduit pour l'essentiel par l'inscription des territoires de la région dans l'orbite géostratégique, économique et logistique des Etats-Unis. La nouvelle « *pax americana* » dont les jalons ont été mis en place tout au long du XXe siècle a offert un contexte favorable au déploiement de puissants acteurs économiques transnationaux nord-américains (banques, firmes, marchands) dont la ville-interface a constitué le cadre opérationnel par excellence. De mon point de vue, les logiques étatiques et transnationales sont intimement liées, de même que les dynamiques globales et locales, dans ces processus de mondialisation « par le haut ». Ces derniers se sont incarnés dans la Caraïbe dans la mise en place de modèles économiques et politiques profondément inégalitaires associant les décideurs économiques insulaires aux intérêts des investisseurs étrangers, mais faisant peu de cas des besoins de l'essentiel des populations locales en termes d'emploi et de services de base.

Face au spectre de la marginalisation sociale, d'une pauvreté endémique, et d'un exode rural souvent synonyme d'impasse, que symbolisent les inégalités socio-spatiales accrues dont sont les théâtres les capitales macrocéphales (Port-au-Prince, Santo Domingo, Kingston), les enclaves industrielles (San Pedro de Macoris) et touristiques (Montego Bay, Puerto Plata, etc.), les familles et communautés locales ont cherché à élargir le champ de leurs opportunités au-delà des sociétés insulaires en mettant en place des stratégies économiques et sociales transnationales (Audebert 2009c). A la faveur de législations migratoires nord-américaines plus favorables au regroupement familial et aux travailleurs qualifiés caribéens à partir des années 1960, elles ont réinvesti dans l'autre sens (Sud-Nord) et à leur profit les réseaux logistiques développés à partir de villes globales comme Miami, New York, Toronto ou Montréal. Les flux migratoires de travailleurs Sud-Nord ont d'une certaine manière renforcé le rôle stratégique des villes-interfaces, en leur conférant la densité économique et culturelle de métropoles-carrefours où se côtoient désormais acteurs de la mondialisation « par le haut » et « par la base ».

Les dynamiques à l'œuvre ne s'opèrent plus seulement dans le cadre de relations asymétriques interétatiques et de stratégies expansionnistes des firmes multinationales, mais mettent en mouvement les initiatives transnationales d'acteurs familiaux, marchands, culturels et religieux issus de la base des sociétés caribéennes. La recherche anglo-saxonne sur la famille transnationale s'est entre autres attachée à décrire comment d'un côté les émigrés travaillaient et transféraient des capitaux dans la localité d'origine, tandis que de l'autre, les non-émigrés prenaient en charge leurs enfants restés sur place, assuraient la gestion de leurs affaires, alimentaient le prestige social à distance des émigrés en leur octroyant une place symbolique privilégiée dans la société locale, et étaient les gardiens d'une culture traditionnelle nécessaire au soutien psychologique des émigrés travaillant à l'étranger (Levitt, 2001). Dans l'optique de compléter ces travaux, mes écrits sur la famille transnationale se

sont plutôt positionnés du point de vue des dynamiques socio-spatiales observées dans le cadre familial dans la société d'installation plutôt que dans la société d'origine. Sans perdre de vue cette dernière, mon regard de géographe s'est au premier chef intéressé au rôle des parents dans la mise en place de réseaux migratoires, aux effets de ceux-ci sur l'insertion sociale et résidentielle des migrants sur place et aux implications en termes de géographie ethno-résidentielle (Audebert 2004b).

Sur le plan culturel, j'ai déjà évoqué le rôle des réseaux religieux, médiatiques et artistiques nord-américains dans la transmission des images et des modèles du Nord dans la Caraïbe. En retour, les émigrés nourrissent cette pénétration dont ils font évoluer la dynamique spatiale : la pénétration culturelle se mue en circulation, avec l'implication toujours plus importante d'acteurs de la base originaires de la Caraïbe dans les réseaux institutionnels transnationaux nord-américains. Dans mon article consacré au rôle des réseaux religieux dans l'insertion et l'organisation spatiale de la communauté haïtienne de Miami, j'ai mis en lumière le lien entre les dynamiques globale et locale dans la mise en place en deux temps de ces réseaux (Audebert 2002a). Les églises protestantes nord-américaines implantées pour certaines depuis plus d'un siècle en Haïti ont reproduit les mêmes stratégies dans la communauté haïtienne de Miami à partir du milieu des années 1980. Elles ont intégré les pôles de la diaspora dans leur stratégie d'expansion « haïtienne », et les dénominations présentes à Port-au-Prince, Port-de-Paix ou au Cap Haïtien ont commencé à se développer à Little Haiti. Dans ces églises, les missionnaires étasuniens installés en Haïti dès le début du XXe siècle ont été remplacés par des missionnaires originaires d'Haïti, formés aux Etats-Unis par les maisons-mères, et officiant dans les communautés en diaspora. La chute de Duvalier en 1986 a constitué un catalyseur de ce mouvement transnational rétroactif, en provoquant le départ de pasteurs avec une partie de leur congrégation vers la diaspora. En transférant leurs activités à Miami ou à New York, les pasteurs ont à la fois participé à l'haïtianisation des réseaux religieux transnationaux nord-américains et reproduit en diaspora les réseaux de solidarité sociale si importants dans les localités du pays d'origine. Le regroupement de pratiquants d'une même localité ou région d'origine en Haïti dans une Eglise en diaspora permet le rétablissement des relations antérieures de proximité et fait des Eglises des espaces privilégiés pour mener des actions sociales et humanitaires ciblées en Haïti. Ces réseaux religieux transnationaux servent alors de base au développement d'une mobilité humaine (ministres du culte, fidèles) d'Haïti vers la Floride et de biens (vêtements, médicaments, nourriture, etc.) et de capitaux en sens inverse.

A travers la migration, la caribéanisation des réseaux religieux transnationaux étasuniens concourt à leur consolidation par leur implantation dans les pôles de la diaspora ; et par les valeurs et normes culturelles nord-américaines dont ils assurent la diffusion dans les communautés locales du pays caribéen d'origine : importation de nouveaux produits, nouveaux modes de consommation, nouvelles attitudes, redéfinition de la place des femmes et de leur rôle dans l'économie et la famille, diffusion de nouveaux « modèles » de développement, etc. Ce processus transnational opérant dans les deux sens, et dont le dispositif est animé et organisé au sein des métropoles-carrefours, participe à la densification idéelle et culturelle du champ migratoire et, à travers le mythe d'une « vie meilleure ailleurs » et du « rêve étasunien », entretient les flux de migrations vers ces métropoles.

A l'instar de celles des acteurs culturels et religieux, les initiatives économiques et marchandes caribéennes témoignent également du réinvestissement par les acteurs de la base des réseaux développés par les Etats et firmes transnationales du Nord à partir des villes-interfaces. Les réseaux de mondialisation par la base qu'ils portent singularisent des régions caribéennes d'origine à forte tradition migratoire avec une insertion dans l'économie internationale voire une tradition marchande locale qui s'inscrivent dans le temps long – implantation du capital étasunien dans les grandes Antilles, pratique ancienne d'un commerce informel qui, comme en Haïti, tend à s'internationaliser, etc. Les communautés immigrées en développement dans les métropoles-carrefours constituent autant de nouveaux fronts pour le déploiement de ces activités transnationales par la base les connectant aux régions d'origine dans les îles. Les activités plus ou moins formelles des nouveaux entrepreneurs caribéens de la diaspora prospèrent en accompagnant la constitution des réseaux migratoires. Ils se fondent sur un ensemble d'activités articulées autour d'une économie de la migration et de la circulation transnationale liant les pôles de l'espace migratoire aux îles caribéennes d'origine. Les entreprises de multi-services haïtiennes de Miami ou New York symbolisent bien le fonctionnement de l'économie ethnique liée à l'immigration. On y trouve pléthore de services répondant aux besoins des immigrants récents : services de traduction de documents officiels en anglais, photos pour le passeport, aide à la démarche pour l'obtention d'un visa, recherche d'extraits d'archives en Haïti, actes de notariat, transfert d'argent et de nourriture, etc. Mes enquêtes au sein de l'entrepreneuriat haïtien de Miami en 2001 et en 2009 ont révélé que les entreprises de multi-services, l'entrepreneuriat inscrit dans les réseaux haïtiens de production et de distribution musicales, le commerce d'importation de produits alimentaires haïtiens, les garages prospérant en partie sur l'exportation de véhicules usagés et de pièces détachées vers Haïti, les maisons de transfert, les centres d'appels et points de vente de cartes prépayées, et les entreprises d'import-export constituaient près du tiers de l'effectif de cet entrepreneuriat (Audebert 2006a, 2012a, 2013a).

Si elle aboutit localement à la reproduction de distances sociales et à des ségrégations spatiales marquées, l'évolution de la polarisation des migrations par les métropoles-carrefours montre que les réseaux migratoires antillais tendent à réinvestir à leur profit les espaces de ces villes en y développant leurs propres réseaux de mondialisation. Ces réseaux contribuent à élargir l'espace de vie des peuples antillais en repoussant les limites de la Caraïbe bien au-delà des seuls territoires insulaires. S'ils ont été imaginés pour relativiser les effets ambivalents de la division internationale du travail et de la géographie sélective des investissements du Nord, les réseaux de mondialisation par la base en reproduisent les schémas géographiques préexistants en s'appuyant sur les atouts logistiques des métropoles-carrefours. Interface Nord/Sud par excellence et centre d'impulsion de l'organisation géoéconomique de l'espace caribéen, Miami canalise une partie des migrations et circulations régionales (Audebert 2000b, 2006a, 2006b, 2009c). Ville globale attirant les multinationales et les capitaux latino-américains, elle est aussi un carrefour servant de point d'appui logistique aux réseaux marchands antillais opérant sur une base transnationale.

Je soutiens donc que l'expansion du capitalisme nord-américain dans le bassin caribéen ne s'est pas faite en effaçant les identités et solidarités collectives locales. Peut-être les a-t-elle au contraire renforcées en les obligeant à se réinventer, en leur permettant de se déployer au-delà

de leur contexte géographique et social de création initial, et en définitive en leur donnant l'opportunité de réinvestir ce capitalisme en lui conférant un nouveau visage. Pas plus que la créolisation à l'œuvre dans le contexte plantationnaire et colonial de rapports de pouvoir socio-raciaux avant elle, la relative (afro-)étasunisation des mentalités et des modes de vie – plus ou moins marquée selon les territoires – n'a débouché sur l'uniformisation des sociétés et des modèles culturels antillais. Au fil de mes enquêtes, de mes entretiens et de mes recensements, j'ai cru percevoir plutôt le réagencement d'identités collectives fondées sur le déploiement au-delà des cadres insulaires de projets économiques, culturels, religieux, familiaux qui articulent la *globalité* des champs migratoires transnationaux à la *localité* des métropoles-carrefours.

Le regard du géographe est à même de saisir ce temps crucial où les réseaux investis d'une fonction économique et d'une dimension sociale et culturelle affective, se muent en champs migratoires. La densification et la complexification des mouvements migratoires dont la composition sociale se diversifie progressivement (immigration de travail, regroupement familial, migrations étudiantes et qualifiées, circulations marchandes, religieuses, artistiques ou de loisirs, etc.) font de cet espace transnational un élément structurel de la démographie, de la société et de l'économie des espaces antillais d'origine. Le cas du champ migratoire maritime haïtien vers la Floride montre comment l'espace de vie, les réseaux économiques et de sociabilité, et la présence culturelle des originaires du Nord et du Nord-Ouest d'Haïti se disséminent et s'étendent au gré de la présence de communautés de compatriotes de tailles variables et plus ou moins bien implantées sur la trajectoire migratoire, aux îles Turks et Caïques, dans l'archipel des Bahamas, et finalement en Floride du Sud (Audebert 2012a). À travers ces communautés de migrants, les lieux disséminés du champ transnational deviennent partie intégrante de l'espace de vie et de l'univers social des populations du territoire d'origine. Le Nord-Ouest d'Haïti, région parmi les plus isolées et marginalisées du pays, entretient probablement au moins autant de liens avec ces lieux du champ migratoire que sont les Bahamas ou Miami, qu'avec la capitale Port-au-Prince.

Il est alors possible d'élaborer une typologie des champs migratoires internationaux reposant sur la plus ou moins grande diversité des espaces impliqués, la complexité spatiale des réseaux (logistique, parcours) et les logiques sociales, politiques et économiques de leur constitution. Au-delà du cas spécifique exposé ci-dessus, un bilan de mes recherches me permet d'identifier *a minima* deux types de champs migratoires.

- Le champ migratoire *simple* ou *élémentaire* lie un pôle d'origine à un pôle de destination de manière directe et est donc caractérisé par l'absence d'espaces tiers ou de transit, et plus généralement l'absence de diversification des parcours, des acteurs et des modalités de la migration. Quelques cas typiques de champs migratoires élémentaires caribéens sont ceux fondés sur les réseaux bipolaires – généralement aériens en ce qui concerne le transport de personnes – mettant en œuvre une intense circulation et une réversibilité migratoire marquée : Antilles françaises/Paris, Kingston/Miami, Kingston/New York, San Juan/New York, Grenade/Trinidad, pour ne citer que les exemples les plus démonstratifs. Ces champs s'appuient généralement

sur un cadre politico-institutionnel spécifique (comme dans le cas de Porto Rico et des départements français d'Amérique) ou des liens historiques étroits.

- Le champ migratoire *complexe* intègre un espace d'origine, un espace d'installation, et de multiples espaces de transit et de rebond pouvant eux-mêmes éventuellement devenir des espaces d'installation. La configuration spatiale archipélagique des territoires insulaires de la Caraïbe se prête au déploiement de cette complexité, avec la multiplication des possibilités de transit et de diversification des trajectoires. La diversité des statuts politico-institutionnels des territoires pratiqués, et l'hétérogénéité des réseaux logistiques auxquels ils sont intégrés (nord-américain, ouest-européen, circum-caribéen, etc.) nécessite parfois la multiplication des lieux de passage, la combinaison des modes de transport (avion et bateau notamment), et contribue à complexifier les parcours et à rendre aléatoire les trajectoires. Dans le bassin caribéen, l'exemple le plus remarquable qu'il m'ait été donné d'étudier est sans conteste celui développé plus haut des *boat people* haïtiens et du champ migratoire qu'ils ont initié vers l'archipel des Turks et Caïques et les Bahamas dont ils ont utilisé les centaines d'îles comme points d'appui et de relais vers la Floride. Les déterminants historiques, écologiques, économiques et politiques inhérents au contexte local du Nord-Ouest haïtien se sont combinés pour rendre possible le développement de filières et de réseaux de migration clandestine maritime. Tandis que les communautés haïtiennes des îles bahaméennes se renforçaient, que le transit devenait durable et que les opportunités de mise en place de filières de ces îles vers la Floride voisine se développaient, de nouvelles configurations associant migrations aériennes d'Haïti vers les Bahamas et migrations par bateau des Bahamas vers la Floride ont vu le jour avec pour visée explicite de contourner les cadres législatifs et juridiques des territoires concernés.

Dans le cadre théorique de mon approche géographique systémique des sociétés caribéennes présentée dans la partie précédente, j'appréhende le champ migratoire transnational comme l'unité de base du fonctionnement du système migratoire caribéen dont les villes-carrefours sont les centres névralgiques, et plus généralement comme un élément constitutif de l'espace méta-régional caribéen dont les limites sont redéfinies par de nouvelles configurations spatiales. A l'échelle du système migratoire caribéen, j'ai jugé éclairant de combiner deux perspectives d'analyse du déploiement spatial des réseaux et champs migratoires : le déploiement des réseaux appréhendé à partir du territoire d'origine (Haïti, Jamaïque, Cuba, Antilles françaises, etc.) vers les pôles d'installation (Miami, New York, Paris, etc.) ; et l'organisation des réseaux analysée à partir de la métropole-carrefour (Miami, notamment) vis-à-vis des différentes sociétés d'origine du bassin caribéen. Le croisement de ces deux perspectives d'analyse a constitué un jalon essentiel pour passer à la troisième étape de la décomposition que j'ai entreprise du lien entre l'internationalisation des métropoles et la constitution des champs migratoires transnationaux : le passage du transnational au système méta-régional par démultiplication des réseaux.

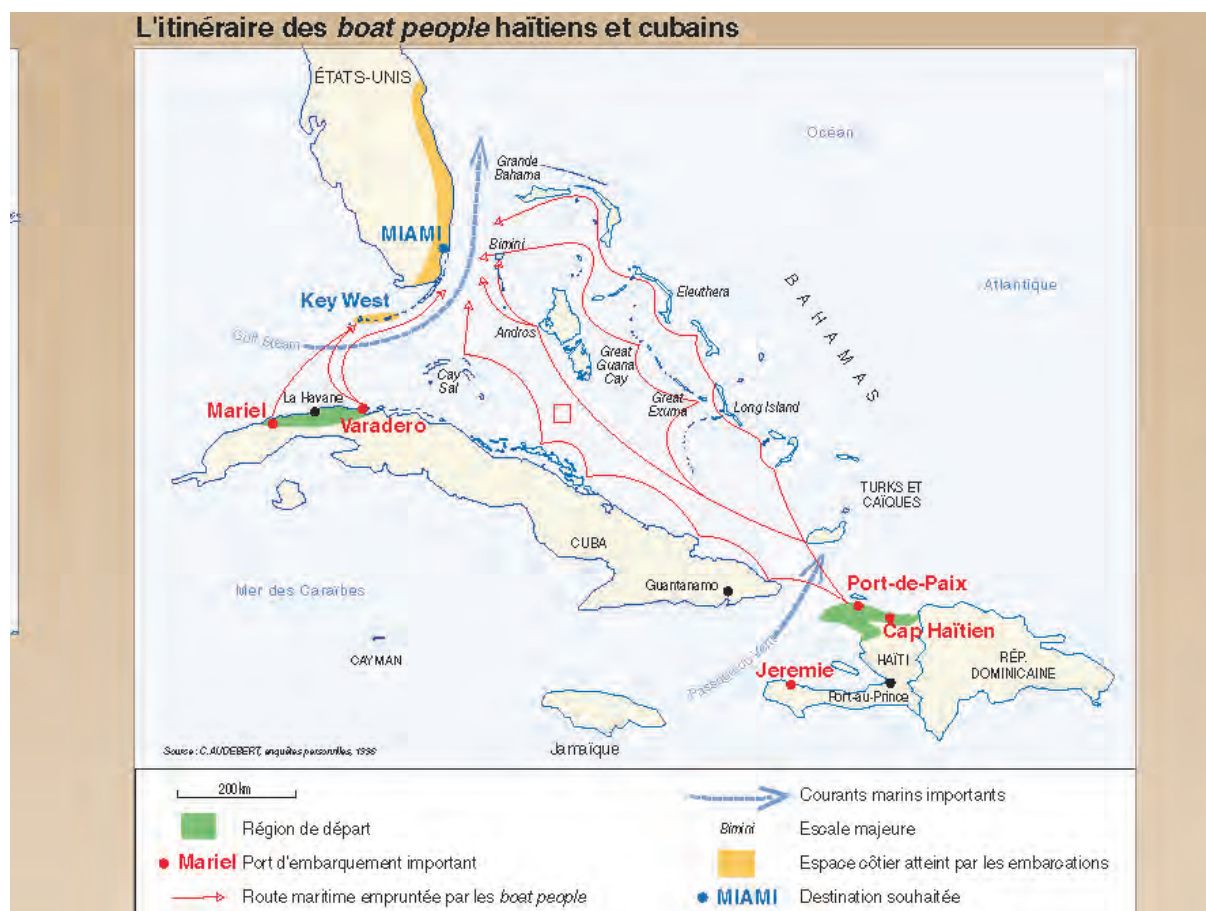


Figure 4. Le champ migratoire Haïti-Bahamas-Floride

III. Le passage du transnational au système méta-régional⁴⁵ par démultiplication des réseaux

Dans cette ultime étape de l'évolution de la relation entre dynamiques globale et locale, la métropole-carrefour joue un rôle incontournable. J'ai précédemment rappelé que le réinvestissement par les acteurs de base des réseaux transnationaux développés initialement par les firmes et d'autres acteurs de premier plan dans un cadre interétatique propice avait été déterminant dans la consolidation des champs migratoires. Ce processus rend compte d'un élément majeur de définition de la ville-carrefour : la « co-présence » d'acteurs de la mondialisation « par le haut » et « par la base » rendant opportunes leurs interactions. Cette métropole s'affirme comme le lieu d'ancrage où se négocie l'articulation entre de multiples champs migratoires, qui font alors système. Le système migratoire ainsi mis en branle, qui incarne le déploiement spatial des sociétés antillaises au-delà des simples cadres insulaires initiaux, a des incidences très directes sur la consolidation de la fonction de carrefour des métropoles internationales ayant fait l'objet de ma réflexion.

⁴⁵ Le système méta-régional se réfère à l'ensemble des lieux de la migration et d'origine mis en réseaux à l'échelle du bassin caribéen et de l'espace de sa diaspora.

La genèse d'un système migratoire régional s'appuyant pour partie sur ces villes a tout d'abord eu pour effet la **diffusion géographique** de la demande en produits et en services culturels caribéens, chaque communauté antillaise émigrée en expansion constituant un nouveau marché potentiel pour les acteurs économiques et culturels du pays d'origine. La transnationalisation des stratégies de ces acteurs a répondu à l'objectif de tirer parti économiquement du différentiel de niveau de vie, de cadre juridique, et de disponibilité de certains biens et services lié à la présence d'une frontière : produits culturels antillais nourrissant les économies ethniques dominicaines, jamaïcaines, portoricaines, haïtiennes ou trinitadiennes des Etats-Unis ou du Canada, services communautaires répondant aux exigences des législations migratoires, etc.

Le deuxième effet local de la constitution du système migratoire méta-régional s'est incarné dans la **mise en contact** de divers groupes ethnisés qui a favorisé les passerelles culturelles, et avec elles l'émergence de nouveaux modes de consommation et d'opportunités marchandes inédites. L'accumulation de capital des acteurs transnationaux s'est appuyée sur la diversification des opportunités économiques et marchandes apportée par les situations multiples de contacts avec les autres groupes ethniques de la ville, qu'il s'agisse des contacts entre marchands, ou des contacts entre marchands et consommateurs de diverses origines. A Miami, pour ne prendre que l'exemple des deux principales communautés caribéennes de la ville, les passerelles culturelles entre Cubains et Haïtiens ont revêtu diverses formes : *botanicas* (magasins vendant des articles pour les cérémonies religieuses afro-synchrétiques) haïtiennes de Little Haiti pensées sur le modèle des *botanicas* cubaines de Little Havana ; épiceries cubaines de Little Haiti (Little Haiti Supermarket, Port-au-Prince Supermarket) concurrentes directes des épiceries transnationales haïtiennes dans la réponse à la demande alimentaire de la communauté haïtienne locale.

Parallèlement, au sein d'une même communauté ethnoculturelle, la co-présence de différents types d'acteurs transnationaux (marchands, églises, familles) impliqués dans les mêmes champs migratoires et installés dans les mêmes quartiers de la métropole-carrefour crée des passerelles entre ces acteurs, dont la formalisation à l'échelle locale a des implications transnationales. Le captage par les réseaux marchands informels transnationaux de vêtements usagers collectés initialement dans un but humanitaire par les églises haïtiennes de Miami à destination d'Haïti est un exemple parmi d'autres des passerelles existant entre réseaux religieux et marchands. Cette mise en contact à laquelle je m'intéresse à ce stade de la mise en perspective de mes travaux met en interaction des cultures capitalistes différentes dont l'expérience porte à nuancer la théorie des classes antagonistes de la ville globale de Saskia Sassen (Sassen 1996). Les acteurs porteurs de ces cultures s'avèrent en effet autant complémentaires qu'ils sont antagonistes. La coopération entre les acteurs « par le haut » et les acteurs « par la base » est remarquablement illustrée par le maintien d'une industrie textile à Miami dans les années 1980 et 1990, grâce aux réseaux informels de production et de distribution impliquant plusieurs groupes ethno-nationaux, alors qu'elle périclitait partout ailleurs dans les sociétés postindustrielles. La production textile informelle à bas coût de chaussures et de vêtements de l'économie ethnique cubaine – ladite « enclave » de Portes – se retrouvait dans les entrepôts des quartiers cubains de Hialeah et dominicains d'Allapattah... Au sein desquels venaient s'approvisionner les *madan sara*, marchandes haïtiennes

transnationales de l'informel avec lesquelles j'ai eu l'occasion d'échanger dans le cadre de mes entretiens et dont j'ai côtoyé l'univers social et familial à titre plus personnel.

Par ailleurs, la théorie des classes antagonistes est aussi relativisée par la force des antagonismes entre les couches populaires elles-mêmes, dont la métropole-carrefour constitue un terrain d'observation remarquable. Sur le terrain de l'emploi, mes enquêtes de 2001 ont révélé de fortes tensions entre Haïtiens et Noirs étasuniens, en compétition pour les mêmes emplois au bas de l'échelle socioprofessionnelle dans le tourisme, le transport, la construction, les services à la personne et la restauration. Au fur et à mesure que les secondes générations très instruites et bien formées d'origine haïtienne gravissent les échelons de la hiérarchie sociale et élargissent le spectre de leurs ambitions professionnelles, les tensions s'accroissent avec les Hispano-Caribéens de même condition sociale dont l'emprise est encore forte sur les réseaux d'accès à l'emploi de larges secteurs de l'économie de Miami comme la finance, la logistique internationale, l'immobilier, l'industrie manufacturière, etc. Les tensions sont tout aussi vives dans l'arène politique locale entre Afro-Caribéens – notamment Haïtiens – et Afro-étasuniens (Audebert 2006a, 2009a, 2011b).

Une autre implication de la constitution du système migratoire régional sur le local métropolitain – à moins que ce soit l'inverse ! – est la formalisation d'un **nouveau cadre infrastructurel et d'une nouvelle logistique plus « globalisés »** que seule la ville-carrefour est capable de mettre à disposition des acteurs migrants, marchands et religieux. Les avantages de la localité sont notamment liés à l'usage des supports logistiques et de communication de la métropole pour développer ses réseaux de toutes sortes à destination du pays d'origine, voire à l'échelle de l'ensemble de la méta-région caribéenne. Un atout majeur de la métropole-carrefour liée à sa position et fonction d'interface réside donc dans l'offre d'opportunités fondées sur la mise en contact et la logistique globalisée de réseaux s'inscrivant dans les champs et systèmes migratoires. Elle se distingue en cela de la ressource frontalière linéaire des « îles pour deux » étudiée dans les cas haïtiano-dominicain (Théodat 2003) ou de Saint-Martin (Redon 2010) et fondée sur un différentiel politique et de système économique (niveau de vie, etc.). Nœud de communication rendant possible les interactions locales qui permettent de se projeter à l'échelle internationale, la métropole-carrefour s'est avérée pour moi un terrain privilégié pour comprendre l'organisation et la dynamique des réseaux transnationaux. Mieux encore, elle s'est offerte à mon regard de géographe comme un lieu-passerelle entre différentes cultures d'un champ migratoire à l'autre, donc d'une île d'origine à l'autre ; un carrefour de champs migratoires interconnectés et appréhendés comme un système spatial de diffusion de valeurs et modèles économiques et culturels à l'échelle de l'ensemble de la Caraïbe. C'est ainsi qu'il faut comprendre le développement des églises protestantes aux Antilles françaises, très liées aux réseaux créolophones haïtiens et anglo-caribéens de Miami. C'est également à travers les lieux-passerelles que sont New York et Miami entre les réseaux transnationaux de production et de distribution musicale jamaïcains, haïtiens et dominicano-portoricains qu'il faut décrypter la diffusion en temps réel du reggae, du konpa, de la bachata ou du reggaeton dans le bassin caribéen et au-delà.

La dimension identitaire remarquable de cette mondialisation migratoire confère une pertinence indéniable à la métropole-carrefour comme théâtre d'observation scientifique de

l'hybridation culturelle, en tant que lieu par excellence de la *cosmopolité* (telle que j'en ébauche le contenu dans le chapitre 4). Carrefour, elle l'est en effet par la rencontre de collectifs sociaux et culturels marqués par la tension « mobilité/fixité », dont la dynamique identitaire et spatiale se fonde sur les acteurs *méso* précités, et dont la rencontre produit une « seconde créolisation » cosmopolite sensiblement différente de la « première créolisation » historique (Glissant 1997) qui avait façonné sur plusieurs siècles les sociétés caribéennes. Difficilement envisageable dans le bassin caribéen du fait des forces exogènes coloniales à l'œuvre sur le temps long et des contraintes de l'insularité pesant sur les échanges entre les îles, cette seconde créolisation ne trouve les conditions de son épanouissement que dans les contextes métropolitains de déploiement de la cosmopolité antillaise. Les pratiques et références religieuses, linguistiques, musicales, les valeurs et comportements consuméristes, et plus largement les auto-identifications de mes interlocuteurs (migrants et leurs enfants) dans des espaces de co-présence de peuples de diverses origines interagissant selon des modalités locales d'agencement social, donnent à voir au moins deux temps dans le processus d'hybridation, particulièrement bien lisibles chez les jeunes adultes et les adolescents : 1°) une construction identitaire initiale héritée du contexte pluriculturel double de sociétés caribéennes originelles déjà créolisées et d'un champ social transnational aux circulations multiples travaillant en profondeur la société d'origine ; 2°) une construction culturelle et sociale pleinement à l'œuvre en contexte cosmopolite, et qui intègre (sélectionne, met en ordre et adapte) les productions culturelles et identitaires des autres peuples avec lesquels ils sont en co-présence dans l'espace métropolitain.

La cosmopolité caractérisant la métropole-carrefour se fonde donc sur la mise en contact de divers groupes ethno-culturels permettant la prise de conscience tout à la fois de leur altérité (à travers la distance sociale et culturelle) et de leur universalité (à travers ce que ces populations ont en commun ou leur perception d'une communauté de destin, de conditions, et d'intérêts). De mon point de vue, c'est cette double prise de conscience qui produit les ethnicités mondialisées. Le contexte urbain pluriethnique nourrit le développement de formes culturelles alternatives et hybrides chez les originaires de la Caraïbe dont la particularité réside dans la combinaison des références identitaires noire (ou indienne), afro-caribéenne et ethno-nationale dont il a été question dans le chapitre 3. Ces références articulées incarnent les échelles spatio-temporelles successives ayant ponctué leur trajectoire et celle de leurs ascendants sur plusieurs siècles, de l'afro-, indo- ou sino-descendance en référence à la dispersion transocéanique, aux diasporas nationales en lien avec les migrations contemporaines. A Paris, New York, Miami, Toronto ou Londres, les Caribéens offrent à l'observateur des identités tantôt ethnicisées, tantôt racialisées, les déclinant tour à tour sur le registre de la condition de migrant face aux « natifs » ou le registre ethnique pour se distinguer du groupe racialisé auquel les catégories officielles ou non entendent les assigner (*west indian* ou *caribbean* vis-à-vis de la catégorie *black or african american*, Antillais vis-à-vis des Africains en France, etc.). En ce sens, en se positionnant simultanément à l'échelle infranationale de l'identité ethnicisée et à celle supranationale de l'afrodescendance, les constructions identitaires récentes des originaires de la Caraïbe incarnent la distinction croissante entre espaces de déploiement des formes identitaires et référence stato-nationale sans pour autant rompre avec cette dernière, comme nous le verrons dans le chapitre à venir.

Les identités migrantes caribéennes des villes-carrefours sont donc **cosmopolites**, c'est-à-dire à la fois *transnationales* au sens où elles se nourrissent du lien maintenu avec l'île d'origine et de l'expérience vécue dans le lieu d'installation ; et *diasporiques* au sens où elles sont contextualisées et situées localement, produites par métamorphisme de contact avec les autres communautés, et en même temps se construisent dans la relation avec les autres pôles de la diaspora, dans un jeu d'influences où certains pôles – Miami et New York dans le cas des diasporas jamaïcaine et haïtienne – ont plus de poids que d'autres et où l'interpolarité dynamique fait évoluer en permanence la configuration diasporique.

Dans cette logique, l'idée de **métamorphisme de contact**⁴⁶ appréhende la construction identitaire comme un compromis permanent où dialoguent les dimensions *héritée* de la culture du pays d'origine, et *contextuelle/située* créée dans la relation à l'autre dans les espaces de la migration. Cette seconde dimension, située, se construit par identification de points de proximité entre groupes (le Même de l'Autre) et de nuances et différences internes au groupe (l'Autre du Même) dans un contexte d'installation où les groupes ethno-culturels sont engagés dans un même processus d'intégration-interaction avec la société perçue comme majoritaire ou dominante. Pour caractériser la cosmopolité de la métropole-carrefour, je reprends donc à mon compte la notion d'« identité-rhizome » (Deleuze et Guattari 1980) ou celle d'« identité-relation » (Glissant 1990), cette identité plurielle de groupes dont les racines sont multiples et elles-mêmes constamment à la recherche de nouvelles sources pour se régénérer. Dans ce processus, il me semble que la prise en compte de l'espace local se fait à travers son rôle de lieu d'expression, de formalisation, voire d'institutionnalisation de la rencontre et de l'hybridation. L'identité relationnelle se façonne dans la pratique des lieux, à l'instar de la construction de l'identité *haitian american* ou de celle des enfants d'Antillais à Paris ou Londres.

J'aurai l'occasion de préciser ultérieurement la fonction de certains lieux (églises, entrepreneuriat, écoles) et de la qualification toponymique dans la construction des identités hybrides. A ce stade, je ne peux néanmoins m'empêcher d'évoquer la place des églises ou des écoles comme lieux passionnants de constitution de ces identités-rhizomes, par l'apprentissage par les immigrés du multilinguisme, des valeurs et de la culture civique de la société d'accueil (multiculturalisme), par l'adaptation à la société étasunienne liée à la fonction sociale dévolue aux églises (Audebert 2002a), et par l'interaction à travers le partage de l'héritage historique et culturel ethno-national avec les autres groupes à l'exemple du *Haitian heritage month* (Audebert 2005a). Dans l'autre sens, du point de vue des institutions religieuses et politiques de la société d'accueil, les églises sont des espaces privilégiés d'apprentissage des cultures caribéennes, ne serait-ce que dans les interactions prolongées nécessaires pour répondre aux besoins spécifiques des groupes immigrés. J'ai déjà évoqué les remarquables passerelles entre les communautés que pouvaient constituer les espaces marchands dans les quartiers ethniques de Miami et New York. Que dire du rôle des commerces *afro* (disquaires, salons de coiffure, etc.) de Château Rouge, Sarcelles ou Cergy

⁴⁶ L'idée de métamorphisme de contact telle qu'elle est développée ici revêt un contenu sensiblement différent de l'acception de Patrick Gonin et Jean-Pierre Renard (1995) relative à la transformation des dispositifs de contrôles migratoires.

Nord dans la construction d'identités hybrides partagées par les Haïtiens, les Antillais français et les Africains en France.

IV. Métropoles-carrefour et espaces de diasporas

En définitive, prendre la métropole-carrefour comme point d'entrée de l'analyse, en s'y intéressant au moins autant qu'aux réseaux, offre la possibilité de réfléchir d'une autre manière à des notions migratoires géographiques, telles que par exemple celle de diaspora dont la ville internationale est un pôle d'organisation et de structuration majeur. A l'aune de la réflexion proposée, les notions de métropole-carrefour (échelle locale) et de diaspora (échelle globale) sont étroitement liées et se répondent l'une à l'autre du fait de la centralité qu'elles occupent dans la compréhension du processus de mondialisation migratoire. Pour l'ensemble des acteurs de ce processus, et en premier lieu les populations migrantes, la ressource métropolitaine repose sur la combinaison de trois éléments : la pluridiasporité, l'interdiasporité et l'intradiasporité.

La *pluridiasporité* se réfère à la situation de co-présence dans un même espace métropolitain de fragments localisés (ou pôles, comme les qualifierait Emmanuel Ma Mung) de multiples diasporas (haïtienne, jamaïcaine, etc.). Espaces de cohabitation de communautés ethno-culturelles intégrées à des réseaux diasporiques mondialisés, ces villes sont des carrefours de diasporas et, à ce titre, bénéficient de l'apport simultané de multiples systèmes réticulaires transnationaux aux ressources culturelles et économiques, aux logiques sociales, et aux configurations et dynamiques spatiales variées. Le cosmopolitisme des villes-carrefours repose sur ces apports diasporiques de divers horizons. Pour autant, toutes les « villes globales » (au sens de Saskia Sassen) ne sont pas pluridiasporiques, car la pluridiasporité est étroitement liée à l'existence d'un contexte local favorable au maintien et au déploiement, pour chaque groupe immigré, de connections avec de multiples pôles à travers le monde. C'est ce qui différencie le système mondialisé de la simple connexion transnationale. L'existence locale d'une logistique de ville-carrefour telle que décrite précédemment est une condition contextuelle essentielle à un développement pluridiasporique. A titre d'exemple, Miami est un lieu-carrefour de communautés locales intégrées chacune à un dispositif diasporique plus large : la jamaïcaine entretient des liens privilégiés avec les communautés-sœurs de New York, Londres, Toronto, Atlanta ou Washington ; l'haïtienne est en connexion avec celles des Bahamas, de New York, de Paris, de Montréal ou de Boston ; la dominicaine l'est avec celles de New York, Barcelone ou Porto Rico ; la cubaine et la colombienne le sont avec celles du New Jersey-West New York ; la trinitadienne l'est avec celle de New York ou de Londres... Autant de connexions multiples dont la mise en co-présence concourt localement à alimenter le rayonnement international de la métropole floridienne.

En ce sens, la pluridiasporité offre généralement un contexte local favorable au développement d'un deuxième trait témoignant de l'articulation entre métropoles-carrefours et diasporas : l'*interdiasporité*. Celle-ci s'observe quand la co-présence engendre le développement de relations et d'échanges locaux entre ces fragments de multiples diasporas. Les interactions locales telles que celles évoquées plus haut à propos des identités hybrides

façonnées dans la pratique des lieux et la confrontation à l'altérité ont un impact immédiat sur les échanges à l'échelle globale. Tout échange idéal, culturel ou marchand entre deux groupes immigrés au sein d'un espace métropolitain est susceptible de se traduire instantanément par des transferts d'un réseau diasporique à l'autre, impliquant alors non seulement les deux groupes ethno-culturels à l'échelle locale, mais aussi l'ensemble des lieux auxquels ils sont liés dans le cadre de leurs réseaux diasporiques respectifs. La focale portée sur la ville-carrefour permet donc, au-delà des réseaux propres à une diaspora en particulier, d'appréhender localement la fabrique de véritables systèmes de diasporas en tant que tels.

Mes terrains métropolitains d'observation de ces processus m'ont apporté un éclairage décisif dans l'analyse du système migratoire caribéen. De manière prospective, le terrain musical, au même titre que les terrains marchand et religieux évoqués précédemment, me paraît fécond pour penser l'apport de l'interdiasporité à la construction d'un espace identitaire méta-régional caribéen à partir de la ville-carrefour. Je pense naturellement au rôle de la co-présence entre Noirs étasuniens et Jamaïcains dans la naissance de la culture rap dans le Bronx ou du Dance Hall Reggae à Brooklyn. Les transferts musicaux entre réseaux jamaïcains (dans le cadre de la configuration quadrilatérale Kingston-Londres-New York-Toronto) et réseaux haïtiens (Port-au-Prince – New York) à l'origine de la genèse du Dance Hall Konpa ont sans conteste été rendus possibles par la co-présence de communautés haïtiennes et jamaïcaines dans les mêmes quartiers populaires de New York. De mon point de vue, Crown Heights et Jamaica Queens sont des lieux d'échanges féconds entre les deux groupes, eux-mêmes alimentés par les circulations artistiques et marchandes à l'œuvre dans le cadre de leur diaspora respective. Les créations artistiques jamaïcaines de Londres ou Toronto en arrivent, via New York ou Miami, à influencer celles de Port-au-Prince en Haïti. Dans le même ordre d'idées, le Reggaeton est-il né dans le bassin caribéen, au fil des circulations régionales de créations musicales en tout genre entre les aires culturelles anglo-caribéennes et hispano-caribéennes, ou est-il le produit capitaliste situé de la cohabitation des populations portoricaine et jamaïcaine dans le Bronx, et de la pratique culturelle festive du Sound System qu'il y ont en commun ? Les influences réciproques permanentes depuis trente ans entre le zouk et le konpa, musiques qui sont chacune le fruit de circulations transnationales (entre les Antilles françaises et Paris pour la première et entre Haïti et les Etats-Unis pour la seconde), ont-elles été davantage portées par les réseaux culturels et migratoires intra-caribéens liant directement Haïti, la Guadeloupe et la Martinique ? Ou l'ont-elles été par les circulations artistiques transatlantiques entre les Haïtiens des Etats-Unis et les Antillais de Paris ?

La difficulté de répondre de manière tranchée à ces questions témoigne de la force des transferts localisés entre fragments de diasporas à l'œuvre dans les métropoles-carrefours, au moins aussi déterminante que celle des circulations transnationales observables dans le bassin caribéen. L'interdiasporité située de ces lieux-mondes, conditionnée par leur cosmopolité, contribue de manière décisive à la structuration du système migratoire caribéen, en connectant dans une poignée de lieux l'ensemble des peuples de la Caraïbe et des réseaux globaux qu'ils sous-tendent, et en chargeant ces connections d'une dimension à la fois fonctionnelle, sensible et existentielle : peut-on être Caribéen hors de la Caraïbe ? Peut-on être Caribéen tout court ? C'est à ces interrogations que l'approche théorique systémique proposée dans la deuxième partie s'était donnée pour objectif de répondre.

Enfin, l'*intradiasporité*, qui se joue à l'échelle globale alors que la pluridiasporité et l'interdiasporité s'observaient à l'échelle locale de la ville, pense de manière combinée ces deux éléments contextuels situés. Elle se réfère au différentiel existant, au sein d'un même réseau diasporique, entre les contextes métropolitains en termes d'opportunités de contact et d'interactions entre les groupes liées aux conditions locales de la cosmopolité. Chaque métropole offre une configuration pluridiasporique (diversité des diasporas en contact) et interdiasporique (nature et densité des interactions entre elles) particulière à un contexte social, culturel et économique local : poids écrasant des Hispano-Caribéens et de l'héritage historique ségrégationniste à Miami, qui favorise les relations entre les Cubains et les autres Latinos, mais contraint celles entre Hispano-Caribéens et Anglo-Caribéens (ou Haïtiens) ; environnement plus cosmopolite de New York donnant davantage de champ à l'expression d'une identité pan-caribéenne ; environnement anglo-caribéen à Londres, dont l'identité se construit en contexte postcolonial, et non post-ségrégationniste, et dans la relation aux autres populations issues du Commonwealth ; antillanité à Paris qui se construit autant dans la distinction vis-à-vis de l'immigration africaine que dans le positionnement ambivalent vis-à-vis du contexte français républicain, et que les générations suivantes tendent à reformuler via une identité de quartiers populaires et une reconstruction du lien transatlantique. Le différentiel lié à l'hétérogénéité de ces configurations contextuelles spécifiques au sein de la diaspora suscite la mise en place de réseaux entre ces points d'appui du système migratoire caribéen.

A ce niveau d'analyse appréhendant de concert la pluridiasporité, l'interdiasporité et l'intradiasporité, ce n'est plus telle ou telle diaspora (jamaïcaine, haïtienne, dominicaine, etc.) ou champ migratoire (portoricain, martiniquais, etc.) en tant que tel qui est considéré au premier chef, mais le système migratoire caribéen dans son ensemble. Le cosmopolitisme marqué de New York – où Anglo-Caribéens, Hispano-Caribéens et Haïtiens jouent un rôle important depuis longtemps dans le dynamisme culturel et économique de la ville où ils sont en contact avec une diversité inégalée de groupes culturels –, la fonction de ville-interface méta-régionale de Miami – où les Cubains continuent à jouer un rôle de premier plan, et où le retrait relatif des Noirs étasuniens et des Anglo-Caribéens offre davantage de champ politique, économique et culturel aux Haïtiens –, le rôle de centre culturel historique francophone à rayonnement international de Paris – où Antillais et Africains se sont très tôt rencontrés et influencés –, la fonction de la métropole montréalaise d'interface entre mondes francophone et anglo-saxon en Amérique du Nord – où la grande majorité des Caribéens reste originaire d'Haïti –, la fonction de carrefour du Commonwealth de Londres – au sein duquel les Anglo-Caribéens ont joué un rôle culturel et économique majeur durant toute la seconde moitié du XXe siècle –, s'inscrivent en complémentarité dans la constitution d'un système caribéen mondialisé. New York et Miami jouent un rôle clef dans le fonctionnement de ce système.

En définitive, le regard du géographe peut, comme j'ai proposé de le faire dans le cadre de mes travaux, saisir selon différents angles et à différentes échelles simultanément la dynamique de développement de ces espaces migratoires.

- Les espaces en question se consolident en effet par *extension réticulaire*, à travers la densification des réseaux qui lient les pôles au sein du système migratoire caribéen. Les lignes de forces qui connectent New York, Londres, Miami, Toronto, Paris, Montréal, Amsterdam, Barcelone et les îles de la Caraïbe se caractérisent par une amplification des flux et une diversification de leur composition (types de migrants) et de leur nature (circulations multiformes). A partir des pôles qu'ils nourrissent se créent de nouveaux réseaux qui contribuent à élargir le dispositif.
- En parallèle, le développement des mêmes espaces migratoires peut être observé à une échelle plus fine, par *extension aréolaire* et en tâches d'huile dans les hinterlands régionaux des métropoles-interfaces. En Floride, à partir du pôle originel d'implantation caribéenne de Miami-Dade, des concentrations secondaires ont essaimées dans d'autres espaces adjacents en Floride du Sud (comtés de Broward et Palm Beach) puis beaucoup plus loin en Floride centrale (Orlando). A New York, les concentrations traditionnelles afro-caribéennes de Brooklyn et du Queens ont alimenté par migration interne de nouveaux pôles satellitaires plus loin en périphérie (New Jersey, Connecticut, Spring Valley, etc.). Avec la saturation des portes d'entrée traditionnelles (Miami-Dade et New York City), de multiples fronts ont été ouverts qui participent à l'élargissement spatial du système migratoire antillais.
- Enfin, une observation concomitante à l'échelle intra-métropolitaine révèle un déploiement des espaces migratoires par *extension de proximité* qui, à la faveur tant de mobilités résidentielles que des vagues d'immigration, se manifeste par la genèse de nouvelles implantations de migrants antillais dans la ville en dehors des concentrations principales, et qui se développent parfois à l'échelle de quartiers entiers. En Floride du Sud, le cas de North Miami/Golden Glades, de taille désormais plus importante que celle de Little Haiti, est un cas d'école.

La perspective globale permet ainsi de porter la focale sur la manière dont les logiques réticulaires (réseaux et champs) nourrissent les dynamiques locales des métropoles-carrefours en leur donnant une densité culturelle et économique et un rayonnement international, et en alimentant leur extension spatiale.

Chapitre 7. La ville-carrefour nord-américaine ou la théorisation urbaine classique à l'épreuve

A la lumière des développements précédents, plusieurs enseignements peuvent être tirés de l'analyse de l'expérience migratoire antillaise que j'ai surtout observée dans le contexte de la ville nord-américaine. Comprendre la dimension migratoire de la Caraïbe requiert d'en saisir le caractère historique fondateur, en replaçant la « seconde » diaspora (migrations contemporaines) dans la continuité de la « première » (traite africaine, engagisme indien, chinois, etc.). Les identités caribéennes contemporaines, dans toute leur diversité, se construisent entre autres dans la relation avec cette « seconde » diaspora : non seulement les identités insulaires sont mondialisées, mais la diaspora constitue un espace inédit de construction d'une caribéanité nouvelle. Le géographe est en mesure d'observer et de décrypter cette caribéanité plurielle en construction, de l'échelle spatiale du système ou du champ migratoire à celle de la ville.

L'espace métropolitain reste de mon point de vue le lieu privilégié d'observation de la fabrique de ces identités-relations qui en dépit de leur dimension « globale » n'en restent pas moins contextuelles. C'est pourquoi une part substantielle de mes travaux s'est intéressée au cadre intra-métropolitain socio-économique et résidentiel de la production de ces identités spatialisées. Je me suis attaché à confronter les théories sur la ville nord-américaine à l'expérience socio-spatiale des communautés afro-caribéennes, en tenant compte de la diversité des contextes urbains au sein desquels celle-ci pouvait être observée. Un tel dessein requiert d'intégrer les changements de la ville-interface : en tissant des relations plus complexes, plus ténues et plus instantanées avec son environnement méta-régional et mondial, elle s'est muée en métropole-carrefour, où la dynamique sociale et culturelle des groupes immigrants ne se joue pas seulement dans la relation au groupe « dominant » mais s'opère aussi de manière décisive dans la relation aux autres communautés ethno-culturelles de la ville, et avec la société d'origine à travers le champ migratoire. J'ai pris en compte ces trois éléments dans le décodage du rapport à l'espace urbain de ces populations.

I. L'Ecole de Chicago, l'assimilation spatiale et les migrations contemporaines

Les chercheurs de l'Ecole de Chicago sont, dès l'entre-deux-guerres, les premiers à s'intéresser à l'insertion urbaine des nouveaux immigrants et à ses implications sur l'organisation de la grande ville étasunienne. Park conçoit la ville comme un organisme vivant dont l'élaboration obéit à deux logiques complémentaires : la « sélection naturelle » par la compétitivité interindividuelle et le regroupement des individus en fonction de leurs affinités socio-économiques et culturelles. Dans ce cadre urbain, la compétition s'opère tant sur le plan professionnel que résidentiel, aboutissant à la formation de communautés spatialement délimitées quoiqu'en réajustement permanent (Grafmeyer et Joseph, 1990 : 377).

Reprenant le modèle de Park, Burgess met en relief le caractère central de la « succession résidentielle » dans la dynamique de croissance urbaine. L'espace urbain est le théâtre d'un double processus d'agréation des communautés et de leur expansion progressive vers la périphérie. Les zones à proximité du centre-ville apparaissent les plus pauvres et les plus dégradées, tandis que les quartiers périphériques accueillent les classes sociales les plus aisées. Mais ce schéma urbain évolue en permanence, certains habitants des zones paupérisées à croissance démographique rapide s'installant dans les zones adjacentes moins dégradées et provoquant la fuite vers la périphérie des ménages habitant les zones dans lesquelles ils s'installent (Park, Burgess et Mc Kenzie, 1925). Burgess distingue la ville productive (centre des affaires et zones paupérisées comprenant les manufactures et infrastructures logistiques) de la ville résidentielle (quartiers ouvriers, résidentiels et de banlieues aisées), la première tendant à s'étendre sur la deuxième dans une zone de transition. Dans l'enveloppe résidentielle la plus proche du centre, les zones d'habitat paupérisées et dégradées accueillent des immigrants récents qui tendent à se regrouper dans des enclaves « ethniques » proches des zones d'emploi. Ceux-ci remplacent les ouvriers qui ont entrepris une mobilité résidentielle vers la périphérie traduisant une mobilité sociale ascendante (*idem*).

L'intérêt du modèle de Burgess réside dans la mise en lumière d'une compétition spatiale sur fond d'inégalités sociales, et d'une succession entre les groupes révélatrice de la dynamique d'immigration dans la ville. Ce modèle comporte néanmoins certaines limites, dont la plus importante s'avère être la non-prise en compte du lien entre le développement du capitalisme et la nouvelle construction sociale qu'il engendre. L'importance des logiques collectives de la dynamique urbaine semble avoir été minimisée au profit de déterminations individuelles. Hoyt (1939) introduit une dimension sectorielle à ce modèle radioconcentrique en y introduisant des voies radiales qui contribuent à étaler du centre vers la périphérie les divers groupes sociaux. Durant la période de l'après-guerre, le modèle polynucléaire très fonctionnel de la ville (Harris et Ullman 1945) et les travaux de l'écologie factorielle urbaine focalisés sur les divisions sociales majeures de l'espace urbain (à travers le statut économique, familial et ethnique) viennent compléter les approches pionnières. Les recherches de l'Ecole de Chicago ont ainsi jeté les bases de la recherche sur la notion de ségrégation ethnique et socio-économique dans la ville.

Avec la déconcentration spatiale de l'activité économique étasunienne au profit des interfaces régionales mondialisées (Ouest et Sud du pays), des auteurs ont proposé de nouveaux modèles à partir de villes-interfaces comme Los Angeles (Soja 1996, Davis 1992) ou Miami (Nijman 2000). Je me suis situé dans cette discussion en rappelant, dans la lignée d'une réflexion déjà bien engagée (Grenier et Stepick 1992, Portes et Stepick 1993), le caractère inédit du contexte ethno-démographique, social et culturel de Miami⁴⁷ tout en mettant en évidence la validité théorique toujours d'actualité de certains apports de l'Ecole de Chicago dont témoigne la superposition d'une structure ethnique sectorielle à une structure socio-économique concentrique (Audebert 2006a). Trois secteurs résidentiels se dégagent en effet, dont les frontières sont en apparence assez nettes : le secteur hispanique s'étend sur les deux-tiers (à

⁴⁷ A l'aube du XXI^e siècle, Miami restait la seule métropole multimillionnaire du pays à la fois à majorité hispanique et immigrée.

l'Ouest et au Sud) de l'espace métropolitain de Miami ; le secteur résidentiel noir s'étend dans le Nord, du centre vers la périphérie ; tandis que le secteur blanc non hispanique à proximité du littoral se réduit à sa plus simple expression avec le départ des *anglos* vers les comtés plus au nord.

Cependant, un examen de la théorie de l'assimilation spatiale à l'aune de l'expérience migratoire de groupes plus récents, les Afro-Caribéens notamment, porte à relativiser la pertinence théorique de l'Ecole de Chicago dans le contexte d'une métropole-carrefour telle que Miami. Selon cette théorie qui emprunte beaucoup au contexte de Chicago dans l'entre-deux-guerres, les nouveaux immigrants s'installent en priorité dans les quartiers centraux paupérisés. Puis leur ascension sociale au fil du temps passé dans la société d'accueil – considérée comme allant de soi par l'approche classique – s'accompagne d'une mobilité résidentielle vers les *suburbs* décrites comme aisées et majoritairement blanches non hispaniques. Les quartiers centraux d'installation des immigrants pauvres ont été conceptualisés principalement sous les formes du ghetto et de l'enclave. Si dans les deux cas, ces zones accueillent des minorités ethniques pauvres et sont marquées par une forte ségrégation, la genèse et les formes de cette ségrégation diffèrent d'un secteur à l'autre : l'enclave abrite pour une période plus ou moins longue des immigrants récents de diverses origines qui considèrent leur ségrégation comme une étape transitoire ; le ghetto s'apparente à une aire d'assignation et d'enfermement durable, traduction spatiale d'un « *arrangement institutionnel fondamental assurant la subordination continue des Noirs aux Etats-Unis* » (Massey et Denton 1993 : 18-19).

L'expérience contemporaine des migrants afro-caribéens dans les villes-carrefours étasuniennes donne à voir des formes marquées de concentration spatiale dans des quartiers aisément identifiables d'un point de vue ethno-démographique et parfois même identifiés en tant que tels par la toponymie et les institutions locales : Little Haiti ou Little Havana à Miami, Jamaica dans le Queens, Borinquen Court dans le South Bronx, etc. Pour autant, ces espaces de concentration ethnique ne constituent en aucun cas des zones de repli sur soi ou d'enfermement du groupe. Dans le cadre de mon dispositif méthodologique présenté dans la deuxième partie, la question a été traitée à partir de trois angles d'approche complémentaires.

Au niveau macro, l'étude statistique de leur composition ethnique ou selon l'origine nationale montre que, bien que les quartiers où vivent les Anglo-Caribéens et Haïtiens soient composés entre 80 % et 95 % de Noirs, ces zones s'apparentent davantage à des mosaïques ethnoculturelles où la cohabitation apparaît d'autant mieux que l'échelle d'observation est plus fine. Les données à l'échelle du *census tract* ou du *census block* révèlent une cohabitation qui n'est pas toujours perceptible dans les données à l'échelle du quartier et de la ville. Quelle que soit l'aire métropolitaine observée, je n'ai nulle part constaté la prédominance d'un groupe ethnoculturel à l'échelle du quartier. Même dans le cas de Little Haiti, au plus fort de la dynamique de regroupement familial et de concentration spatiale des immigrés (seconde moitié des années 1980), les Haïtiens ne représentaient au mieux que 40 % de la population locale.

Mes observations de terrain, enquêtes et entretiens du début des années 2000 au cœur même de Little Haiti ont à la fois montré la force des réseaux transnationaux haïtiens toujours actifs

à travers par exemple la surreprésentation des familles originaires de Port Salut dans la 72^e rue ou de Port-de-Paix dans la 59^e rue d'une part, et d'autre part la présence de nombreuses familles hispano-caribéennes ou d'Amérique centrale dans les mêmes rues. Ces espaces des quartiers populaires centraux constituent les lieux d'ancrage de multiples réseaux transnationaux dont les migrants-acteurs et leurs familles sont en situation de co-présence et d'interaction quotidienne.

Au niveau micro, les enquêtes qualitatives sur les pratiques spatiales des habitants montrent que leur espace de vie tant en termes de lieu de travail que de lieu de loisirs est loin de se limiter à ces quartiers et intègre toute une palette de lieux socialement et culturellement divers (Audebert 2006a). Le troisième angle d'approche est celui des identités-relations observées dans le cadre des enquêtes qualitatives dans ces quartiers de co-présence de fragments localisés de diasporas. Tour à tour jamaïcains ou haïtiens, caribéens, afrodescendants ou *hyphenated Americans*, les individus offrent à l'observation une palette identitaire plus large que celle de l'identité spatiale à laquelle les institutions sont parfois tentées de les assigner.

Je me suis en outre intéressé au modèle centre/périphérie développé par l'Ecole de Chicago à propos de la dimension tant sociale qu'ethnique de la dynamique résidentielle dans les villes (quartiers pauvres au centre, minorités au centre et population majoritaire aisée en périphérie) en m'interrogeant sur sa validité dans le cadre de la métropole-carrefour. La nouvelle organisation logistique de l'espace de ce type de ville engendre des aménagements de grande ampleur et une réaffectation des espaces centraux ou péricentraux à de nouvelles fonctions de commandement et de logistique internationale. Ces fonctions attirent de nouvelles couches socialement aisées qui gentrifient ces espaces. L'ensemble de ces changements entraîne une « revalorisation » foncière (pression à la hausse du coût du foncier et bâti en hauteur) et provoquent le départ des ménages pauvres. Le résultat est que les zones péricentrales initialement paupérisées se gentrifient, tandis que certaines périphéries traditionnellement aisées tendent à se prolétarianiser (Audebert 2006a).

II. La théorie de l'assimilation segmentée à l'épreuve de l'expérience afro-antillaise

J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer dans la première partie l'intérêt que les chercheurs sur l'immigration antillaise aux Etats-Unis avaient accordé au postulat de l'assimilation segmentée. Prenant le contrepoint de la théorie de l'assimilation linéaire (Gordon 1981, Glazer et Moynihan 1963), ce postulat insiste sur la pluralité des modes d'incorporation des immigrés dans la sphère sociale et sur le marché du travail de la société d'installation, en fonction de leurs caractéristiques socio-économiques – niveau d'instruction et de formation, et capital financier notamment – et du contexte situé de réception lié aux politiques publiques de la société d'accueil et aux perceptions du groupe par la société civile et l'opinion publique (Zhou 1997, Portes et Zhou 1993). Le cadre socio-spatial de l'incorporation des immigrants, et en particulier les réseaux sociaux auxquels il donne accès, est ici considéré comme essentiel : réseaux socio-professionnels, contexte résidentiel, ressources ethniques, proximité ou distance vis-à-vis du groupe majoritaire, etc.

La théorie de l'assimilation segmentée a notamment pris en considération la tendance des représentations sociales dominantes et des institutions à identifier et incorporer les immigrés noirs, au premier rang desquels les Afro-Caribéens, à la catégorie « *Black* » dans la société étasunienne. Or la recherche antérieure a largement montré la spécificité de l'expérience sociale de la grande majorité de la population afro-étasunienne, qui se distingue historiquement de celle des *white ethnics* par la persistance de sa position au bas de l'échelle sociale. Il est alors pertinent de se demander comment les positions sociales fondées sur le statut économique se traduisent dans la géographie urbaine.

Dans le cadre des développements contemporains de l'économie mondialisée dans les espaces métropolitains où le déclin rapide du poids des industries traditionnelles s'est doublé d'une tertiairisation pléthorique et polarisée de l'emploi, de nouvelles polarisations sont apparues au sein même des classes socio-économiques traditionnelles. Wilson (1987, 1993, 1997) distingue ainsi l'*underclass* en marge du marché de l'emploi de cette nouvelle économie et exclue de ses réseaux d'insertion, des travailleurs pauvres multipliant les emplois précaires de production ou de services peu qualifiés. La fraction de la population concernée par ces conditions socio-économiques apparaît surreprésentée au sein de la population noire, une particularité qui rend compte du développement de la forme spatiale de l'« hyperghetto » (Wacquant 2007, 2010) ou de l'« *outcast ghetto* » (Marcuse 1997).

Ses habitants ont été à la fois pénalisés par la désindustrialisation de ces quartiers centraux paupérisés et par la suburbanisation de l'activité industrielle restante en pleine mutation. Cette double dynamique combinée au choix des pouvoirs publics de privilégier l'automobile au détriment des transports en commun a considérablement limité les chances d'accès à l'emploi des populations non motorisées de ces quartiers. Ce hiatus spatial a inspiré à la sociologie étasunienne la notion de *spatial mismatch* (Kain 1968, cité par Ghorra-Gobin 2003). La spécificité du « ghetto d'exclusion raciale » étasunien réside dans la combinaison d'une forme de pauvreté urbaine plus durable et plus profonde liée à l'exclusion de l'économie métropolitaine en mutation, à une discrimination socio-raciale historique et persistante, et à une idéologie de marché légitimant l'exclusion des pauvres et l'intervention minimale de l'Etat (Marcuse et Van Kempen 2000).

En parallèle, une classe moyenne noire a émergé à la suite des changements politiques et législatifs liés au mouvement des droits civiques des années 1960, ouvrant théoriquement la possibilité d'une cohabitation résidentielle de cette fraction de la population noire avec d'autres couches aisées dans les *suburbs*.⁴⁸ Dans les faits cependant, ressorts sociaux et raciaux jouent de concert pour rendre compte de la persistance de la ségrégation résidentielle singulière des Noirs quelle que soit la couche sociale considérée (Logan 2000) y compris en dehors des quartiers centraux ghettoïsés. L'indice de ségrégation des Noirs étasuniens vis-à-vis des Blancs non hispaniques était en moyenne de 65 dans le pays en 2000⁴⁹ (Logan et Deane 2002). Cette distance spatiale se traduit par une différenciation très nette en termes de

⁴⁸ Zones suburbaines étasuniennes. Longtemps habitées pour l'essentiel par des couches sociales aisées blanches, leur composition sociale et ethnique tend aujourd'hui à se diversifier.

⁴⁹ L'indice de ségrégation se réfère au pourcentage d'un groupe donné dans un îlot de recensement qui devrait s'installer dans un autre îlot pour que la distribution spatiale des deux groupes soit équilibrée. Un indice supérieur à 55 indique une ségrégation élevée entre les deux groupes (et un indice de 0 une ségrégation nulle).

standards socio-économiques des quartiers dans lesquels vivent les Noirs et les Blancs : à l'échelle de l'ensemble du pays, un Noir étasunien vivait en moyenne dans un secteur de recensement dont le revenu des résidents était de 35 000 \$ en 2000 soit nettement moins que le revenu de 52 700 \$ des résidents des quartiers blancs (Logan et Deane, *op. cit.*).

L'inégalité spatiale est reproduite jusque dans les *suburbs*, où la cohabitation entre les deux catégories est presque partout en recul et où tendent à se développer des secteurs résidentiels noirs et blancs distincts dont les standards divergent remarquablement. Dans les *suburbs* des métropoles-carrefours ayant fait l'objet de mes recherches, le niveau de vie moyen des résidents des quartiers noirs est inférieur d'un tiers à celui des quartiers blancs.⁵⁰ Massey et Denton (1993) ont mis en lumière trois types d'éléments explicatifs de l'accès limité des Noirs au marché du logement : les stratégies discriminatoires des agents immobiliers limitant leur entrée dans les quartiers *anglos* et les orientant vers des quartiers noirs ; les préjugés des ménages *anglos* expliquant leur départ progressif au delà d'un certain seuil de présence des ménages noirs ; les discriminations fédérales dans l'allocation de prêts immobiliers, au détriment des quartiers mixtes et au profit des quartiers « homogènes » socialement et ethniquement. La cohabitation « raciale » prédite par les théories classiques étant loin d'être une réalité dans les banlieues aisées et les caractéristiques sociales des quartiers noirs de ces zones n'étant en rien comparables à celles des *suburbs* au sens classique du terme, il est légitime de se demander si la notion de *suburb* telle qu'elle a été développée dans le contexte de la théorie de l'assimilation linéaire a encore un sens. Pour ma part, reprenant à mon compte les représentations spatiales innovantes des adolescents d'origine afro-caribéenne que j'ai enquêtés dans ces quartiers, je convoque la notion de *brown subs* pour caractériser le développement de ces secteurs résidentiels noirs de banlieue distincts à la fois des *suburbs* blanches et des *hyperghettos* des villes-centres, et signifier le décalage social, économique et souvent environnemental existant avec les banlieues aisées classiques.

L'organisation de l'espace urbain apparaît donc en partie fondée sur des logiques racialisantes porteuses de distanciation socio-spatiale. Dans le cadre de mes recherches, je me suis alors demandé dans quelle mesure l'expérience des immigrants noirs de la Caraïbe reproduisait ou pas celle des Noirs étasuniens, tout en m'interrogeant sur les effets d'une éventuelle assimilation segmentée sur la polarisation sociale des espaces d'installation de l'immigration antillaise dans la ville nord-américaine. Une observation générale de la géographie résidentielle des Afro-Caribéens révèle des schémas caractérisés dans une large mesure par la persistance de la *color line* puisque leur indice de ségrégation vis-à-vis des Blancs non hispaniques restait très élevé (72) en 2000, en lien avec un indice de cohabitation avec les Noirs non hispaniques⁵¹ supérieur de moitié à celui avec les Blancs (47 contre 30).

⁵⁰ Source : base de données du Lewis Mumford Center for Comparative Urban and Regional Research.

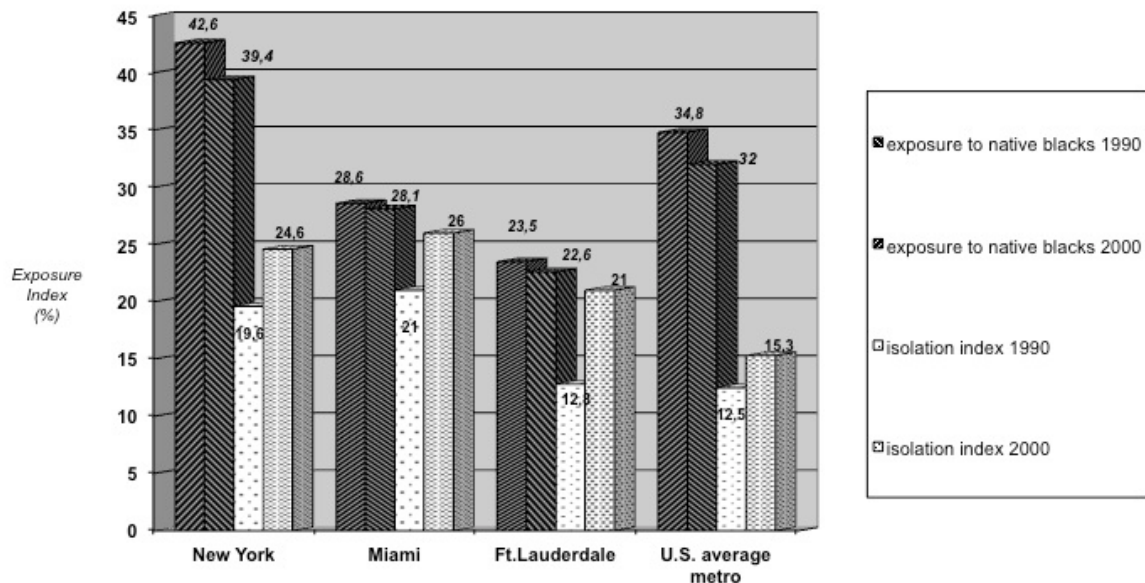
⁵¹ *Exposure index* en anglais, c'est-à-dire le pourcentage des Noirs non hispaniques dans l'îlot de recensement où vit l'Antillais *lambda* (*the average Afro-Caribbean*). Source : Lewis Mumford Center (Logan et Deane 2002).

Mes entretiens avec les acteurs institutionnels – agents immobiliers, associations œuvrant en faveur de l'accès à la propriété des minorités afro-antillaises des quartiers pauvres – ont montré que leurs pratiques allaient plutôt dans le sens d'une fixation de ces populations dans des quartiers similaires en termes de composition sociale et ethnique à ceux dans lesquels ils habitaient antérieurement. De même, mes observations participantes et entretiens avec des acteurs blancs *anglos* et hispaniques – qu'il s'agisse de résidents ou d'institutions – dévoilent des perceptions externes des Afro-Antillais qui les considèrent avant tout au prisme de leur catégorisation raciale au moins autant que de leur identité ethnoculturelle. Ils semblent être perçus comme des Noirs avant d'être perçus comme des Caribéens.

Pour autant, une réflexion sur leur expérience résidentielle dans la ville à une échelle plus fine révèle des dynamiques plus complexes de spatialisation, en particulier lorsque l'on considère la question du point de vue des résidents antillais eux-mêmes. Deux éléments essentiels sont ici à prendre en compte. Le premier relève du positionnement ambivalent des Antillais dans ce contexte sociétal et institutionnel les assignant à la catégorie noire.⁵² Ils apprennent au fil de leur expérience aux Etats-Unis à intégrer cette assignation, y compris dans leur construction identitaire hybride. Dans le même temps, ils tentent de s'en distancier du fait de la conscience qu'ils ont des différences culturelles, d'expérience et d'intérêts entre les deux communautés, mais aussi du fait des stéréotypes négatifs auxquels elle renvoie dans cette société et au malaise qu'ils ressentent vis-à-vis de l'identification de la population catégorisée comme noire à une minorité subordonnée alors qu'ils sont issus de sociétés antillaises où les Afrodescendants sont généralement majoritaires. Le deuxième élément réside dans la nécessité de considérer l'impact de la sélectivité migratoire et la diversité des origines sociales des immigrants antillais : les couches modestes qui s'installent aux Etats-Unis ne sont généralement pas issues des strates les plus pauvres des sociétés insulaires d'origine, et les classes moyennes instruites et qualifiées sont surreprésentées dans la composition des flux par rapport au profil des populations des pays d'origine. Les migrants dont il est question entretiennent un rapport décomplexé vis-à-vis de ladite majorité blanche et des autres composantes ethnicisées de la société d'installation, et n'ont en règle générale pas d'obstacles psychologiques à une installation dans ou à proximité des quartiers de classes moyennes blanches.

⁵² La présence de la catégorie *West Indian ancestry* dans le recensement de 2000 était le fruit de l'action des organisations antillaises auprès des autorités fédérales pour que soit reconnue institutionnellement l'existence d'une communauté d'intérêts afro-caribéenne distincte du groupe *African American*. Cette catégorie se référant à l'origine antillaise a disparue dans le recensement de 2010.

Figure 5. Cohabitation intra-caribéenne et avec les Noirs étasuniens aux Etats-Unis en 1990 et 2000



Source: Lewis Mumford Center, Census 2000.

Note:

l'indice d'isolation croissant (cohabitation intra-caribéenne) reflète une concentration résidentielle antillaise plus affirmée au sein des espaces métropolitains de New York City et de Floride du Sud.

A New York et Miami, métropoles-carrefours qui accueillent à la fois de fortes concentrations de populations antillaises et une présence afro-étasunienne substantielle, l'articulation de ces éléments sociaux et ethniques explicatifs rend compte de l'émergence de secteurs résidentiels afro-caribéens identifiables au sein de secteurs résidentiels noirs plus vastes. Les ménages originaires des Antilles y ont développé des zones caractérisées par un niveau socio-économique plus favorable. A New York et en Floride du Sud, les résidents des secteurs où vivent les Afro-Caribéens ont en moyenne un revenu (39 000 \$) très supérieur à ceux des secteurs afro-étasuniens (33 000 \$), à l'exception de Miami-Dade où le revenu des Haïtiens est comparable à celui des Noirs natifs, selon la base de données du Lewis Mumford Center élaborée à partir des données du recensement de 2000.

Les immigrants antillais ont surtout eu, aux côtés des classes moyennes afro-étasuniennes, une fonction remarquable dans l'élargissement des espaces résidentiels noirs par le rôle de pionniers qu'ils ont joué dans l'installation des résidents noirs dans les zones voisines. Au cœur de Brooklyn, ils ont ainsi élargi leur espace à partir de Crown Heights, la zone d'installation originelle où vivait déjà une importante communauté noire, vers les secteurs plus prisés au sud et de l'est de Flatbush où résidaient des communautés juives et italo-étasuniennes de la classe moyenne. A Miami, aux marges du ghetto noir de Liberty City, la zone de Buena Vista West a accueilli une communauté pionnière de Bahaméens aux premières années de la déségrégation (Audebert 2006a). Leur implantation initiale a ouvert la voie à une installation plus conséquente de ménages afro-étasuniens de la classe moyenne puis populaire par la suite, à une époque où peu de Noirs de Liberty City osaient franchir le pas d'une réinstallation dans les quartiers adjacents habités par les couches ouvrières

blanches. Une décennie plus tard, l'arrivée des Haïtiens a étendu et accéléré cette transition résidentielle.

Au-delà de ces tendances lourdes combinant effets d'ethnicité et effets de classe, les effets de contexte local sont à considérer pour appréhender la spécificité de chaque situation métropolitaine. Les principales concentrations afro-caribéennes de New York – Flatbush à Brooklyn, Jamaica dans le Queens et Williamsbridge dans le Bronx – se caractérisent par une cohabitation toujours importante avec les Noirs étasuniens et un cosmopolitisme plus marqué que dans les quartiers antillais de Miami où Haïtiens et Jamaïcains marquent plus nettement de leur empreinte les quartiers dans lesquels ils résident. Les indices d'isolation mesurant la part des Afro-Caribéens dans la population de l'îlot de recensement « type » où réside l'Afro-Caribéen *lambda* donnent une indication du degré variable d'entre soi résidentiel chez les Antillais selon la métropole-carrefour considérée.⁵³ Cet entre soi est nettement plus affirmé dans la métropole de Miami (indice d'isolation supérieur à 20) qu'à New York (indice de 13) ; et plus généralement, il l'est davantage dans ces deux métropoles-carrefours qu'ailleurs dans le pays où les indices d'isolation restent négligeables (figure 5).⁵⁴ Une autre caractéristique de la métropole-carrefour est la surreprésentation des minorités ethniques issues des migrations contemporaines en comparaison de leur poids dans d'autres espaces urbains, en particulier les populations hispaniques bien présentes dans les quartiers afro-antillais de New York et Miami. La dynamique n'est pas sans incidences sur la suburbanisation des minorités ethniques dans ces espaces métropolitains.

A côté de ces formes spatiales que la recherche classique en sciences sociales qualifie d'« enclaves ethniques »⁵⁵ se sont développées d'autres formes peu lisibles à travers les statistiques, qui témoignent elles aussi de l'expérience résidentielle variée des Afro-Caribéens dans un contexte d'assimilation segmentée qui ne se résume pas à une intégration dans la communauté noire étasunienne ou encore à une installation dans les quartiers populaires. J'ai précédemment évoqué la diversité sociale des nouveaux venus et en particulier la surreprésentation des couches moyennes disposant d'un capital culturel, social et financier dans les flux migratoires antillais. Pour comprendre les ressorts de leur construction identitaire, leurs valeurs culturelles, leurs perceptions et pratiques sociales et options résidentielles, et les relations qu'ils entretiennent (ou pas) avec leurs compatriotes d'origine plus modestes, j'ai fait le choix d'une immersion en situation dans trois familles de la classe moyenne haïtienne durant un mois pour chacune d'entre elles, puis durant trois mois dans une famille de milieu populaire en situation d'ascension sociale. Il m'a paru intéressant d'établir une typologie de leurs secteurs résidentiels, tant il m'a semblé qu'elle recoupait celle des formations socio-spatiales des *globalizing cities* proposée par Marcuse et Van Kempen (2000) :

⁵³ Massey et Denton définissent l'indice d'isolation comme « *the extent to which minority members are exposed only to one another* » (Massey & Denton, 1988, p. 288).

⁵⁴ Ils ne dépassent pas la valeur de 3, à l'exception de Boston, Orlando et Hartford où le poids relatif des Antillais dans la population noire est remarquable (Source : Lewis Mumford Center).

⁵⁵ J'utilise cette notion tout en étant conscient de ses limites pour rendre compte de la réalité de quartiers multiculturels et ouverts sur l'extérieur. Je lui préfère l'expression plus nuancée de « concentration spatiale ethnique ».

- L'*enclave résidentielle exclusive* (ou communauté fermée). J'ai effectué mon premier séjour en août 1996 dans une famille de la classe moyenne supérieure haïtienne résidant dans une *gated community* blanche très huppée de la Baie de Biscayne, ultra sécurisée et dont la séparation avec les zones voisines était à la fois sociale et physique. Dans cette famille, la distanciation vis-à-vis des couches populaires haïtiennes et plus généralement noires était la règle. Les réseaux amicaux et professionnels étaient exclusivement développés avec le voisinage blanc et hispanique ou dans le cadre de la bourgeoisie haïtienne. Tous les amis de leurs enfants étaient blancs non hispaniques.
- La *zone de transition ethno-résidentielle populaire*. Mon deuxième séjour en 2000 m'a amené à résider dans deux ménages d'une même famille en situation de déclassement social aux Etats-Unis, résidant dans deux zones de North Miami à deux phases différentes de la transition. La première zone était en pleine transition avec l'installation des familles haïtiennes, anglo-caribéennes et hispaniques au moment où portaient les dernières familles *anglos*. La deuxième zone était marquée par un processus transitionnel arrivé à son terme où Noirs étasuniens et Afro-Caribéens de condition modeste cohabitaient dans un environnement dégradé bénéficiant de services publics de piètre qualité. Les réseaux de socialisation (amis, église) étaient essentiellement développés dans le cadre de la communauté haïtienne, et plus marginalement afro-antillaise (jamaïcaine) et afro-étasunienne. Dans les deux cas, ces ménages aspiraient à quitter un jour leur secteur pour des quartiers de meilleur standing.
- La *zone de transition ethno-résidentielle de classes moyennes*. Un troisième séjour de trois mois au printemps 2001 a été l'occasion de résider à El Portal, quartier à majorité noire – dont 20 % d'Haïtiens – de la classe moyenne en transition résidentielle entre Little Haiti et les municipalités du nord de Miami. Issue d'un milieu peu favorisé, ma famille hôte a cependant mis à profit sa longue expérience aux Etats-Unis (plus de vingt ans) pour progresser professionnellement et socialement, ce qu'a traduit son installation dans cette zone.
- La « *citadelle* ». J'ai également été accueilli lors de mon deuxième séjour à l'été 2000 par une Haïtienne-Américaine de la classe moyenne supérieure originaire de Boston. Ne connaissant pas bien le marché immobilier local, elle avait fait le choix de s'installer dans les grattes-ciels luxueux et sécurisés qui à l'époque poussaient comme des champignons dans le centre des affaires de Miami. Très bien intégrée dans les milieux professionnels hautement qualifiés de la communauté haïtienne localement, elle avait développé un environnement amical très cosmopolite (*anglo*, hispanique, asiatique, etc.).

Le poids de l'effet de classe se superpose ici à l'effet d'ethnicité. Les cas d'étude présentés témoignent de la diversité des trajectoires résidentielles antillaises et de la manière dont l'assimilation segmentée a pu s'incarner dans les choix résidentiels et plus généralement le rapport à l'espace des ménages antillais. Ces expériences m'amènent à considérer la question de la suburbanisation des minorités issues des migrations afro-caribéennes dans la métropole-carrefour en la portant à un niveau supérieur de généralisation.

III. Ethno-suburbanisation⁵⁶ et polarités spatiales

L'un des traits majeurs de la métropole-carrefour réside, nous l'avons vu, dans la remarquable diversité ethnoculturelle de sa population, marquée par un renouvellement permanent en lien avec les multiples champs transnationaux et systèmes migratoires dont la ville est un point d'appui voire un pôle structurant. La métropole-carrefour organise les espaces réticulés globaux ; elle est en retour travaillée en profondeur et façonnée jusque dans ses formes socio-spatiales locales par ces mêmes champs globaux ou tout au moins par les réseaux qui les animent. De mon point de vue, ce qui la distingue d'autres villes globales ne réside pas tant dans l'impact de la globalisation économique – développement d'activités de commandement et d'une strate d'emplois très qualifiés dans des services à haute valeur ajoutée et au rayonnement international – que dans sa capacité à attirer de manière renouvelée des flux migratoires intenses et variés.

Du fait de sa fonction d'interface migratoire de premier plan, ce type de métropole se caractérise, davantage que ce n'est le cas pour d'autres grandes villes, par l'importance du poids relatif des groupes ethnoculturels issus des vagues migratoires contemporaines, principalement sud-américaines, caribéennes et d'Asie orientale et méridionale, et par la diversification toujours plus importante de l'origine géographique de ces migrations. La forte polarisation qu'exercent les Etats-Unis sur les migrations à l'échelle mondiale en fait un terrain d'étude de choix et explique que s'y soient développées des villes-carrefours dont la variété des contextes locaux traduit la multiplicité des situations d'interfaces mondialisées. Neuf métropoles se distinguent ici, dont je propose une typologie en quatre groupes selon les critères retenus ci-dessus :

- Les interfaces métropolitaines mondialisées à recrutement migratoire diversifié, toutes situées dans le Nord-Est du pays : il s'agit des quatre principales métropoles du Nord-Est du pays, au premier rang desquelles New York (dont la moitié de l'immigration a pour origine la Caraïbe et l'Amérique latine, un quart l'Asie et un cinquième l'Europe) ; Washington, Chicago et Boston rentrent aussi dans cette catégorie.
- Les interfaces métropolitaines mondialisées à recrutement bipolarisé (Asie orientale et Mexique en l'occurrence), situées sur la façade ouest, en Californie : Los Angeles, où les minorités ethniques tendent à devenir majoritaires, se distingue de San Francisco dont la composante européenne apparaît moins marginale sur le plan démographique.
- Les interfaces métropolitaines méta-régionales dont les minorités ethnoculturelles sont majoritaires et diversifiées : la région urbaine de Miami en connexion avec la méta-région caribéenne en reste la seule illustration.
- Les interfaces métropolitaines méta-régionales dont les minorités ethnoculturelles restent minoritaires et l'immigration marquée par la prédominance d'une origine nationale : il s'agit des deux grandes métropoles du Texas très liées à l'immigration mexicaine (Houston, Dallas).

⁵⁶ Traduction de l'expression *ethnic suburbanization*, un processus bien connu dans les grandes villes étasuniennes.

Les villes des trois premiers groupes sont celles qui correspondent le mieux à l'acception de la métropole-carrefour telle que j'en avais cerné les contours dans le chapitre précédent. Il convient au passage de remarquer la spécificité de New York, Miami et Washington concernant à la fois le poids relatif substantiel de la minorité traditionnelle afro-étasunienne et celui des populations néo-immigrantes – en particulier celles catégorisées comme noires pour les deux premières villes. Les transformations ethno-démographiques observées dans ces villes tendent à renforcer et accélérer les dynamiques ethno-résidentielles de suburbanisation des minorités ethniques – par ailleurs à l'œuvre certes de manière moins spectaculaire dans d'autres espaces métropolitains. Le mouvement classique de transition résidentielle et d'élargissement des zones où sont présentes ces populations non blanches se combine à l'effet des réseaux familiaux transnationaux pour rendre compte de l'installation des natifs de l'étranger dans des secteurs résidentiels suburbains jusqu'ici habités par des populations très majoritairement blanches non hispaniques. Les dynamiques ethno-résidentielles *locales* agissent de concert avec les dynamiques sociales *transnationales* pour rendre compte du phénomène.

J'ai notamment eu l'occasion de montrer le rôle des stratégies familiales transnationales dans l'installation des immigrants dans des logements surpeuplés, et dans la mise en commun de ressources financières dans le cadre d'un système de tontine, avec pour finalité la mobilité résidentielle des ménages à la faveur d'opportunités offertes par le marché local de l'immobilier (Audebert 2004b, 2006a). Ces réseaux familiaux qui ont fonctionné pleinement dans les couches populaires expliquent pour une large part que les Haïtiens « suburbanisés » de Miami ne soient pour l'essentiel pas issus des couches aisées. La thèse classique de l'assimilation linéaire est ici contredite par le fait que la mobilité résidentielle des minorités en question est davantage le fruit de stratégies de solidarité dans le cadre de la famille antillaise élargie plutôt que le résultat de leur ascension dans l'échelle sociale. Une part croissante de la population haïtienne de Miami-Dade s'est installée dans les zones suburbaines de North Miami, North Miami Beach et Golden Glades. Elles constituent aujourd'hui un espace cohérent de concentration de populations afro-caribéennes au nord de l'aire métropolitaine, où tendent à s'installer les populations noires de manière générale.⁵⁷ Dans le même temps, la part relative de Little Haiti (figure 6), enclave de la ville centrale, dans la population haïtienne totale du comté s'est considérablement réduite.

⁵⁷ La population noire des municipalités de North Miami, North Miami Beach, Miami Shores et El Portal est passée de 2 100 habitants en 1980 (elle était alors essentiellement afro-étasunienne) à 27 000 habitants en 1990 puis à 52 800 en 2000 et 55 500 en 2010 selon le *US Census Bureau*. Dès 2000, les Haïtiens représentaient officiellement 31 % de la population de North Miami, mais les estimations officielles minimales prenant en compte les stratégies familiales informelles avançaient un poids relatif du groupe supérieur à 40 % de la population totale (US Census Bureau 2002).



Figure 6. L'aire métropolitaine de Miami

Le mouvement de diffusion résidentielle et de suburbanisation des populations haïtiennes et plus généralement afro-caribéennes en dehors des enclaves originelles (Little Haiti, Fort Lauderdale) s'étend d'ailleurs bien au-delà du comté de Miami-Dade, à l'échelle plus vaste de la conurbation sud-floridienne de la *Gold Coast* qui s'étend sur une centaine de kilomètres. A l'origine surtout présents à Miami et ses environs, les Antillais ont rapidement diffusé leur présence vers le Nord (comtés de Broward et Palm Beach) y compris dans les zones suburbaines où ils cohabitent avec des populations très majoritairement blanches non hispaniques plutôt aisées et en moyenne nettement plus âgées. Cette succession ethno-résidentielle est aussi une succession sociodémographique puisqu'à des ménages de taille modeste et généralement proches de la retraite succèdent des ménages de taille plus conséquente et relativement jeunes ou d'âge moyen. Les Noirs non hispaniques représentent désormais 20 % de la population des zones suburbaines en Floride du Sud, dont un tiers est issu de l'immigration antillaise (Haïtiens et Jamaïcains principalement).

Les mutations ethno-démographiques de la métropole-carrefour semblent donc avoir contribué à élargir l'éventail des opportunités résidentielles offertes aux minorités. Mais elles n'ont pas pour autant remis en cause le modèle de ségrégation préexistant. En effet, le prolongement en périphérie de la segmentation raciale de l'espace de la ville centrale combiné à la succession ethno-résidentielle déjà décrite dessine une suburbanisation des minorités ethniques à deux échelles. Elle prend à la fois la forme d'un étalement sectoriel suburbain dans la continuité spatiale des zones ségréguées de l'*inner city* (logiques de racialisation à l'échelle métropolitaine), et la forme de concentrations immigrées reproduites en périphérie (logiques d'ethnisation de l'espace à l'échelle plus fine d'un ou plusieurs quartiers). Le processus ne se traduit pas par davantage de cohabitation entre les minorités ethniques et la population blanche non hispanique, car on observe un mouvement en trois phases impliquant généralement la mobilité résidentielle de multiples groupes autour d'un groupe ayant un rôle moteur. La première phase, que je qualifierai de transitionnelle initiale, correspond à l'installation de ménages des minorités ethniques dans des secteurs *anglos* avec pour effet une cohabitation interethnique croissante. La deuxième phase est celle du départ progressif des ménages *anglos* davantage en périphérie qui occasionne une stabilisation voire un déclin de la cohabitation. Ce départ élargit les possibilités d'installation de nouveaux membres de la minorité ethnique qui, par le renforcement de sa présence, joue un rôle de catalyseur dans l'installation de nouveaux groupes peu présents auparavant : cette troisième phase s'incarne dans l'émergence d'une concentration ethnique suburbaine (*ethnic suburb*) assortie de la cohabitation de multiples minorités.

Ces observations tirées de mes terrains sur l'expérience des Afro-Caribéens dans les périphéries des métropoles où ils sont très présents semblent pouvoir être dans une certaine mesure généralisées à d'autres minorités dans les contextes suburbains de diverses métropoles-carrefours. La majorité des Asiatiques et la moitié des Hispaniques des cent principales unités urbaines du pays vivent désormais en zone suburbaine. La variété des expériences métropolitaines nécessite cependant de resituer chaque situation dans son cadre

local. Le phénomène décrit est particulièrement accentué dans les métropoles-carrefours. Les banlieues des métropoles-carrefours de la façade pacifique accueillent une part croissante d'Hispaniques (Mexicains surtout) et d'Asiatiques (Chinois, Coréens, Taïwanais, Philippins, Vietnamiens), et celles de Floride sont de plus en plus caribéanisées (Hispano-Caribéens, Haïtiens et Anglo-Caribéens).⁵⁸ Les contextes de forte présence des minorités dans les secteurs suburbains sont caractérisés par une ségrégation plus élevée vis-à-vis des Blancs non hispaniques et qui tend à se renforcer dans le temps, rendant d'autant plus singulière la situation des métropoles-carrefours où se développent de remarquables concentrations ethniques suburbaines. Les banlieues hispaniques les plus ségréguées sont ainsi celles de Los Angeles, New York, San Francisco et Chicago, avec des indices de ségrégation comparables à ceux des banlieues asiatiques de Californie (indices supérieurs à 50).

Le contexte local de Miami se distingue nettement de celui des autres métropoles-carrefours par la force avec laquelle les champs migratoires caribéens ont structuré les concentrations ethniques suburbaines. Selon la base de données du Lewis Mumford Center, les Hispaniques y résident en moyenne dans des banlieues très majoritairement hispaniques – 70 %, soit le taux le plus élevé du pays – et les Noirs y vivent dans des zones suburbaines où les populations noires sont dominantes – 60 %, un autre record qu'elle ne partage qu'avec Newark. C'est la seule métropole des Etats-Unis qui cumule ces deux particularités. Les populations caribéennes jouent un rôle moteur dans la constitution de ces concentrations ethniques, qu'il s'agisse des Cubains dans les banlieues hispaniques d'Hialeah ou West Kendall, ou des Haïtiens et Jamaïcains dans les zones suburbaines noires de North Miami, Lauderhill, Lauderdale Lakes, Miramar et Pembroke Pines.

La situation des enclaves suburbaines noires n'est néanmoins pas comparable à celle des enclaves des autres minorités ethniques car, à Miami comme dans les autres métropoles du pays, la ségrégation vis-à-vis de la majorité blanche non hispanique y est plus forte. Les enclaves suburbaines noires partagent aussi un certain nombre de singularités en termes d'environnement social et de qualité de vie. Le revenu médian des ménages y est partout très inférieur à celui des autres enclaves et en particulier à celui des banlieues blanches *anglos* (écart de 40 % en moyenne), ce qui pose naturellement la question de la reproduction de la *color line* en périphérie. Au sein ou à proximité de ces *brown subs*, les enclaves résidentielles antillaises se différencient par un niveau socio-économique intermédiaire de leurs habitants entre celui des Noirs étasuniens et celui des Blancs non hispaniques.⁵⁹

De manière générale, assiste-t-on à une dynamique de périphérisation du « modèle » de l'enclave ethnique immigrée auquel a correspondu l'expérience afro-caribéenne dans les *inner cities* ? La territorialisation métropolitaine qui se dessine actuellement chez les minorités issues de l'immigration ethnicisée semble plutôt marquée par des polarités multiples, à la fois

⁵⁸ Les zones suburbaines de Los Angeles-Long Beach étaient constituées à 45 % d'Hispaniques et à 15 % d'Asiatiques en 2000 et celles de San Francisco-Oakland à 19 % d'Hispaniques et à 19 % d'Asiatiques ; celles de Miami-Dade étaient déjà majoritairement composées d'Hispano-Caribéens et à 20 % de Noirs dont un bon tiers venait de la Caraïbe (Lewis Mumford Center for Comparative Urban and Regional Research 2000).

⁵⁹ Dans les zones suburbaines des métropoles-carrefours, le revenu médian des ménages afro-caribéens est supérieur de 15 à 20 % en moyenne à celui des secteurs noirs étasuniens, selon les données de la base du Lewis Mumford Center.

dans la ville centrale (maintien des enclaves traditionnelles) et dans les zones suburbaines (émergence de nouvelles enclaves). Les concentrations ethniques antillaises des *suburbs* se caractérisent par la reproduction de la multiethnicité et la duplication de l'économie ethnique de l'*inner city*, et le développement d'une base électorale. Cette observation m'a amené à me demander si l'on pouvait considérer les nouvelles concentrations suburbaines afro-caribéennes comme des *ethnoburbs* au sens que leur donne Wei Li à propos des enclaves asiatiques de Los Angeles, notamment Monterrey Park (Li 2009).

Wei Li définit l'*ethnoburb* – contraction d'*ethnic suburb* – comme une concentration ethnique suburbaine résidentielle et marchande dans une grande métropole. Ce territoire multiethnique marqué par la concentration volontaire d'un groupe ethnoculturel minoritaire qui n'est pas nécessairement dominant reproduit certains aspects de l'enclave et certains aspects de la banlieue traditionnelle. Créée sous l'impulsion de mutations socio-économiques (mondialisation des réseaux économiques, réagencements métropolitains, etc.) et politiques (sélectivité migratoire, etc.) structurelles contemporaines, l'*ethnoburb* n'est pas un espace enclavé et coupé de son environnement mais un système ouvert reposant sur les échanges marchands, informationnels, migratoires et tend à remplacer au moins partiellement l'enclave ethnique de la ville centrale comme principale porte d'entrée des néo-immigrants dans les grandes métropoles (Li, *op.cit.*).

La concentration spatiale suburbaine afro-caribéenne – et en particulier haïtienne – de North Miami, sur laquelle j'ai le plus travaillé tant elle me paraissait être l'exemple le plus abouti de l'*ethnic suburb* antillaise dans la métropole-carrefour étasunienne, présente un certain nombre de similitudes avec le cas de Monterrey Park. Elle est tout d'abord le résultat d'un regroupement spatial volontaire des Haïtiens pour recréer un environnement social, culturel et marchand familier dans un cadre résidentiel perçu comme plus favorable que celui de l'enclave paupérisée de Little Haiti. Ensuite, comme pour l'*ethnoburb* chinoise de Los Angeles, elle se déploie sur des espaces plus étendus que celui de l'enclave de la ville centrale dont les contours sont plus nets, et s'étend sur plusieurs municipalités : à partir d'un noyau de présence suburbaine plus dense – North Miami – l'implantation haïtienne et afro-caribéenne se diffuse vers les zones adjacentes (North Miami Beach, Golden Glades, Miami Shores). La zone accueille aujourd'hui un effectif haïtien (47 000 individus) très supérieur à celui de l'enclave originelle de Little Haiti (17 000).

L'*ethnoburb* haïtienne est ouverte sur l'extérieur et accueille autant des ménages venus de l'enclave de Little Haiti que des ménages arrivant directement d'Haïti et du reste de la Caraïbe. Dans cette banlieue dont la moitié de la population est née à l'étranger, la multiethnicité est une réalité ouvrant les opportunités d'interaction entre les groupes, avec pour moteur une présence haïtienne qui représentait 37 % de la population locale en 2010⁶⁰, soit l'essentiel de la population antillaise de la zone. 70 % des résidents parlent une autre langue que l'anglais – espagnol et créole principalement. Un habitant sur quatre est hispanique, dont la moitié est originaire de la Caraïbe (Cubains, Portoricains et Dominicains) et un habitant sur sept est issu de la communauté noire étasunienne.

⁶⁰ Cette statistique ainsi que celles qui suivent sont tirées de l'*American Community Survey* 2006-2010 (US Census Bureau) sur lequel je travaille actuellement.

Le contraste entre North Miami et Little Haiti en termes de profil démographique et socio-économique apparaît notamment à travers la taille des ménages plus importante en périphérie (4,25 personnes) que dans la ville centrale (3,31), ce qui explique au moins en partie leur revenu médian plus élevé à North Miami (tableau 1). La part des ménages en situation d'extrême pauvreté (revenu annuel inférieur à 10 000 \$) y est trois fois moins importante, et la part des Haïtiens propriétaires y est aussi deux fois plus conséquente qu'à Little Haiti. Ce contraste tend néanmoins à se réduire avec le temps, avec la paupérisation croissante de North Miami.

Comme dans le cas des *ethnoburbs* chinoises de Californie, la concentration haïtienne de North Miami acquiert une dynamique propre et développe des formes géographiques résidentielles et marchandes spécifiques, qui diffèrent de celles de l'*inner city*. North Miami et ses environs accueillent des Haïtiens d'une diversité de couches sociales plus affirmée que dans l'enclave de Little Haiti, révélant une stratification sociale interne au groupe qui s'incarne dans la différenciation de l'espace au sein de cette concentration ethnique suburbaine. La municipalité de North Miami, qui est le cœur de l'*ethnoburb* haïtienne de Miami, en est aussi le secteur dont les ménages sont les plus modestes en termes de statut socio-économique. Les secteurs haïtiens voisins de North Miami Beach et Golden Glades accueillent des ménages dont les conditions sociales sont moins défavorables (tableau 1).

Tableau 1. Profil social des Haïtiens de Little Haiti et de l'*ethnoburb* de Miami : 2010

	Effectif des Haïtiens	% propriétaires	Revenu médian des ménages	Taux de pauvreté des individus (%)
Little Haiti	17 451	21	21 800	39
North Miami	22 944	39	30 450	31
North Miami Beach	9 807	54	36 400	21
Golden Glades	13 085	50	37 700	23

Source : US Census Bureau, ACS 2006-2010.

La bipolarisation résidentielle de la communauté haïtienne de Miami (Little Haiti/North Miami), à l'instar de celle de New York avant elle (Flatbush Crown Heights/Jamaica), se double d'une bipolarisation de sa géographie marchande. L'économie ethnique de l'*ethnoburb* s'est ainsi développée à partir des années 1990, alors que le quartier de Little Haiti concentrait encore l'essentiel de cet entreprenariat – quelques centaines de commerces haïtiens. La concentration marchande suburbaine n'a cessé de se développer depuis, tandis que la concentration originelle et dominante de l'*inner city* s'est stabilisée et même contractée à partir des années 2000 (Audebert 2006a, 2012a, 2013a). Comme dans l'*ethnoburb* chinoise, les commerces haïtiens répondent avant tout aux besoins d'un marché ethno-communautaire et les services professionnels s'y sont installés plutôt que dans l'enclave de la ville centrale.

Mais à la différence de l'économie ethnique asiatique, le faible capital financier et social des entrepreneurs haïtiens et leur dépendance vis-à-vis d'un marché ethnique au faible pouvoir d'achat a limité le développement et la diversification de l'économie haïtienne de North Miami. Avec le temps, celle-ci s'est de plus en plus apparentée à une duplication de l'économie ethnique de Little Haiti, ce qui la différencie nettement du schéma des *ethnoburbs* chinoises de Californie. Les réseaux de mondialisation « par le haut » bancaires et des firmes transnationales connectant les pôles de la diaspora chinoise à l'Asie orientale (Hong Kong, Taïwan, Singapour, Sud-Est de la Chine, etc.) ont apporté d'importants flux de capitaux ainsi qu'une diversification verticale de l'activité entrepreneuriale aux *ethnoburbs* asiatiques de la côte ouest étasunienne. Cela constitue une autre dissimilitude vis-à-vis de l'entrepreneuriat immigré afro-caribéen – et notamment haïtien – marqué par un faible apport en capital et une intégration limitée aux réseaux formels de financement (grandes banques) que tente de pallier une forte solidarité au sein de la famille élargie.

En définitive, les concentrations ethniques suburbaines afro-caribéennes sont caractérisées par une cohabitation décroissante avec les résidents *anglos* de plus longue date, mais restent marqués par un certain cosmopolitisme lié à une cohabitation toujours forte entre Antillais – accompagnée d'une augmentation de leurs indices d'isolation résidentielle là où leur présence est substantielle comme en Floride – de même qu'avec les Afro-étasuniens. Les Antillais de New York et Miami partagent aussi dans une certaine mesure leurs espaces résidentiels avec les Hispaniques, notamment ceux de la Caraïbe. Cette mosaïque, lorsqu'elle crée de l'échange, constitue un terreau fertile au développement des identités-relations dans les métropoles-carrefours et un cadre propice à leur étude.

IV. Les lieux de la cosmopolité

Une des limites des approches classiques héritées de l'Ecole de Chicago a trait à leur analyse des groupes culturels dans le seul cadre de l'espace urbain, sans prise en compte de la position et de la fonction de cet espace local dans un espace méta-régional ou mondial plus large et des liens transnationaux que cela génère. La dynamique des lieux de la ville doit aussi être pensée dans l'articulation entre localité et globalité qui les constitue. L'approche géographique systémique que j'ai proposée dans la deuxième partie intègre à la réflexion le rôle du champ migratoire comme élément plus large d'un système de migrations qui est aussi, lorsqu'il est observé à partir de la métropole mondialisée, un système de diasporas. Comme je l'ai rappelé, l'approche confère une dimension majeure à la ville-carrefour qui est à la fois ville-réceptacle, ville-rencontre et ville-relais vers d'autres systèmes de migrations.

J'ai signalé que l'hybridité culturelle et les innovations identitaires qui se dessinaient dans le laboratoire métropolitain ouvraient de nouveaux horizons à une seconde créolisation caribéenne rendue possible en migration grâce à la combinaison locale de trois éléments précédemment mentionnés : la pluridiasporité, l'interdiasporité et l'intradiasporité. La seconde créolisation, ce sentiment d'appartenance pancaribéen qui est en même temps une identification forte à la métropole-carrefour (au moins autant qu'au pays de résidence en tant que tel), prend trois formes originales. La *pluriculturalité* est le résultat d'une cohabitation où

les individus acquièrent des compétences culturelles permettant d'échanger avec d'autres groupes. La *transculturalité* est le résultat d'une circulation transnationale dans le cadre de laquelle les individus et les familles intègrent les éléments culturels des diverses sociétés concernées par cette mobilité. L'*interculturalité* est le résultat de transferts culturels entre groupes ethnicisés et d'une génération à l'autre. La réflexion sur les identités-relations consubstantielle du questionnement sur la métropole-carrefour est au croisement de la géographie culturelle et de la géographie sociale, car ces identités fondées sur la rencontre sont aussi le produit de rapports sociaux situés, souvent asymétriques.

L'occasion m'est donnée à ce stade de revenir plus en détail sur le concept de *diatopie* que j'ai évoqué précédemment. Cette notion que je propose d'appliquer à l'analyse géographique m'a été inspirée par la recherche en linguistique dont la démarche diatopique consiste, au sein d'un espace linguistique donné, à différencier et situer géographiquement les locuteurs en fonction de leur manière de parler, propre à la région ou la localité dans laquelle ils vivent (Gadet 1996). La méthode met en lumière la manière dont une même unité linguistique peut apparaître selon des formes différentes selon les lieux. La variation diatopique de la langue est souvent appréhendée de concert avec les variations diachronique (dans le temps) et diastratique (selon la position sociale). Par analogie à l'expérience des créoles caribéens, langues avant tout orales encore peu standardisées par la « pression normative » de l'écrit et donc remarquablement évolutives, j'associe la seconde créolisation à la fluidité d'identités-passerelles hybrides, réfractaires à la pression normative en contexte migratoire comme les identités nées de la première créolisation l'avaient été en contexte insulaire.

Dans le système migratoire caribéen au sein duquel s'épanouit la seconde créolisation, il ne faut pas chercher les fondements de cette dernière ou son unité dans une hypothétique forme de standardisation culturelle puisque, reposant sur l'*articulation* de registres identificatoires se projetant dans des échelles spatiales multiples – origine nationale, référence méta-régionale, ascendance afro-, indo-, euro-ou sino-située –, sa principale caractéristique réside dans la pluralité des contextes géographiques de production de ses dynamiques culturelles (pôles de l'espace migratoire). L'approche diatopique que je propose met en tension l'unité globale et les variations locales de la géographie des identités migratoires caribéennes à travers l'imbrication des échelles spatiales identificatoires. Par exemple, dans des contextes culturels, économiques et politiques métropolitains divergents, et au contact de populations variées d'un contexte à l'autre – dominante cubaine ici, majorité afro-étasunienne là, cosmopolitisme avec forte présence jamaïcaine dans telle autre métropole, etc. –, l'identité diasporique haïtienne recouvre des réalités distinctes que permet de saisir l'approche du global par le prisme (*dia*) du lieu (*topos*).

La pluralité des contextes migratoires (métropoles-carrefours en particulier) porte à considérer trois types de déclinaisons locales :

- la variation des situations d'interface en lien avec les méta-régions avec lesquelles les villes d'installation sont en connexion, comme j'ai eu l'occasion de l'évoquer antérieurement ;
- la variation des situations de co-présence liée au poids démographique plus ou moins important de telle ou telle population (Cubains et Haïtiens à Miami, Jamaïcains et

Haïtiens à Broward, Dominicains, Portoricains, Jamaïcains, Guyaniens, Haïtiens et Trinidiens à New York) et à la mixité plus ou moins prononcée dans les quartiers d'installation (plus importante dans le Queens et à Brooklyn, qu'à North Miami ou dans les *suburbs* de Washington) ;

- et enfin la variation dans les hiérarchies et positionnements socio-économiques des divers groupes localement impliquant une variation dans les rapports sociaux situés.

La prise en compte intégrée de ces trois variations diatopiques introduit de manière pertinente à la réflexion sur les lieux de la cosmopolité. J'ai déjà mentionné la position des populations afro-étasuniennes au bas de l'échelle sociale et la position intermédiaire des Afro-Antillais et Hispano-Caribéens⁶¹, deux tendances générales observables dans l'ensemble des espaces étudiés. Mais dans le détail des situations locales, Miami reste marquée par le contraste saisissant entre l'économie ethnique cubaine toujours dominante et la position socio-économique subalterne des Haïtiens maintenus en marge de cette économie ethnique au profit des immigrants hispaniques, même si les arrivants d'Haïti ont pu se positionner dans les activités traditionnellement occupées par les Noirs locaux et même développer des territoires marchands comme je l'ai montré. Pour des raisons historiques, la classe moyenne et les milieux d'affaires jamaïcains y sont proportionnellement mieux représentés qu'à New York, avec notamment l'implantation des réseaux sino-jamaïcains mettant en lien les îles de l'aire culturelle anglo-caribéenne et la diaspora marchande chinoise via Miami.

L'approche mettant en lien la position socio-économique locale des groupes ethnicisés avec l'insertion de la métropole-carrefour dans les réseaux économiques de la mondialisation peut être utilement éclairée par une vision transcalaire des lieux de la cosmopolité. La nature des interactions et les alliances entre groupes à une échelle géographique considérée (qui peut être la localité métropolitaine, son aire de commandement méta-régionale ou l'espace transnational des champs qu'elle polarise) ont des effets sur le positionnement socio-économique de ces groupes à l'échelle locale, une articulation entre les échelles d'analyse que doit prendre en compte le chercheur pour avoir une vision globale des dynamiques observées. C'est ce que révèle une brève mise en perspective des réseaux économiques cubain et haïtien de Miami. Le rayonnement géographique différencié – à des échelles différentes – de ces économies est notamment fonction de leur capacité à s'inscrire dans des réseaux glocaux. Tandis que l'économie ethnique cubaine a développé des réseaux à l'échelle continentale (interface entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine), l'économie ethnique haïtienne s'inscrit davantage dans un champ d'action méta-régional.

Caractériser l'économie cubaine de Miami comme une « enclave » est très réducteur car la notion renvoyant à l'idée de repli sur soi économique et de fonctionnement en circuit fermé ne rend pas compte de sa fonction d'interface entre le système économique, financier et marchand latino-américain et celui propre à l'économie étasunienne. Les Cubains de Miami se sont ainsi appuyés sur leur double culture et leurs réseaux économiques transmis d'une génération à l'autre depuis un demi-siècle – bilinguisme, maîtrise ancienne de la culture entrepreneuriale et des réseaux commerciaux étasuniens, important capital social et financier, développement de liens étroits avec les entreprises latino-américaines – pour développer des

⁶¹ A l'exception peut-être des couches populaires portoricaines de New York City.

activités fortement impliquées dans les échanges « hémisphériques » (finance, commerce international, transport, information, etc.) et aussi investir les postes d'encadrement des sièges locaux latino-américains de grandes entreprises étasuniennes. L'espace glocal des réseaux économiques haïtiens de Miami est en revanche plus réduit puisqu'il se fonde sur l'articulation entre les liens locaux qu'il entretient avec l'économie ethnique cubaine et plus généralement le système économique nord-américain pour son approvisionnement, et les relations méta-régionales qu'il tisse avec Haïti et les ports francs du bassin caribéen via les *madan sara* (marchandes transnationales haïtiennes).

New York et sa grande banlieue sont en revanche caractérisés par un cosmopolitisme marqué et la multiplicité des présences caribéennes, avec d'ailleurs une frontière beaucoup plus floue entre Afro-Caribéanité (*West Indianness*) et Hispano-Caribéanité que ce n'est le cas à Miami.⁶² L'importance de l'entrepreneuriat dominicain (épiceries, salons de coiffure, restaurants notamment) y est croissante dans tous les quartiers de présence caribéenne, et s'ouvre au marché hispano-caribéen dans son ensemble ainsi qu'au marché haïtien et anglo-caribéen. Cet entrepreneuriat fonctionne de plus en plus comme un espace d'échange et de redistribution de produits de consommation courante importés de divers pays de la Caraïbe et destinés aux diverses clientèles caribéennes des quartiers populaires de New York. Le cosmopolitisme caribéen marchand de New York se décline également à un autre niveau, qui articule l'ethno-nationalité à l'indo-descendance. Contrairement à Miami, la *big apple* accueille d'importantes concentrations de Guyaniens et de Trinidiadiens d'origine indienne avec pour effet la construction d'une pan-caribéanité locale où l'héritage indien est plus présent qu'à Miami. New York constitue un *hub* unique pour les réseaux économiques indo-guyaniens locaux (alimentation, bijouterie-joaillerie, etc.) qui servent d'interface entre les économies caribéennes anglophones – filière agro-alimentaire du Guyana et de Trinidad en particulier –, les communautés anglo-caribéennes new-yorkaises et les réseaux marchands diasporiques indiens. Les *ethnic Indians* occupent une position centrale dans le secteur de la restauration et ont fait de New York le cœur de l'entrepreneuriat trinitadien dans ce secteur d'activité en diaspora, avec pour épicerie Brooklyn. Deux autres différences contextuelles entre les deux grands pôles de la présence caribéenne en diaspora résident dans la moindre visibilité des Cubains à New York qu'à Miami et leur position économique plus en retrait, ainsi que le profil socio-économique plus modeste des Jamaïcains en comparaison du comté floridien de Broward.

Enfin, Boston et Washington, les deux autres métropoles-carrefours comptant plusieurs dizaines de milliers d'Afro-Caribéens, accueillent des communautés locales marquées par une présence forte des classes moyennes. A Boston, les Antillais sont très majoritairement des originaires d'Haïti qui représentent à eux seuls 15 % d'une population noire localement peu nombreuse. Contrairement aux autres pôles de la diaspora haïtienne, la communauté de Boston, en moyenne bien formée et très instruite – où professeurs, médecins, avocats et cadres supérieurs sont surreprésentés – cohabite plutôt avec des populations blanches non hispaniques de même milieu social dans des quartiers plutôt aisés. C'est probablement dans

⁶² Une part non négligeable des Dominicains et des Portoricains de New York revendiquent une ascendance africaine.

cette ville que la théorie de l'assimilation segmentée est la plus mise à l'épreuve, à la lumière d'une expérience antillaise où effets de classe prennent le pas sur les effets de « race » et d'ethnicité. A Washington, les classes moyennes (pour moitié venues de la Jamaïque) sont dominantes chez les Antillais mais, au contraire de Boston, elles sont pour l'essentiel installées dans des quartiers noirs de haut standing socio-économique où la moitié des résidents sont propriétaires de leur logement et dont un tiers des habitants a été à l'université. La caribéanité, lorsqu'elle s'y exprime, le fait dans le contexte d'une forte interaction entre Jamaïcains et Afro-Etatsuniens. Dans ce cadre, l'assimilation segmentée est bien réelle mais s'opère socialement « par le haut » contrairement aux expériences collectives d'assimilation segmentée analysées dans d'autres contextes cosmopolites (Stepick 1998, Foner 2001).

La diversité des contextes produit donc des caribéanités différentes.⁶³ Pourtant, toutes ces caribéanités situées ont pour point commun l'articulation des registres identificatoires évoqués plus haut, et donc celle des échelles spatiales qu'ils convoquent comme je le rappelais dans la deuxième partie. Dans des espaces où les Antillais sont présents depuis plusieurs générations, où la part relative des enfants nés sur place est croissante, où les naissances de couples mixtes intra-caribéens ou caribéens/non-caribéens se développent, et où le jeu des dynamiques d'intégration/acculturation à l'environnement cosmopolite se recompose en permanence, qu'y a-t-il de commun entre un immigrant dominicain catégorisé comme noir et hispanique dans la société d'accueil, un natif de North Miami de parents jamaïcain et haïtien, une native de New York de parents trinitadien et guyanien tous deux d'origine indienne, ou un enfant d'immigrants jamaïcains d'ascendance africaine pour la mère et chinoise pour le père ? La construction d'un label identitaire générique « Caribéen » ou « *West Indian* » constitue, autant qu'une catégorie *de* la pratique, une catégorie pratique car au-delà de la variété des contextes métropolitains expérimentés, des statuts migratoires et générationnels, et des catégorisations ethniques ou raciales, elle permet aux individus de se rassembler autour d'une histoire commune de la mobilité avec pour références abstraites ou concrètes un espace méta-régional d'origine partagé ainsi que l'héritage d'une double créolisation – celui de leurs parents en contexte insulaire et le leur en contexte cosmopolite.

Cette articulation fondatrice de la caribéanité en migration s'incarne dans les lieux de la cosmopolité, ces espaces traditionnellement décrits par les sciences sociales comme des périphéries, des marges ou des enclaves urbaines, et que je conçois tout autant – dans le cadre des métropoles-carrefours – comme des « centralités » marchandes, culturelles et politiques de la mondialisation par la base.⁶⁴ J'ai montré plus haut que la suburbanisation de la *color line*, quoique synonyme de réségrégation, ne signifiait pas pour autant atomisation ou ghettoïsation ethnique. Les espaces réségrégés constituaient en effet de nouveaux fronts pionniers pour un groupe ethnicisé ou racialisé (Haïtiens à North Miami, Jamaïcains dans les zones suburbaines de Broward) dont l'implantation pouvait ouvrir de nouveaux espaces à l'installation ultérieure d'autres minorités et l'émergence de nouvelles identités cosmopolites caribéennes ou afro-descendantes.

⁶³ C'est-à-dire l'expression d'identités culturelles et politiques caribéennes locales variées.

⁶⁴ La dynamique de périphérisation spatiale des minorités ethniques analysée antérieurement rappelle que ces territoires ne sont pas forcément des centralités géographiques.

Sur mes terrains, les écoles sont apparues comme de fabuleux laboratoires de ces processus alliant afrodescendance et caribéanité. Il s'agit de lieux d'une cosmopolité en gestation au sens où ils se caractérisent par la co-présence de populations adolescentes issues de divers groupes ethnoculturels, migrants et nés sur place, dans une phase cruciale de (re)construction identitaire. Ces générations y acquièrent des compétences culturelles et un système de valeurs commun (langue, codes esthétiques et artistiques) permettant l'échange entre groupes. Là encore, j'ai appréhendé ces dynamiques identitaires cosmopolites comme des processus contextualisés où l'équilibre local des influences noire étasunienne *mainstream* et afro-caribéenne héritée du cadre familial dépend beaucoup de la composition de la population scolaire. De ce point de vue, la dynamique de transition ethno-résidentielle des quartiers évoqués précédemment me semble conférer une dimension particulière à la cosmopolité de la population de ces écoles qui se décline dans chaque contexte de manière spécifique. Dans les écoles où la transition ethno-démographique a eu pour effet une population scolaire majoritairement haïtienne (exclusivement à Miami à ma connaissance), les interactions avec les Noirs étasuniens sont plus apaisées que par le passé et les influences culturelles s'opèrent dans les deux sens, contrairement aux écoles très majoritairement noires étasuniennes des quartiers populaires où la pression à l'assimilation culturelle reste très forte sur les enfants antillais. Les expériences des enfants haïtiens dans les écoles des zones noires étasuniennes de Miami Lakes ou Carol City me portent à ne pas idéaliser le cosmopolitisme qui y est un processus douloureux, fait de conflits et d'interactions pas toujours harmonieuses. Une troisième configuration est celle de la co-présence de multiples populations antillaises (Brooklyn, Queens). La référence afro-caribéenne y est plus facilement mise en avant par les adolescents que dans les zones où dominent une ou deux populations antillaises comme en Floride. Les politiques multiculturelles censées favoriser le rapprochement des communautés génèrent parfois des tensions dans les écoles lorsqu'elles privilégient l'héritage d'une population migrante par rapport à une autre.⁶⁵

⁶⁵ J'ai observé ce cas de figure dans le lycée de North Miami Beach en 2000 au moment où la population haïtienne y devenait majoritaire au côté de fortes minorités jamaïcaine et noire étasunienne. Le mois de mai honorant l'héritage culturel haïtien dans le cadre de la politique multiculturelle du comté de Miami-Dade y fut ponctué de manifestations culminant le 18 mai avec la fête du drapeau haïtien. Les Jamaïcains frustrés de ne pas avoir leur propre mois culturel décidèrent de boycotter la manifestation, montrant que dans certains contextes la construction d'une pan-caribéanité peut être mise à mal.

CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE

En définitive, l'articulation entre les échelles de déclinaison de la spatialité des populations migrantes offre une grille de lecture intégrée des processus de métropolisation qu'elle saisit dans ses deux dimensions : la polarisation accrue des individus et des richesses et l'inscription des villes dans les réseaux économiques et culturels de la mondialisation (incarnés ici par les champs migratoires) ; la mutation quantitative (changements démographiques assortis d'une expansion de l'espace urbain) et qualitative (internationalisation de l'économie locale, cosmopolitisme, réagencements socio-spatiaux) de l'espace métropolitain. Plus généralement, l'approche transcalaire et diatopique a pour intérêt de saisir, dans le cadre d'un système d'analyse global, la pluralité de l'expérience migratoire antillaise à travers les spécificités contextuelles des lieux de la dispersion, et en même temps sa cohérence fondée autant sur les réseaux interpolaires que sur l'imbrication entre dynamiques globales et locales observée dans les divers lieux du système migratoire.

Elle montre combien ces deux dimensions sont liées et interagissent en permanence l'une avec l'autre. La prise en compte des éléments liés à la globalisation économique et financière chère à Saskia Sassen ne permet pas à elle seule de qualifier la mondialité de la « ville globale » et d'en saisir les effets sur les dynamiques sociales et spatiales locales. On ne saurait comprendre la rapidité et la complexité des mutations géographiques, économiques et culturelles récentes de métropoles comme Sydney, Toronto, Dubaï, Singapour ou Barcelone sans s'interroger sur leur fonction dans le système migratoire international. De même, à l'échelle locale des espaces urbains en recomposition, comment comprendre l'installation conséquente de populations néo-immigrantes de condition sociale modeste dans des zones suburbaines aisées sans intégrer à l'analyse le rôle des réseaux sociaux des champs migratoires transnationaux ?

Dans ce cadre, mes travaux dévoilent plusieurs enseignements généraux sur l'expérience des migrants dans la ville (la métropole-carrefour nord-américaine en particulier) qui sont autant de pistes de recherche à creuser. Tout d'abord, les stratégies d'insertion spatiale des populations dans la métropole s'inscrivent fréquemment dans un espace transnational plus large utilisé comme une ressource. Ensuite, la création par les migrants antillais de territoires urbains spécifiques réévalue au moins partiellement la théorie de l'assimilation segmentée ; elle dévoile en même temps la coexistence de pôles de concentration ethnique socialement modestes à la fois au centre et en périphérie, apportant un démenti à la théorie de l'assimilation spatiale. La dilatation de l'espace résidentiel de ces populations traduit une reproduction de la ségrégation qui est autant le fruit d'un libre choix que de contraintes discriminatoires. Je qualifie cette ségrégation de paradoxale car, loin d'être synonyme d'une mise à l'écart, la segmentation géographique a été utilisée et valorisée comme le support institutionnel d'une intégration politique des populations ethnicisées dans un cadre multiculturaliste. Les alliances et conflits entre groupes ethniques et l'invention de combinaisons identitaires contextualisées pour les exprimer font peut-être de ces territoires électoraux de nouveaux espaces d'expression de la cosmopolité dans les villes-carrefours... Une autre piste de réflexion féconde pour l'avenir.

CONCLUSION GENERALE

Ce volume de synthèse de mon positionnement et de mon projet scientifique en vue de l'habilitation à diriger des recherches a eu pour enjeu de présenter une quinzaine d'années de recherches en essayant d'en dégager le fil conducteur et la dimension prospective. La tâche a été ardue dans le cadre de travaux qui, quoiqu'inscrits principalement dans le champ des migrations et des études urbaines, ont exploré une grande diversité de thématiques. Le défi a consisté à rendre compte d'une réflexion d'ensemble sur la dimension socio-spatiale des dynamiques migratoires antillaises en tentant d'en tirer la portée scientifique en termes de possible généralisation. L'analyse s'est intéressée autant au contexte de mondialisation qui a sous-tendu ces mouvements sur le temps long, qu'aux dynamiques en tant que telles et à leurs traductions sociales et spatiales dans les métropoles d'installation. Il me paraissait en effet difficile d'analyser l'expérience socio-économique et spatiale et celle de l'altérité et de l'hybridation de ces populations en migration sans avoir au préalable mené une réflexion globale sur le contexte géoéconomique et géopolitique de leurs mobilités, sur la fonction des métropoles internationales dans la polarisation des flux marchands, informationnels, idéels et migratoires et l'organisation des réseaux sociaux transnationaux, et sur la remise en contexte historique de l'expérience et de la culture migratoires des groupes dont il était question.

Il m'a donc paru judicieux de fonder mon propos sur le constat initial d'un renouvellement remarquable des approches des sciences sociales sur les migrations en lien avec l'évolution des dynamiques migratoires elles-mêmes. La spatialisation de la réflexion au cœur de ces changements de perspective a contribué à saisir d'une autre manière le lien social et l'organisation des collectifs au-delà des frontières en considérant notamment le niveau d'analyse méso-social. L'inflexion a utilement complété les approches antérieurement dominantes des économistes, politologues et sociologues qui avaient consacré la prééminence du contexte macro-social ou de la rationalité de l'individu migrant dans la compréhension des phénomènes observés. Dans le cadre de mes travaux, la spatialisation de l'approche s'est articulée avec une historicisation de la réflexion elle aussi dominante jusqu'ici tant il est vrai que le fait migratoire a été constitutif des sociétés antillaises, depuis les migrations transocéaniques de l'époque moderne jusqu'aux grands mouvements contemporains vers les métropoles du Nord. Une approche à la fois spatialisée et historicisée de la question a utilement rappelé l'inscription de la phase actuelle de la mondialisation migratoire dans la continuité d'un processus ancien de mise en système de l'espace mondial.

De mon point de vue, la spatialisation de la réflexion a constitué un cadre scientifique favorable au développement des approches visant à intégrer les diverses échelles géographiques d'observation de la mondialisation migratoire. La métropolisation s'est avéré être un élément central de ma réflexion sur le lien entre globalité et localité, tant elle me semble avoir empreint les morphologies migratoires observées et tant elle permet d'appréhender de manière concomitante le rôle de la polarisation métropolitaine dans la structuration des flux migratoires mondiaux et les effets de ces configurations migratoires sur les mutations contemporaines des formes urbaines. La mondialisation migratoire s'affirme comme un ressort majeur de la complexification de l'espace des villes internationales et des

évolutions culturelles et identitaires qui s'y déploient. La montée en puissance des thèmes de la migration et des études urbaines et métropolitaines au sein de la géographie, et plus généralement des sciences sociales, résulte à mon sens de la prise de conscience des horizons scientifiques – notamment en termes d'articulation des échelles géographiques d'analyse – qu'ouvre la mise en relation de ces deux champs. Comme je le rappelais dans la première partie, le « tournant migratoire » constitue également un « tournant géographique » puisque c'est d'une conception originale du rapport à l'espace des collectifs humains dont il est question, et sa portée s'inscrit bien au-delà du seul champ des migrations par la lecture congrue qu'il offre de l'articulation entre les formes migratoires en évolution permanente et les changements actuels des formes urbaines.

La spatialisation de la réflexion telle que je la conçois ne se contente pas d'appréhender les constructions géographiques des acteurs à l'échelle méso-sociale mais vise à intégrer dans un même schème d'analyse, en les articulant, l'échelle de formations spatiales globales telles que la diaspora ou le système migratoire et l'échelle de l'espace métropolitain. La ville est conçue à la fois comme un contexte local d'observation des co-présences, interactions et expériences socio-spatiales, et comme le lieu de structuration de formes spatiales migratoires qui se développent à l'échelle globale. Les interactions et les réseaux qui s'y déploient permettent d'observer la façon dont les acteurs mettent en lien non seulement les lieux d'installation et les sociétés d'origine, mais aussi les différents lieux de la migration entre eux (démultiplication et diasporisation des réseaux transnationaux, globalisation des réseaux locaux, etc.).

L'approche géographique systémique des espaces migratoires locaux intégrant toutes les échelles, du système migratoire méta-régional au quartier urbain mondialisé, convoque une approche à la fois transcalaire et diatopique des réalités sociales et spatiales observées. Elle donne à voir l'imbrication des multiples échelles de déclinaison de ces espaces réticulés dans un schème analytique cohérent, où la constitution des systèmes migratoires ne peut être pensée indépendamment de celle des champs transnationaux qui les animent et des diasporas qui les fondent. Elle donne parallèlement à voir la structuration de l'ensemble des lieux en systèmes de migrations, où s'articulent les logiques spatiales d'une grande variété d'acteurs (marchands, religieux, familles, etc.). Les métropoles-carrefours sont au cœur de ces dispositifs spatiaux : lieux par excellence de polarisation des principaux champs du système migratoire, elles sont en même temps les lieux-passerelles où se rencontrent, interagissent et s'influencent mutuellement les multiples fragments de diasporas qui le composent. En ce sens, elles sont les lieux où se structurent ces systèmes de migration à l'échelle globale.

En conséquence, l'analyse géographique systémique permet aussi d'appréhender la remarquable diversité de ces contextes locaux en termes de rapports sociaux, de cosmopolitisme et de rapport au politique et en définitive à l'espace. Par exemple, l'expérience historique et sociale, la structuration communautaire et les dynamiques culturelles et identitaires de la migration jamaïcaine varient remarquablement selon que l'on considère la situation à Toronto, Miami, New York ou Londres. L'échelle globale permet en même temps de saisir la diversité plus ou moins affirmée de la présence caribéenne dans ces lieux et de la position respective des divers groupes qui la composent dans les contextes

d'accueil. La pluralité de l'expérience de la caribéanité en diaspora est à la mesure de l'hétérogénéité des contextes d'installation. Elle est aussi fonction des « branchements » entre les divers groupes culturels qui ont ces lieux en partage.

La Caraïbe saisie comme un système fondé sur l'idée de double archipel à la fois insulaire et diasporique (chapitres 3 et 4) s'avère être un terrain d'expérimentation pertinent de l'approche proposée. Du point de vue des débats conceptuels et théoriques ayant contribué à renouveler la réflexion dans le champ des études migratoires, cet espace a joué un rôle majeur – en particulier dans le monde anglo-saxon, qu'il s'agisse de la *Black Atlantic* ou, à un autre niveau, des études transnationales. Ces débats ont révélé en creux les divergences de perspective des recherches anglo-saxonnes et françaises sur la question, tant en termes de terrains privilégiés – la Caraïbe a peu retenu l'attention de la recherche française dans ce domaine en contraste de l'écho que cette région du monde a pu avoir en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis ou au Canada – qu'en termes d'attention portée au rapport à l'espace. En France, les géographes ont en effet été à l'avant-garde de ce renouveau de la réflexion avec une affirmation de la spatialisation des approches qui m'a éclairé dans mes considérations sur le jeu d'échelles articulant localité et globalité. Fort de ce double constat, mes recherches ont visé autant à élargir l'éventail des échelles géographiques prises en compte par la « spatialisation du regard » qu'à montrer l'intérêt de travailler sur un espace migratoire tel que celui ayant pour origine le bassin caribéen.

L'optique imbriquant la dynamique du système migratoire caribéen avec celle des contextes urbains aux Etats-Unis m'est apparu féconde, à travers la mise en exergue de morphologies spatiales marquées par une forte métropolisation combinant les deux niveaux d'observation déjà mentionnés : la polarisation des flux du système migratoire par les villes-carrefours, et les réagencements socio-économiques, culturels, politiques et géographiques internes de ces métropoles résultant au moins en partie de cette polarisation. L'analyse de l'attraction de migrants au profil et aux origines de plus en plus diversifiés dans des métropoles mondialisées, et des nouvelles identités et nouveaux rapports à l'espace qui émergent dans ces situations, aide à comprendre comment le contexte cosmopolite (cosmopolitisme) crée la condition cosmopolite (cosmopolité). La méthode considérant autant les acteurs que les structures, et articulant échelles de la mobilité, registres identificatoires, et expériences migratoires multiples a été développée en ce sens.

Comme j'ai pu le remarquer antérieurement, l'approche trouve une résonnance au-delà de la Caraïbe, dans d'autres espaces dans le monde confrontés aux mêmes changements sociétaux. De même, les transformations des espaces urbains d'accueil des migrations caribéennes de la côte est des Etats-Unis, tant à l'échelle métropolitaine qu'à celle de quartiers spécifiques, partagent des similitudes avec les mutations observées dans certaines grandes métropoles du Sud et de la côte ouest sous l'effet de migrations en provenance d'autres parties du monde. La métropole-carrefour se développe avec son cortège de paradoxes : la fragmentation spatiale croissante qui la caractérise n'annihile pas pour autant l'épanouissement de ses « lieux-rhizomes » où la globalisation des identités est à l'œuvre ; et son ouverture croissante au monde à travers la globalisation économique et l'hybridation des identités s'accommode de la persistance locale de logiques anciennes de repli sur soi principalement fondées sur la

position sociale et l'ethnicité. Les formes spatiales incarnant le mouvement récent de suburbanisation des minorités ethniques et de leurs activités dans diverses métropoles du pays sont autant de témoignages de ces paradoxes.

En regardant vers l'avenir et en essayant d'imaginer les possibles prolongements de la réflexion, je prends conscience de l'immensité du chantier visant à offrir une vision globale du système migratoire antillais. Au moins quatre pistes me semblent prometteuses, auxquelles j'ai commencé à me consacrer.

Dans la perspective diachronique déjà mentionnée, il me paraît nécessaire d'opérer des retours réguliers sur mes terrains de prédilection antérieurs, pour rester en phase avec la rapidité de l'évolution des sociétés insulaires et métropolitaines étudiées. Les incidences sociétales du fait migratoire dans ces espaces doivent être appréciées sur plusieurs décennies pour en saisir toute la complexité, qu'il s'agisse de la transformation des mentalités et des structures familiales et sociales, de l'émergence de nouveaux modèles culturels et de nouvelles images et formes d'expression identitaire véhiculés par les entrepreneurs, artistes et activistes de la diaspora, des mutations des modes de consommation confortés par les transferts d'argent et de biens au pays mais aussi par l'importation de produits du pays d'origine dans les grandes villes d'installation, de l'évolution du rapport au politique dans la Caraïbe et de l'intégration (ou pas) des diasporas dans la participation aux affaires locales et dans la diplomatie des Etats. L'entrée par l'espace donne la mesure de la complexité des forces à l'œuvre.

De ce point de vue, je ne suis qu'au début de mon cheminement, en considérant en particulier que certains terrains comme New York sont moins approfondis dans mes recherches que d'autres comme Miami. J'y ai certes beaucoup travaillé sur la culture entrepreneuriale et les identités hybrides mais moins sur le rapport local au politique. La profondeur temporelle doit aussi permettre de prendre en compte plus finement et avec davantage de recul les métissages, les processus identitaires hybrides, le poids grandissant des générations suivantes et la diversité des trajectoires culturelles reflétant la multiplicité des pôles d'immigration, et à l'aune de ces développements, de s'interroger sur le devenir même de la diaspora et de la pertinence du concept quant aux réalités observées.

Dans l'optique de mon approche diatopique, une autre piste réside dans la diversification de mes investigations à d'autres terrains de l'espace atlantique – Londres, Amsterdam, Paris, Montréal – pour appréhender de manière plus approfondie les variations des expériences de la migration liées aux contextes locaux et confronter mes propositions théoriques et conceptuelles à l'épreuve de ces terrains. Comme je l'ai écrit dans mon ouvrage sur la *diaspora haïtienne*, il est nécessaire de considérer la diversité des contextes politiques, socio-institutionnels, culturels et économiques d'installation pour comprendre les différences locales dans les modalités de l'intégration sociale des immigrés, la dynamique démographique des populations étudiées, l'expression des particularismes culturels, l'éventuelle visibilité politique et culturelle des groupes concernés, ainsi que leur structuration communautaire et marchande. La pluralité des contextes donne aussi à voir des divergences dans les formes spatiales urbaines, qui sont en partie fonction des représentations collectives, des hiérarchies

économiques et sociales métropolitaines et des choix politiques s'incarnant dans l'organisation des territoires, et des processus de racialisation et d'ethnisation localement.

La troisième piste, que j'entreprendrai de développer dans le cadre de mes deux prochaines publications – l'une sur les Antilles françaises comme espaces d'immigration régionale et l'autre sur les parcours de la migration haïtienne en Amérique latine – concerne les nouvelles routes migratoires hors des villes-carrefours mais qui n'en constituent pas moins des « fronts pionniers » du système migratoire caribéen. A l'instar de la piste précédente relative à l'approche diatopique, cette exploration s'inscrit dans le prolongement des jalons de recherche présentés dans ce dossier. Il s'agit de comprendre les nouvelles expériences sociales et culturelles des migrations antillaises en s'intéressant aux lieux récents et improbables de leur présence. Considérant d'une part les migrations vers les pays du Nord, je fais allusion plus particulièrement aux villes moyennes nord-américaines et européennes dont l'expérience antillaise peut être susceptible d'offrir une vision différente de celle observée jusqu'ici dans les grandes métropoles. D'autre part, dans une perspective migratoire régionale déconstruisant précisément la notion contestable de « Sud », j'explorerai les migrations caribéennes dans divers pays d'Amérique latine et approfondirai ma réflexion sur les migrations intra-caribéennes en portant notamment la focale sur les nouvelles configurations identitaires pan-caribéennes de certaines sociétés micro-insulaires de la région...où émergent à un autre niveau des cosmopolités d'un nouveau genre au sein même de la Caraïbe !

Enfin, je travaille en parallèle sur un projet bien avancé de réflexion sur la métropolisation de Miami dans le cadre duquel je n'appréhende plus la migration seulement comme l'élément moteur du processus mais simplement comme une dimension parmi d'autres de la métropolisation observable localement. De même, cette approche par l'espace urbain (Miami) plutôt que par un groupe (les Caribéens) me portera à travailler sur des populations autres que celles issues des Antilles, ce qui confortera un dessein jusqu'ici sous-jacent à l'ensemble de mes travaux : celui de voir dans quelle mesure il est possible de généraliser à d'autres populations les enseignements tirés des expériences caribéennes.

BIBLIOGRAPHIE

REFERENCES GENERALES CITEES

- Abdouni Sarah et Edouard Fabre (2012), « 365 000 Domiens vivent en métropole », *INSEE Première* 1389, 4 p.
- Amselle Jean-Loup (2001), *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris : Flammarion, 265 p.
- Amselle Jean-Loup et M'Bokolo Elikia (2005), *Au cœur de l'ethnie : ethnie, tribalisme et Etat en Afrique*, Paris : La Découverte, 238 p.
- Anteby Yemini Lisa, Berthomière William, Sheffer Gabriel (2005), *Les diasporas : 2000 ans d'histoire*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 497 p.
- Appadurai Arjun (1996) *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 229 p.
- Barkan Elliott (2004), « America at hand, homeland in the heart : Transnational and translocal immigrant experiences in the American West », *The Western Historical Quarterly* 35(3), pp. 331-354.
- Basch Linda, Glick-Schiller Nina, Szanton Blanc Cristina (dir.) (1994), *Nations unbound : transnational projects, postcolonial predicaments and deterritorialized nation states*, Routledge : New York/Londres, 344 p.
- Bashi Vilna Francine (2007), *Survival of the knitted : Immigrant social networks in a stratified world*, Stanford University Press, 344 p.
- Bashi Bobb Vilna Francine et Clarke Averil (2001), « Experiencing success : structuring the perception of opportunities for West Indians » in Nancy Foner (2001), *Islands in the city : West Indian migration to New York*, Berkeley : University of California Press, 216-236.
- Bassand Michel (2001), « Les six paramètres de la métropolisation », *Les Cahiers de la Métropolisation* 1, pp. 33-39.
- Berthomière William (2009), « La mondialisation au prisme des migrations internationales », *Mélanges de la Casa de Velasquez* 39(1), pp. 141-160.
- Béteille Roger (1974), *Les Aveyronnais : essai géographique sur l'espace humain*, Université de Poitiers : Thèse d'Etat, 573 p.
- Bonnemaison Joël (1991) « Vivre dans une île, une approche de l'îlénité océanienne », *L'Espace Géographique* 2, pp. 119-125.
- Boswell Thomas (1994), *The cubanization and hispanicization of metropolitan Miami*, Miami : Cuban American National Council, 46 p.
- Bourdieu Pierre (1993), « Effets de lieu », in Bourdieu Pierre (dir.) *La misère du monde*, Paris : Seuil, pp. 159-167.
- Bruneau Michel (2004), *Diasporas et espaces transnationaux*, Paris, Economica, 249 p.
- Bryce-Laporte Roy (1972) « Black immigrants : the experience of invisibility and inequality », *Journal of Black Studies* 3(1), pp. 29-56.

- Buchanan Stafford Susan (1987), « The Haitians : the cultural meaning of race and ethnicity » in Nancy Foner (dir.), *New Immigrants in New York*, New York : Columbia University Press, pp. 131-158.
- Carroué Laurent (2002), *Géographie de la mondialisation*, Paris : Armand Colin, 254 p.
- Castells Manuel (1998), *La société en réseaux : L'ère de l'information (tome 1)*, Paris : Fayard, 609 p.
- Castles Stephen et Mark J. Miller (2003), *The age of migration : international population movements in the modern world*, London : Macmillan (3rd edition), 338 p.
- Césari Jocelyne (dir.) (1999), Numéro spécial « Les Anonymes de la mondialisation » de la revue *Cultures & Conflits* 33-34.
- Chaney Elsa (1987), « The context of Caribbean migration » in Constance Sutton et Elsa Chaney (dir.) *Caribbean life in New York City : Sociocultural dimensions*, New York : Center for Migration Studies, pp. 3-14.
- Chivallon Christine (2004) *La diaspora noire des Amériques : théories et expériences à partir de la Caraïbe*, Paris : CNRS Editions, 264 p.
- Cohen Robin (1997), *Global diasporas : an introduction*, London & New York : Routledge, 219 p.
- Cohen Robin (1998), « Cultural diaspora : the Caribbean case », in Mary Chamberlain (ed.), *Caribbean migration : globalised identities*, London, New York : Routledge, pp. 21-35.
- Condon Stéphanie et Pourette Dolorès (2013), « La place de l'espace de vie transatlantique dans les itinéraires des jeunes d'origine antillaise ou guyanaise », *Migrations Sociétés* 25, pp. 145-160.
- Constant Fred (1987), « La politique française de l'immigration antillaise de 1946 à 1987 », *Revue européenne des migrations internationales* 3(3), pp. 9-30.
- Courchene Thomas (2001), « Ontario as a North American Region-State, Toronto as a global city-Region : Responding to the NAFTA challenge » in Allen Scott (ed.) *Global City-Regions : Trends, theory, policy*, Oxford : Oxford University Press, pp. 158-190.
- Crowder Kyle (1999), « Residential segregation of West Indians in the New York/New Jersey metropolitan area : the roles of race and ethnicity », *International Migration Review* 33(1), pp. 79-113.
- Crowder Kyle et Tedrow Lucky (2001), « West Indians and the residential landscape of New York » in Nancy Foner (2001), *Islands in the city : West Indian migration to New York*, Berkeley : University of California Press, pp. 81-114.
- Daniel Justin (dir.) (1996), *Les îles caraïbes. Modèles politiques et stratégies de développement*, Paris : Karthala-CRPLC, 360 p.
- Davis Mike (1992), *City of quartz : excavating the future*, Los Angeles/New York : Vintage Books, 462 p.
- Debarbieux Bernard (1998), « Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie » in Bailly Antoine et al. (dir.) *Les concepts de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, pp. 199-211.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix (1980), *Capitalisme et schizophrénie (tome II)*, Paris : Ed. de Minuit, 645 p.

- Dollfus Olivier (1997), *La mondialisation*, Paris : Presses de Sciences Po, 166 p.
- Domenach Hervé (1996), « De la migratologie... », *Revue Européenne des Migrations Internationales* 12(2), pp. 73-86.
- Domenach Hervé (2002), « L'évolution au XXe siècle du système démographique et migratoire caribéen », *Hommes & Migrations* 1237, pp. 13-25.
- Domenach Hervé et Picouët Michel (1995), *Les migrations*, Paris : Presses Universitaires de France, coll. Que Sais-Je ?, n° 224, 128 p.
- Dorai Kamel, Hily Marie-Antoinette, Loyer Frantz, Ma Mung Emmanuel (1998) *Bilan des travaux sur la circulation migratoire*, Poitiers : Migrinter & Ministère de la solidarité et de l'emploi, 147 p.
- Doumenge François (1985) « Les îles et les micro-Etats insulaires », *Hérodote* 37-38, pp. 297-327.
- Downs Roger (1970) « Geographic space perception : Past approaches and future prospects », in Board Christopher et al. *Progress in Geography vol. II*, Londres : Arnold, pp. 65-108.
- Faist Thomas (1997), « The crucial meso-level » in Thomas Hammar, Grete Brochmann, Kristof Tamas and Thomas Faist (eds.), *International migration, immobility and development : multidisciplinary perspectives*, Oxford : Berg, pp. 187-217.
- Faist Thomas (2000), « transnationalization in international migration » : implications for the study of citizenship and culture », *Ethnic and Racial Studies* 23(2), pp. 189-222.
- Faist Thomas (2010), « Transnationalisation : its conceptual and empirical relevance » in Cédric Audebert and Mohamed Kamel Dorai (eds.) *Migration in a globalised world : New research issues and prospects*, Amsterdam : Amsterdam University Press, pp. 79-105.
- Faret Laurent (2007), *Migrations, espaces de mobilité et recompositions territoriales*, dossier d'habilitation à diriger des recherches : vol 1, Université Paris-Diderot, 150 p.
- Ferrier Jean-Paul (2001), « Pour une théorie (géographique) de la métropolisation », *Les Cahiers de la Métropolisation* 1, pp. 41-51.
- Foner Nancy (1987), « The Jamaicans : race and ethnicity among migrants in New York City » in Nancy Foner (dir.), *New immigrants in New York*, New York : Columbia University Press, pp. 195-217.
- Foner Nancy (2001), *Islands in the city : West Indian migration to New York*, Berkeley : University of California Press, 312 p.
- Frazier Edward (1939), *The Negro family in the United States*, Chicago : The University of Chicago Press, 686 p.
- Frémont Alain (1976), *La région, espace vécu*, Paris : Presses Universitaires de France, 223 p.
- Gadet Françoise (1996), « Variabilité, variation, variété : le français d'Europe », *Journal of French Language Studies* 6, pp. 75-98.
- Gay Jean-Christophe (1999), *Recherches sur les discontinuités spatiales et le tourisme*, Paris : Université Paris VII, dossier d'habilitation à diriger des recherches, 228 p.
- Ghorra-Gobin Cynthia (1997), *Los Angeles : le mythe américain inachevé*, Paris : CNRS Editions, 195 p.
- Ghorra-Gobin Cynthia (2000), *Les Etats-Unis entre local et mondial*, Paris : Presses de Sciences Po, 288 p.

- Ghorra-Gobin Cynthia (2003), « Métropolisation et disparités spatiales. Appréhender la dimension politique », *Géographie et Cultures* 48, pp. 25-40.
- Gilroy Paul (1994), « Diaspora », *Paragraph* 17(1), pp. 207-212.
- Gilroy Paul (1995), *The Black Atlantic : modernity and double consciousness*, Harvard University Press, 261 p (1^{re} édition : Verso, 1993).
- Giraud Michel (2002), « Racisme colonial, réaction identitaire et égalité citoyenne : les leçons des expériences migratoires antillaises et guyanaises », *Hommes & Migrations* 1237, pp. 40-53.
- Girault Christian (1998), « Miami et les nouvelles relations interaméricaines », *Les Etudes du CERI* 41, 42 p.
- Girault Christian (2003), « Miami, capitale du bassin caraïbe ? », *Mappemonde* 72, pp. 29-33.
- Glazer Nathan et Moynihan Daniel (1963), *Beyond the melting pot : the Negroes, Puerto Ricans, Jews, Italians and Irish of New York City*, Cambridge : Massachussets Institute of Technology.
- Glick Schiller Nina, Basch Linda et Szanton Blanc Cristina (eds.) (1992), *Towards a transnational perspective on migration : race, class, ethnicity and nationalism reconsidered*, New York : The New York Academy of Sciences.
- Glick Schiller Nina et Levitt Peggy (2006), *Haven't we heard this somewhere before ? A substantive view of transnational migration studies by way of a reply to Waldinger and Fitzgerald*, Working Paper 06-01, Princeton University : Center for Migration and Development.
- Glissant Edouard (1990), *Poétique de la relation (Poétique III)*, Paris : Gallimard, 248 p.
- Glissant Edouard (1997) *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris : Gallimard, 268 p.
- Glissant Edouard (1997{1981}), *Le discours antillais*, Paris : Folio, 848 p.
- Gonin Patrick et Renard Jean-Pierre (1995), « Frontières et métamorphisme de contact », in Catherine Neveu (dir.) *Nation, frontières, immigrations en Europe*, Paris : CIEMI/L'Harmattan, pp. 209-238.
- Gordon Milton (dir.) (1981), *America as a multicultural society*, Philadelphie : American Academy of Political and Social Sciences, 262 p.
- Grafmeyer Yves et Joseph Isaac (1990), *L'Ecole de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris : Auber, 377 p. (1^{re} éd. 1979).
- Grataloup Christian (2007), *Géohistoire de la mondialisation*, Paris : Armand Colin, 255 p.
- Grenier Guillermo et Stepick Alex (eds.) (1992), *Miami now ! Immigration, ethnicity and social change*, Gainesville : University Press of Florida, 219 p.
- Grosfoguel Ramon (1997) « Migration and geopolitics in the Greater Antilles : From the cold war to the post-cold war », *Review* 20(1), pp. 115-145.
- Grosfoguel Ramon (1999) « 'Cultural racism' and colonial Caribbean migrants in core zones of the capitalist world-economy », *Review* 22(4), pp. 409-434.
- Grosfoguel Ramon and Georas Chloe (2000), « 'Coloniality of power' and racial dynamics : Notes toward a reinterpretation of Latino Caribbeans in New York City », *Identities* 7(1), pp. 85-125.

- Guarnizo Luis Eduardo, Portes Alejandro, Haller William (2003), « Assimilation and transnationalism : determinants of transnational political action among contemporary migrants », *American Journal of Sociology* 108(6), pp. 1211-1248.
- Guarak Douglas et Caces Fe (1992), « Migration networks and the shaping of migration systems » in Mary Kritz, Lin Lean Lim et Hania Zlotnik (eds.) *International migration systems : a global approach*, Oxford : Clarendon Press, pp. 150-176.
- Hall Stuart (1990), « Cultural Identity and Diaspora », in Jonathan Rutherford (ed.), *Identity : Community, culture, difference*, London : Lawrence & Wishart, pp. 222-237.
- Harris Chauncy et Ullman Edward (1945), « The nature of cities », *Annals of the American Academy of Political and Social Science* 242, pp. 7-17.
- Hoyt Homer (1939), *The structure and growth of residential areas in American big cities*, Washington : Federal Housing Administration.
- Jager Jean-Claude et Da Silva José (2001), « Comprendre/réussir la métropolisation : questions en débat », *Les Cahiers de la Métropolisation* 1. www.metropolisation.org
- Jones Terry-Ann (2007), *Jamaican immigrants in the United States and Canada : Race, transnationalism and social capital*, El Paso : LFB Scholarly, 190 p.
- Kallen Horace (1924), *Culture and democracy in the United States*, New York : Boni & Liveright, 347 p.
- Lacour Claude et Puissant Sylvette (dir.) (1999), *La métropolisation : croissance, diversité, fractures*, Paris : Anthropos, 190 p.
- Laguerre Michel (1998), *Diasporic citizenship : Haitian Americans in transnational America*, London : Palgrave, 232 p.
- Landolt Patricia (2001), « Salvadoran economic transnationalism : embedded strategies for household maintenance, immigrant incorporation and entrepreneurial expansion », *Global Networks* 1, pp. 217-242.
- Levitt Peggy (2001), *The transnational villagers*, Berkeley : University of California Press, 281 p.
- Levitt Peggy et Glick Schiller Nina (2004), « Conceptualizing simultaneity : A transnational social field perspective on society », *International Migration Review* 38(1), pp. 595-629.
- Lewis Mumford Center for Comparative Urban and Regional Research & the Initiative in Spatial Structures in the Social Sciences (2000), *American Communities Project Database*. URL : <http://www.s4.brown.edu/cen2000/data.html>
- Li Wei (2009), *Ethnoburb : The new ethnic community in urban America*, Honolulu : University of Hawai'i Press, 214 p.
- Light Ivan et Bonacich Edna (1988), *Immigrant entrepreneurs : Koreans in Los Angeles*, Berkeley : University of California Press, 495 p.
- Logan John (2000), « Still a global city ? The racial and ethnic segmentation of New York » in Peter Marcuse and Ronald Van Kempen (eds.) *Globalizing cities : A new spatial order ?*, Oxford : Blackwell Publishers, pp. 158-185.
- Logan John et Deane Glenn (2003), *Black diversity in metropolitan America*, Albany : University at Albany Press & Mumford Center for Comparative Research, 13 p. URL : <http://mumford.albany.edu/census/report.html>

- Maingot Anthony (dir.) (1992), *Small countries development and international labor flows*, Boulder : Westview Press, 266 p.
- Maingot Anthony (1994), *The United States and the Caribbean : Challenges of an asymmetrical relationship*, Boulder : Westview Press, 250 p.
- Malkki Liisa (1992), « National geographic : the rooting of peoples and the territorialization of national identity among scholars and refugees », *Cultural Anthropology* 7(1), pp. 24-44.
- Ma Mung Emmanuel (1994), « Non-lieu et utopie : la diaspora chinoise et le territoire », *L'Espace Géographique* 23(2), pp. 106-113.
- Ma Mung, Emmanuel (1999a), « La dispersion comme ressource », *Culture & Conflits*, n° 33-34, pp. 89-103.
- Ma Mung, Emmanuel (1999b), « Territorialisation marchande et négociation des identités : les Chinois à Paris », *Espaces et Sociétés* 2, pp. 145-162.
- Ma Mung Emmanuel (2012), « Continuité temporelle, contiguïté spatiale et création d'un monde-propre : le cas de la diaspora chinoise », *L'Espace Géographique* 41(4), pp. 352-368.
- Manning Patrick (2009), *The African diaspora : A history through culture*, New York : Columbia University press, 394 p.
- Marcuse Peter (1997), « The enclave, the citadel and the ghetto : What has changed in the post-fordist U.S. city », *Urban Affairs Review* 33(2), pp. 228-264.
- Marcuse Peter et Van Kempen Ronald (2000), « Conclusion : A changed spatial order » in Peter Marcuse and Ronald Van Kempen (eds.) *Globalizing cities : A new spatial order ?*, Oxford : Blackwell Publishers, pp. 249-275.
- Marie Claude-Valentin et Rallu Jean-Louis (2004), « Migrations croisées entre DOM et Métropole : l'emploi comme moteur de la migration », *Espace Populations Sociétés* 2004/2, pp. 237-252.
- Marie Claude-Valentin, Breton Didier, Temporal Franck, Condon Stéphanie (2012), « Migration, famille et vieillissement : Défis et enjeux pour la Martinique », *AntianeEchos* 21, 8 p.
- Martiniello Marco and Rath Jan (eds.) (2010), *Selected studies in international migration and immigrant incorporation*, Amsterdam : Amsterdam University Press, IMISCOE Series, 628 p.
- Massey Douglas, Alarcon Rafael, Durand Jorge et Gonzalez Humberto (1987), *Return to Aztlan : the social process of international migration from Western Mexico*, Berkeley : University of California Press, 354 p.
- Massey Douglas et Denton Nancy (1993), *American apartheid : segregation and the making of the underclass*, Cambridge & London : Harvard University Press, 292 p.
- Massey Douglas et Denton Nancy (1988), « The dimensions of residential segregation », *Social Forces*, 67(2), pp. 281-315.
- Mitchell Don (2000), *Cultural geography : A critical introduction*, Oxford : Blackwell, 352 p.
- Mittelberg David et Waters Mary (1992), « The process of ethnogenesis among Haitian and Israeli immigrants in the United States », *Ethnic and Racial Studies* 15(3), pp. 412-435.

- Model Suzanne (1991), « Caribbean immigrants : A Black success story », *International Migration Review*, pp. 246-276.
- Model Suzanne (1993), « The ethnic niche and the structure of opportunity : Immigrants and minorities in New York City », in Michael Katz (ed.) *The underclass debate : Views from history*, Princeton : Princeton University Press, pp. 161-193.
- Model Suzanne (2001), « Where New York's West Indians work » in Nancy Foner (2001), *Islands in the city : West Indian migration to New York*, Berkeley : University of California Press, pp. 52-80.
- Model Suzanne (2011), *West Indian immigrants : A Black success story ?*, New York : Russell Sage, 235 p.
- Monsutti Alessandro (2010), « The contribution of migration studies and transnationalism to the anthropological debate : a critical perspective », in Cédric Audebert and Mohamed Kamel Dorai, *Migration in a globalised world : New research issues and prospects*, Amsterdam : Amsterdam University Press, pp. 107-125.
- Mooney Margarita (2009), *Faith makes us live : Surviving and thriving in the Haitian diaspora*, Berkeley : University of California Press.
- Nicolas Thierry (2005), « L'hypo-insularité, une nouvelle condition insulaire : l'exemple des Antilles françaises », *L'Espace Géographique* 4, pp. 329-341.
- Nijman Jan (2000), « The paradigmatic city », *Annals of the Association of American Geographers* 90(1), pp. 135-145.
- ONU/United Nations (2013) *International Migration Report 2013*, New York : Department of Economic and Social Affairs, 22 p.
- Park Robert Ezra, Burgess Ernest et Mc Kenzie Roderick (1925), *The City*, Chicago : The University of Chicago Press, 239 p.
- Pelletier Philippe (1997), *La Japonésie : géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Paris : CNRS Editions, 391 p.
- Penninx Rinus, Maria Berger et Karen Kraal (dir.) (2006), *The dynamics of international migration and settlement in Europe. A state of the art*, Amsterdam : Amsterdam University Press, IMISCOE Joint Studies, 256 p.
- Pessar Patricia (1982), « The role of households in international migration and the case of US-bound migration from the Dominican Republic », *International Migration Review* 16(2), pp. 342-364.
- Plaza Dwaine (2008) « Transnational return migration to the English-speaking Caribbean », *Revue européenne des migrations internationales* 24(1), pp. 115-137.
- Poiret Christian, Odile Hoffmann et Cédric Audebert (2011), « Contextualiser pour mieux conceptualiser la racialisation », *Revue Européenne des Migrations Internationales* 27(1), pp. 7-16.
- Portes Alejandro (1999), « La mondialisation par le bas : l'émergence des communautés transnationales », *Actes de la recherche en sciences sociales* 129, pp. 15-25.
- Portes Alejandro, Cristina Escobar et Renelinda Arana (2008), « Bridging the gap : transnational and ethnic organizations in the political incorporation of immigrants in the United States », *Ethnic and Racial Studies* 31(6), pp. 1056-1090.

- Portes Alejandro et Luis Guarnizo (1991), « Tropical capitalists : US bound immigration and small enterprise development in the Dominican Republic » in Sergio Diaz-Briquets et Sydney Weintraub (eds.), *Migration, remittances and small business development : Mexico and Caribbean basin countries*, Boulder : Westview Press, pp. 101-131.
- Portes Alejandro, Luis Guarnizo et William Haller (2002), « Transnational entrepreneurs : an alternative form of immigrant economic adaptation », *American Sociological Review*, pp. 278-298.
- Portes Alejandro et Steven Shafer (2006), « Revisiting the Enclave Hypothesis: Miami twenty-five years later », Paper originally presented at the Conference on New Directions in Equality and Stratification, Princeton University, April 6-8, 51 p.
- Portes Alejandro et Alex Stepick (1993), *City on the Edge : the transformation of Miami*, Berkeley: University of California Press, 281 p.
- Portes Alejandro and Zhou Min (1993), "The new second generation: Segmented assimilation and its variants", *Annals of the American Academy of Political and Social Sciences* 530, pp. 74-96.
- Redon Marie (2010), *Des îles en partage. Haïti & République dominicaine, Saint-Martin, Timor*, Port-au-Prince et Toulouse: Editions de l'Université d'Etat d'Haïti & Presses Universitaires du Mirail, 324 p.
- Reid Salmon Delroy (2008), *Home away from home: The Caribbean diasporan church in the Black Atlantic tradition*, Durham: Acumen Publishing (Cross Cultural Theologies), 256 p.
- Robertson Roland (1994), « Globalisation or glocalisation ? », *Journal of International Communication* 1(1), pp. 33-52.
- Rogers Reuel (2006), *Afro-Caribbean immigrants and the politics of incorporation : ethnicity, exception or exit*, Cambridge University Press, 318 p.
- Sanguin André-Louis (1997) (dir.), *Vivre dans une île : une géopolitique des insularités*, Paris : L'Harmattan, 389 p.
- Sassen Saskia (1996) *La ville globale : New York, Londres, Tokyo*, Paris : Descartes, 530 p. (traduction française de *The Global City*, 1991).
- Sassen Koob Saskia (1988), *The mobility of labor and capital : a study in international investment and labor flow*, New York : Cambridge University Press, 236 p.
- Sheffer Gabriel (1986), *Modern diaspora in international politics*, New York : St. Martin Press, 349 p.
- Sheffer Gabriel (2006), *Diaspora politics : At home abroad*, Cambridge University Press, 308 p.
- Simon Gildas (1979), *L'espace des travailleurs tunisiens en France : structures et fonctionnement d'un champ migratoire international*, Université de Poitiers : Thèse d'Etat, 426 p.
- Simon Gildas (2002), « La planétarisation des migrations internationales », in Rémy Knafou (dir.) *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui*, Paris : Belin, pp. 59-76.
- Simon Gildas (2005), « la mondialisation des migrations internationales : entre lutte pour la dignité et marchandisation des champs migratoires », in *Images Economiques du Monde : Edition 2006*, Paris : Armand Colin, pp. 10-22.

- Simon Gildas (2006) « Migrations, la spatialisation du regard », *Revue européenne des migrations internationales* 22(2), pp. 9-21.
- Simon Gildas (2008), *Migrants et migrations du monde*, Paris : La documentation française, coll. Documentation photographique, n° 8063, 63 p.
- Soja Edward (1996), *Thirdspace : Journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places*, Blackwell, 352 p.
- Stepick Alex (1998), *Pride against prejudice : Haitians in the United States*, Boston : Allyn & Bacon, 134 p.
- Sutton Constance et Chaney Elsa (dir.) (1987) *Caribbean life in New York City : Sociocultural dimensions*, New York : Center for Migration Studies.
- Sutton Constance et Makiesky-Barrow Susan (1992), « Migration and West Indian ethnic and racial consciousness » in Constance Sutton et Elsa Chaney (dir.), *Caribbean life in New York City : Sociocultural dimensions*, New York : Center for Migration Studies, pp. 86-107.
- Swyngedouw Erik (2003), « Globalization or 'glocalization' ? Networks, territories and rescaling », 46 p. URL : http://www.europaforum.or.at/site/Homepageifhp2003/downloads/Langfassung_swyngedouw1.pdf
- Taglioni François (2000), « Les méditerranées eurafricaine et américaine : essai de comparaison » in André-Louis Sanguin (dir.) *Mare Nostrum, dynamiques et mutations géopolitiques de la Méditerranée*, Paris : L'Harmattan, coll. Géographie et Cultures, pp. 73-88.
- Taglioni François (2006) « Les petits espaces insulaires face à la variabilité de leur insularité et de leur statut politique », *Annales de géographie* 652, pp. 664-687.
- Tarrius Alain (1989), *Anthropologie du mouvement*, Orléans : Paradigme édition, 192 p.
- Tarrius Alain (2002), *La mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris : Balland, 220 p.
- Taylor Peter (2003), *World city network. A global urban analysis*, London : Routledge, 256 p.
- Théodat Jean-Marie (2003), *Haïti-République dominicaine : Une île pour deux 1804-1916*, Paris : Karthala, 377 p.
- Turner Thomas (2000), *Ethnogenèse et nationalisme en Afrique centrale : aux racines de Patrice Lumumba*, Paris : L'Harmattan, 456 p.
- UNHCR (2006), *The state of the world's refugees : Human displacement in the new millenium*, Oxford : Oxford University Press, 201 p. + annexes.
- US Census Bureau (2002), *Census of Population and Housing 2000*, Washington : US Department of Commerce. URL : <https://www.census.gov/main/www/cen2000.html>
- US Census Bureau (2011), *American Community Survey 2006-2010*, Washington : US Department of Commerce. URL : <https://www.census.gov/acs/>
- Veltz Pierre (2005), *Mondialisation, villes et territoires*, Paris : Presses Universitaires de France, Quadrige, 288 p.
- Vertovec Steven (1999) « Conceiving and researching transnationalism », *Ethnic and Racial Studies* 22(2), pp. 447-462.

- Vertovec Steven (2007) « Super-diversity and its implications », *Ethnic and Racial Studies* 30(6), pp. 1024-1054.
- Vickerman Milton (2001), « Tweaking a monolith : the West Indian immigrant encounter with 'Blackness' », in Nancy Foner (2001), *Islands in the city : West Indian migration to New York*, Berkeley : University of California Press, pp. 237-256.
- Wacquant Loïc (2007), *Parias urbains : ghetto, banlieues, Etat*, Paris : La Découverte, 336 p.
- Wacquant Loïc (2010), « Urban desolation and symbolic denigration in the hyperghetto », *Social Psychology Quarterly* 20(2), pp. 1-5.
- Waldinger Roger (1994), « The making of an immigrant niche », *International Migration Review* 28(1), pp. 3-30.
- Waldinger Roger (1996), *Still the promised city ? : African-Americans and new immigrants in postindustrial New York*, Cambridge : Harvard University Press, 374 p.
- Waldinger Roger (2006), « 'Transnationalisme' des immigrants et présence du passé », *Revue européenne des migrations internationales* 22(2), pp. 23-41.
- Waldinger Roger et Fitzgerald David (2004), « Transnationalism in question », *American Journal of Sociology* 109(5), pp. 1177-1195.
- Wallerstein Immanuel (1984), *The Politics of the world economy : the States, the movements and the civilizations*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Waters Mary (1994), « Ethnic and racial identities of second-generation black immigrants in New York City », *International Migration Review* 28(4), pp. 795-821.
- Waters Mary (2001), « Growing up West Indian and African American : Gender and class differences in the second generation » in Nancy Foner (dir.) (2001), *Islands in the city : West Indian migration to New York*, Berkeley : University of California Press, pp. 193-215.
- Wilson Kenneth L. et Portes Alejandro (1980), « Immigrant enclaves : An analysis of the labor market experiences of Cubans in Miami », *American Journal of Sociology* 86, pp. 295-319.
- Wilson William Julius (1987), *The truly disadvantaged : the inner city, the underclass and public policy*, Chicago : University of Chicago Press, 254 p.
- Wilson William Julius (1993), « The ghetto underclass : Social science perspectives » in Wilson William Julius (ed.), *The underclass : issues, perspectives and public policy*, Newbury Park : Sage Publications, pp. 1-24.
- Wilson William Julius (1997), *When works disappears : the world of the new urban poor*, Random House, 352 p.
- Zhou Min (1992), *Chinatown: The socioeconomic potential of an urban enclave*, Philadelphia: Temple University Press.
- Zhou Min (1997), « Segmented assimilation: Issues, controversies and recent research on the new second generation », *International Migration Review* 31(4), pp. 975-1008.

Ouvrages

- 2012a**, *La diaspora haïtienne : territoires migratoires et réseaux transnationaux*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, collection Géographie Sociale, 196 p. URL : <http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=3013>
- 2006a**, *L'insertion socio-spatiale des Haïtiens à Miami*, Paris : Collection Populations, L'Harmattan, 301 p. URL : <http://www.harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=21791>
- 2002**, *La carte topographique : éléments pour la réalisation du profil et du commentaire*, Matoury : Ibis Rouge & Presses Universitaires Créoles, 101 p (avec Pascal Saffache).

Directions d'ouvrages et de numéros spéciaux de revues à comité de lecture

- 2011**, La construction de l'altérité dans l'espace noir atlantique : Etats-Unis, France, Caraïbes, Amérique latine. *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 27, n°1 (avec Christian Poirot et Odile Hoffmann). URL : <http://remi.revues.org/5279>
- 2010a**, *Les territoires dans la mondialisation : Regards disciplinaires croisés*, Presses Universitaires de Rennes / Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, 210 p. (avec Sophie Nivoix).
- 2010a**, *Migration in a Globalised World : New Research Issues and Prospects*, Amsterdam : Amsterdam University Press, IMISCOE Research Series, 221 p. (with Mohamed Kamel Dorai) URL: <http://dare.uva.nl/document/174586>
- 2009a**, Migrations, mobilités et constructions identitaires caribéennes. *Etudes caribéennes*, n° 8, 197 p. (avec Michel Desse). E-version parue en sept 2008 <http://etudescaribeennes.revues.org/sommaire822.html>
- 2008a**, Les migrants caribéens : réseaux et descendance. *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 24, n° 1, 168 p. (avec Hervé Domenach) URL : <http://remi.revues.org/index4241.html>.
- 2008a**, La circulation migratoire, *e-migrinter*, n° 1, 43 p. <http://www.mshs.univ-poitiers.fr/migrinter/index.php?text=e-migrinter/01sommaire2008&lang=fr>
- 2007a**, *Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*, Bilbao : Université de Deusto, HumanitarianNet, 308 p. (avec Emmanuel Ma Mung) http://www.humanitariannet.deusto.es/new_publication.asp?id=56
- 2007b**, *Les migrations internationales : enjeux contemporains et questions nouvelles*, Bilbao : Université de Deusto, HumanitarianNet, 296 p. (avec Emmanuel Ma Mung) http://www.humanitariannet.deusto.es/new_publication.asp?id=55
- 2007a**, *Dynamiques migratoires de la Caraïbe*, collection Terres d'Amérique, Paris : Karthala-Géode, 400 p. (avec André Calmont) URL : <http://www.karthala.com/1751-dynamiques-migratoires-de-la-caraibe-9782845868496.html>

Articles dans revues à comité de lecture

- 2013a**, « Spatial Strategies of Haitian Businesses in the Diaspora : The Case of Metropolitan Miami (2001-2009), *Journal of Haitian Studies*, vol. 19, n° 1, pp. 217-234.

- 2013b**, « The social geography of ethnic minorities in metropolitan Paris : a challenge to the French model of social cohesion ? », *Patterns of Prejudice*, vol. 47, n° 3, pp. 309-327.
- 2012**, « Altérité et rapport à l'espace des populations « noires » : Regards croisés entre l'Europe et les Amériques », *Diasporas*, vol. 21, pp. 169-188 (Avec Elisabeth Cunin, Odile Hoffmann et Christian Poiret).
- 2011a**, « Les Antilles françaises à la croisée des chemins : de nouveaux enjeux de développement pour des sociétés en crise », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 256, pp. 523-549. URL : <http://com.revues.org/6409?&id=6409>
- 2011b**, « Catégorisation raciale, ethnicité et compétition spatiale des communautés afro-caribéennes aux Etats-Unis : géographie urbaine et stratégies politiques », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 27, n°1, pp. 31-46. URL : <http://remi.revues.org/5299>
- 2011**, « Contextualiser pour mieux conceptualiser la racialisation (éditorial) », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 27, n°1, pp. 7-16. (avec Christian Poiret et Odile Hoffmann) URL : <http://remi.revues.org/5283>
- 2009a**, « Residential patterns and political empowerment among Jamaicans and Haitians in the U.S. metropolis: The role of ethnicity in New York and South Florida », *Human Architecture*, Vol. 7, Issue 4, Fall 2009, pp. 53-68. <http://www.okcir.com/Articles%20VII%204/Audebert-FM.pdf>
- 2009**, « L'externalisation des frontières des 'Nords' dans les eaux des 'Suds' : l'exemple des dispositifs frontaliers américains et européens visant au contrôle de l'émigration caribéenne et subsaharienne », *Cultures & Conflits*, n° 73, pp. 35-52 (avec Nelly Robin). <http://www.cairn.info/revue-cultures-et-conflits-2009-1-page-35.htm>
- 2009b**, « Le cadre politico-institutionnel des migrations antillaises : des dynamiques différenciées dans un contexte géopolitique segmenté », *Etudes caribéennes*, n° 8, pp. 15-23. E-version parue en sept 2008 <http://etudescaribeennes.revues.org/document922.html>
- 2009b**, « Editorial. L'articulation entre migrations, mobilités et constructions identitaires : une nouvelle approche de l'insertion de la Caraïbe dans les réseaux de la mondialisation », *Etudes caribéennes*, n° 8, pp. 11-13 (avec Michel Desse). E-version parue en sept 2008 <http://etudescaribeennes.revues.org/document902.html>
- 2008b**, « Acteurs et enjeux de la néotoponymie des territoires ethniques des grandes métropoles aux Etats-Unis : l'exemple de Miami », *L'Espace Politique*, n° 5, pp. 53-65. http://www.espacepolitique.org/documents/pdf/EP5_5_Audebert.pdf
- 2008c**, « L'intégration des Antillais en France et aux Etats-Unis : contextes socio-institutionnels et processus de territorialisation », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 24, n° 1, pp. 65-87. URL : <http://remi.revues.org/index4269.html>
- 2008b**, « Editorial. Les migrants caribéens : réseaux et descendance », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 24, n° 1, pp. 7-11 (avec Hervé Domenach). URL : <http://remi.revues.org/index4382.html>
- 2007a**, « Les stratégies spatiales de la population haïtienne à Miami », *EchoGéo*, n° 2. URL : <http://echogeo.revues.org/index1615.html>
- 2006b**, « Les communautés antillaises aux Etats-Unis : entre métropolisation et logiques réticulaires transnationales », *Espace Populations Sociétés*, 2006/n°1, pp. 137-149. URL : <http://eps.revues.org/index1411.html>

- 2005a**, « L'intégration des Antillais en milieu scolaire noir étasunien : l'exemple des Haïtiens en Floride », *Etudes Caribéennes*, n° 2, pp. 9-15. URL : <http://www.publibook.com/librairie/images/2190PREV.pdf>
- 2004a**, « La constitution de l'espace migratoire international des Jamaïcains : de la dépendance néocoloniale à la déterritorialisation », *Cahiers des Anneaux de la Mémoire*, n° 7, Nantes, pp. 71-84.
- 2004b**, « Immigration et insertion urbaine en Floride : le rôle de la famille transnationale haïtienne », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 20, n° 3, pp. 127-146. URL : <http://remi.revues.org/index2027.html>
- 2004c**, « Immigration et insertion dans les départements français d'Amérique : une mise en perspective régionale », *Espace Populations Sociétés*, 2004/n° 2, pp. 253-264. URL : <http://eps.revues.org/index158.html>
- 2003**, « Logiques, réseaux, enjeux des migrations internationales dans le bassin caraïbe », *Mappe Monde*, n° 72, pp. 25-28 (avec André Calmont). www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M403/Migration.pdf
- 2003a**, « Les Haïtiens à Miami », *Mappe Monde*, n° 72, p. 34. Accessible en ligne : www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M403/Haitiens.pdf
- 2003b**, « Saint-Martin, un pôle d'attraction migratoire dans la Caraïbe : contexte, logiques et insertion économique », *Ecologie et Progrès*, n° 3, pp. 24-34.
- 2002a**, « Le fait religieux dans l'insertion et l'organisation spatiale de la communauté haïtienne de Miami », *Géographie et Cultures*, n° 43, pp. 107-127.
- 2002**, « Les quartiers populaires de la ville de Fort-de-France : approche socio-historique et intégration urbaine », *La Géographie* (ex-Acta Geographica), n° 1507, pp. 20-31 (avec Pascal Saffache).
- 2000a**, « Une socio-géographie de la communauté haïtienne de Miami », *Pouvoirs dans la Caraïbe*, n° spécial Sciences Sociales et Caraïbe, pp. 103-123.

Chapitres d'ouvrage

- 2012b**, « Le peuplement noir des Amériques : de la traite aux migrations contemporaines », in Smaïn Laacher (dir.) *Dictionnaire de l'immigration en France*, Paris : Larousse, pp. 339-347.
- 2011c**, « Régionalisme et migrations dans la Caraïbe », in Eric Dubesset et Rafael Lucas (dir.) *La Caraïbe dans la mondialisation : Quelles dynamiques régionalistes ?*, Paris : L'Harmattan, pp. 23-37.
- 2011d**, « La diaspora haïtienne : vers l'émergence d'un territoire de la dispersion ? », in Carlo A. Célius (dir.) *Le défi haïtien : économie, dynamique sociopolitique et migration*, Paris : L'Harmattan, coll. Horizons Amérique Latine, pp. 193-212.
- 2010a**, « La Caraïbe et les territoires français d'Amérique face à l'intégration continentale : intérêts, enjeux et perspectives », in Sophie Nivoix et Cédric Audebert (dir.), *Les territoires dans la mondialisation : Regards disciplinaires croisés*, Presses Universitaires de Rennes / Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, pp. 85-104.

- 2010b**, « Introduction générale », in Sophie Nivoix et Cédric Audebert (dir.), *Les territoires dans la mondialisation : Regards disciplinaires croisés*, Presses Universitaires de Rennes / Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, pp. 9-11 (avec S. Nivoix).
- 2010b**, « Constructions sociales héritées et productions territoriales antillaises : une contribution géographique à l'analyse de sociétés 'mobilisées' », in Myriam Cottias, Elisabeth Cunin et Antonio de Almeida (dir.), *Les traites et les esclavages : perspectives historiques et contemporaines*, Paris : Karthala, collection Esclavages, pp. 257-273.
- 2010b**, "Introduction. International migration in the era of globalisation: recent issues and new concerns for research", in Cédric Audebert and Mohamed Kamel Dorai (eds.) *Migration in a Globalised World : New Research Issues and Prospects*, Amsterdam : Amsterdam University Press, IMISCOE Research Series, pp. 7-18 (with Mohamed Kamel Dorai). URL: <http://dare.uva.nl/document/174586>
- 2010**, "Conclusion. International migration in the twenty-first century: Towards new research perspectives", in Cédric Audebert and Mohamed Kamel Dorai (eds.) *Migration in a Globalised World : New Research Issues and Prospects*, Amsterdam : Amsterdam University Press, IMISCOE Research Series, pp. 203-211 (with Mohamed Kamel Dorai) URL: <http://dare.uva.nl/document/174586>
- 2009c**, « Les nouveaux rapports au territoire face à la mondialisation dans la Caraïbe : entre polarisation, fragmentation et transnationalité », in Bouziane Semmoud, *Mers, détroits et littoraux : charnières ou frontières des territoires ?*, Paris : L'Harmattan, pp. 335-348.
- 2008d**, « L'intégration sociale et l'appartenance citoyenne des Antillais en France et aux Etats-Unis », in Nancy L. Green et Marie Poinot, *Histoire de l'immigration et question coloniale en France*, Paris : La documentation française, pp. 127-131.
- 2008e**, « La caribéanisation de Miami : L'exemple des quartiers haïtiens », in Gildas Simon, *Migrants et migrations du monde*, Paris : La documentation française, pp. 34-35.
- 2007b**, « Introduction générale. Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales », in Cédric Audebert et Emmanuel Ma Mung (dir.) *Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*, Bilbao : Université de Deusto, HumanitarianNet, pp. 9-13.
- 2007c**, « Penser l'entrepreneuriat ethnique : de nouvelles orientations scientifiques pour des enjeux sociétaux réactualisés », in Cédric Audebert et Emmanuel Ma Mung (dir.) *Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales*, Bilbao : Université de Deusto, HumanitarianNet, pp. 81-85.
- 2007d**, « Introduction générale. Les migrations internationales : enjeux contemporains et questions nouvelles », in Cédric Audebert et Emmanuel Ma Mung (dir.) *Les migrations internationales : enjeux contemporains et questions nouvelles*, Bilbao : Université de Deusto, HumanitarianNet, pp. 11-15.
- 2007e**, « Stratégies géopolitiques, dynamiques géoéconomiques et migrations caribéennes : des aires d'influence aux réseaux » in Eric Lambourdière (dir.), *Les Caraïbes dans la géopolitique mondiale*, Paris : Ellipses, collection Carrefours, pp. 261-281.
- 2007f**, « L'immigration caribéenne aux Antilles françaises : des modes d'insertion différenciés », in André Calmont et Cédric Audebert (dir.) *Dynamiques migratoires de la Caraïbe*, Paris : coll. Terres d'Amérique, Géode/Karthala, pp. 169-179. URL : <http://www.karthala.com/1751-dynamiques-migratoires-de-la-caraibe-9782845868496.html>

- 2007**, « Immigration antillaise et diversité sociale de la population noire aux Etats-Unis », in André Calmont et Cédric Audebert (dir.) *Dynamiques migratoires de la Caraïbe*, Paris : coll. Terres d'Amérique, Géode/Karthala, pp. 77-92 (avec André Calmont).
- 2007b**, « Introduction », in André Calmont et Cédric Audebert (dir.), *Dynamiques migratoires de la Caraïbe*, Paris : coll. Terres d'Amérique, Géode/Karthala, pp. 15-19 (avec André Calmont). URL : <http://www.karthala.com/1751-dynamiques-migratoires-de-la-caraibe-9782845868496.html>
- 2005b**, « La caribéanité à l'épreuve de l'exil : entre solidarité transnationale et 'ethnisation' des identités », in Maurice Belrose *et al.* (dir.) *Penser l'entre-deux : entre hispanité et américanité*, Paris : Manuscrit Université, collection Sciences Politiques.
- 2002b**, « La tertiatisation en Martinique », in Maurice Burac et Michel Desse (dir.), *Les Antilles et la Guyane françaises à l'aube du XXI^e siècle*, Paris : coll. Terres d'Amérique, Géode/Karthala, pp. 241-261.
- 2000b**, « Miami, porte d'entrée de la Caraïbe aux Etats-Unis », in Maurice Burac et André Calmont (dir.), *La question de la terre dans les colonies et départements français d'Amérique*, Paris : coll. Terres d'Amérique, Géode/Karthala, pp. 375-418.

LISTE DES DOCUMENTS

Figures

Figure 1. Le bassin caribéen.....	23
Figure 2. Le système migratoire de la Caraïbe.....	42
Figure 3. Les Haïtiens aux Etats-Unis : distribution géographique et statut socio-économique.....	44
Figure 4. Le champ migratoire Haïti-Bahamas-Floride.....	107
Figure 5. Cohabitation intra-caribéenne et avec les Noirs étasuniens en 1990 et 2000.....	123
Figure 6. L'aire métropolitaine de Miami.....	128

Photos

Photographie 1. Quartier haïtien de Cole Bay, Sint Maarten (Antilles néerlandaises).....	91
Photographie 2. Peinture murale célébrant l'indépendance haïtienne à Little Haiti, Miami.....	91
Photographie 3. Maison de transfert haïtienne à New York.....	92
Photographie 4. Peinture murale du quartier afro-caribéen de Brooklyn en souvenir de la tragédie de la traite négrière vers les Amériques.....	92
Photographie 5. Restaurant ambulant trinitadien à Brooklyn.....	93
Photographie 6. Restaurant indo-trinitadien à Crown Heights, Brooklyn.....	93
Photographie 7. Epicerie antillaise de Crown Heights, Brooklyn.....	94
Photographie 8. Jardin portoricain du South Bronx durant Halloween.....	94

Tableaux

Tableau 1. Profil social des Haïtiens de Little Haiti et de l' <i>ethnoburb</i> de Miami : 2010.....	132
--	-----

ANNEXES METHODOLOGIQUES

Annexe méthodologique I : Présentation de l'enquête qualitative A1.....

- Présentation de l'échantillon de l'enquête qualitative pour adultes A1 et comparaison statistique avec la population de référence.....
- Présentation du questionnaire de l'enquête qualitative A1.....

Annexe méthodologique II : Présentation de l'enquête quantitative A2.....

- Présentation de l'échantillon de l'enquête quantitative pour adultes A2 et comparaison statistique avec la population de référence.....
- Présentation du questionnaire de l'enquête quantitative A2.....

Annexe méthodologique III : Présentation de l'échantillon de l'enquête B pour adolescents et comparaison statistique avec la population de référence.....

- *High school survey* : Questionnaire B1 (volet quantitatif).....
- *High school survey* : Questionnaire B2 (volet qualitatif).....

ANNEXE MÉTHODOLOGIQUE I : ENQUÊTE A1

L'enquête qualitative enquête A1 a été réalisée auprès de 164 immigrants haïtiens de la première génération et a constitué le support principal de l'analyse de leur adaptation, de leur fonctionnement communautaire, de leurs relations « interethniques » et de leurs pratiques et perceptions spatiales. D'une durée moyenne d'une heure et demie, l'enquête qualitative a privilégié quatre grands thèmes.

Elle s'intéresse à l'adaptation proprement dite, en privilégiant trois échelles spatiales : la question de l'adaptation plus ou moins réussie au système étasunien, à la vie dans le lieu d'installation et à la vie dans le quartier de résidence de manière plus spécifique. Nous pensons en effet que la perception de la localité d'installation comme un lieu de vie, de travail et/ou de passage est liée à la volonté ou non de retour dans le pays d'origine, et que la zone d'installation a de fortes incidences sur les conditions de vie des individus.

Le deuxième thème aborde la question de la mobilité résidentielle des Haïtiens dans la société d'installation. Des questions relatives aux lieux de résidence actuel et passé(s) cherchent à déterminer les logiques de cette mobilité résidentielle. Une importance particulière est apportée aux perceptions que les immigrants ont de leur propre quartier et à leur désir ou non de s'installer dans un autre secteur de la ville.

L'interrogation relative aux pratiques territoriales nous permet d'analyser le rapport concret des individus à leur espace urbain et de poser la question de l'existence d'un territoire haïtien en diaspora en identifiant ses pôles organisateurs et ses lignes de forces.

Enfin, l'enquête s'intéresse aux représentations territoriales des différents quartiers « ethniques » des villes d'installation (révélatrices d'une représentation de l'individu des autres communautés) et des divers secteurs résidentiels composant l'espace urbain haïtien (révélatrices d'une représentation de l'individu de sa propre communauté). L'objectif est de savoir si ces représentations varient en fonction du secteur de résidence de la personne interrogée.

Parmi les 164 enquêtes qualitatives, 23 ont fait l'objet d'entretiens plus approfondis d'une durée de deux à trois heures sur les mêmes thèmes. Dans l'optique d'une mise en évidence des différences et similitudes des expériences d'insertion selon la zone d'installation, le lieu de résidence a été le critère principal du choix de l'échantillon. Pour vérifier notre première hypothèse, nous avons accordé une grande importance aux zones périphériques d'installation récente et aux zones centrales défavorisées d'installation plus ancienne. Les enquêtes ont également été administrées dans les zones intermédiaires favorisées localisées entre les secteurs centraux et les secteurs périphériques, et dans une moindre mesure dans les quartiers très favorisés où se concentrent les Haïtiens les plus aisés. Dans notre échantillon, les femmes, qui ont un rôle central dans la famille haïtienne concernant la prise de décision et la transmission des valeurs culturelles d'origine et dont la diversité des stratégies d'insertion présente un grand intérêt, ont été volontairement surreprésentées. De même, les immigrants de la tranche d'âge 15-29 ans étant statistiquement plus que les autres susceptibles de mobilité résidentielle au sein de l'espace urbain de la société d'accueil ont été davantage interrogés, afin de mettre en relief les logiques de cette mobilité. En outre, notre expérience de terrain nous a montré que les individus de cette tranche d'âge sont ceux dont les opportunités de rencontre et d'interaction avec les autres communautés « ethniques » sont les plus fréquentes et les plus diversifiées, dans les cadres scolaire, universitaire, professionnel et ludique. Les formes de ces interactions y évoluent également rapidement. Nos enquêtes qualitatives auprès de cette tranche d'âge se sont avérées être riches d'enseignements sur la nature et l'évolution des relations des Haïtiens avec les autres communautés dans leur ville d'installation.

Présentation de l'échantillon de l'enquête qualitative pour adultes A1 et comparaison statistique avec la population de référence

Taille et composition de l'échantillon comparées à celui du Current Population Survey (CPS)

Taille de l'échantillon A1 : N=164

Taille de la population d'origine haïtienne estimée de 15 ans et plus à Miami : N= 80 755

Taille de la population haïtienne totale : N=114 685

	Echantillon A1 (1)		CPS (2)	
	Effectif	%	Effectif	%
RÉPARTITION PAR SEXE				
Hommes	72	43,9	66	56,9
Femmes	92	56,1	50	43,1
Total	164	100	116	100
RÉPARTITION PAR AGE				
15-29 ans	70	42,7	40	34,5
30-44 ans	52	31,7	46	39,6
45-59 ans	32	19,5	24	20,7
60 ans et plus	7	4,3	6	5,2
Sans réponse	3	1,8	-	-
Total	164	100	116	100

Sources :

- (1) : enquête qualitative réalisée par nos soins en mars-avril 2001.
- (2) : U.S. Census, *Current Population Survey 1997*, Department of Commerce, Washington, 1997.

Localisation résidentielle de l'échantillon A1 comparée à celle des mères haïtiennes ayant donné naissance à Miami en 1995

Taille de l'échantillon A1 : N=164

Taille de la population d'origine haïtienne estimée de 15 ans et plus à Miami : N= 80 755*

Taille de la population haïtienne totale : N=114 685*

	Echantillon A1 (1)		Metro-Dade Gvt (2)	
	Effectif	%	Effectif	%
REPARTITION GÉOGRAPHIQUE				
Little Haiti	37	22,5	697	32,0
Quartiers noirs défavorisés (Liberty City, Overtown)	27	16,5	267	12,3
North Miami	52	31,7	679	31,2
North Miami Beach	21	12,8	216	9,9
Autres	27	16,5	317	14,6
Dont :				
- Zones résidentielles intermédiaires (El Portal, Miami Shores, Biscayne Gardens, NW Dade)	16	9,8	-	-
- Banlieues très favorisées (Kendall, South Miami)	5	3,0	-	-
- Autres secteurs	6	3,7	-	-
Total	164	100	2 176	100

Sources :

- (1) : enquête qualitative réalisée par nos soins en mars-avril 2001.
- (2) : Oliver Kerr, service statistique du Metro-Dade County Department of Planning, 1997.

* U.S. Census, *Current Population Survey : 1996-99*, Department of Commerce, Washington, 1999.

Limites de l'échantillonnage : les 164 adultes originaires d'Haïti interrogés au cours de l'enquête A1 constituent 0,2 % de la population d'origine haïtienne de plus de 15 ans estimée par l'enquête intermédiaire (Current Population Survey) du bureau du recensement, soit 1/492^e de la population de référence.

ENQUÊTE A1 :
Kestyonè jeneral pou granmoun yo

1. Ki laj ou ? _ _ _ _
2. Eske ou se yon nonm oubyen yon fanm ? Nonm ☐ Fanm ☐
3. Ki kote ou fèt Ayiti ? _ _ _ _ _
4. Rakonte tout kote ou pase nan vi w ?

<i>Kote ou rete</i>	<i>Lanne ou ale</i>

5. Poukisa ou chwazi Miyami ? _ _ _ _ _
_ _ _ _ _
_ _ _ _ _
6. Eske ou kontan ak lavi w nan Miyami ? _ _ _ _ _
 - Kisa ou renmen nan lavi sa-a ? _ _ _ _ _
_ _ _ _ _
 - Kisa ou pa renmen nan li ? _ _ _ _ _
_ _ _ _ _
7. Ki diferans ou kontre nan lavi w Miyami an ak lavi ou tap mennen Ayiti ? _ _ _ _ _
_ _ _ _ _
8. Nan ki zon ou rete kounye a ? _ _ _ _ _
9. Eske ou renmen zon lan ou abite kounye a ?
 - si wi, kisa ou renmen nan zon sa ? _ _ _ _ _
_ _ _ _ _
 - si non, kisa ou pa renmen nan li ? _ _ _ _ _
_ _ _ _ _

- Kisa ou ta renmen wè chanje nan katye sa a ? _____

10. Eske ou ta renmen al abite yon lot kote nan Miyami ?

Si wi, ki kote ou ta renmen abite ? _____

Poukisa ? _____

11. Ki kote nan Miyami ou pa ta renmen abite ? _____

Poukisa ? _____

12. Daprè ou mem, ki kote ki reprezante pi byen idantite ayisyen nan Miyami ?

Poukisa ? _____

13. Si ou rete North Miami / North Miami Beach, eske ou konn al Little Haiti souvan ?

Konbyen fwa pa semèn / pa mwa ? _____

Poukisa ? _____

14. Si ou rete Little Haiti, eske ou konn al North Miami / North Miami Beach souvan ?

Konbyen fwa pa semèn / pa mwa ? _____

Poukisa ? _____

15. Daprè ou menm, ki diferans ki genyen ant North Miami ak Little Haiti ? _____

16. Konbyen fwa pa semèn ou konn al legliz ? _____

Ki kote legliz la ye ? _____

Eske relijyon se yon bagay enpotan pou w nan vi w Miyami ? _____

17. Eske ou se yon manm asosyasyon tankou : spo, kiltirèl, relijièz ? Ki jan l rele ? Konbyen fwa nou reyini pa semèn ? _____

18. Le ou bezwen pran plezi, ki kote ou ale ? Konbyen fwa ou konn ale ? _____

ANNEXE MÉTHODOLOGIQUE II : ENQUÊTE A2

A partir du même corpus, et en nous basant sur la composition par sexe et par âge de l'échantillon du Current Population Survey, nous avons sélectionné une population de 114 adultes nés en Haïti et résidant à Miami susceptible de servir de base à la collecte de données quantitatives. Les questions de nature quantitative ont alors été intégrées à 114 des 164 enquêtes qualitatives. Elles sont essentiellement relatives à l'histoire migratoire des individus dans le pays d'origine, à la structure géographique de la famille et à son rôle dans l'installation des immigrants, à leur identité et aux relations « interethniques ».

Le premier thème concerne l'origine régionale et, le cas échéant, l'expérience urbaine de la personne interrogée avant son départ d'Haïti ; notre objectif étant ici de compléter les caractéristiques sociales quantitatives présentées plus haut par des données qualitatives pour en montrer les incidences sur l'adaptation.

Un autre thème a trait au rôle des réseaux sociaux transnationaux dans l'installation. Nous tentons de situer la raison du choix de Miami comme lieu d'immigration dans le contexte de la configuration spatiale transnationale de la famille des personnes interrogées. Nous nous interrogeons parallèlement sur l'aide à l'installation à Miami (type d'aide, de la part de qui) dans le cadre de stratégies familiales transnationales.

Le thème de l'identité et des relations « interethniques » a été abordé par le biais de questions relatives à la perception des individus de leur propre identité, aux valeurs culturelles privilégiées et à leur ouverture plus ou moins réelle aux autres groupes « ethniques » de l'agglomération. L'intérêt est de savoir si le quartier d'insertion a une incidence quelconque sur l'identité et les relations intercommunautaires.

Présentation de l'échantillon de l'enquête quantitative pour adultes A2 et comparaison statistique avec la population de référence

Taille et composition par âge et par sexe de l'échantillon comparées à celui du Current Population Survey (CPS)

Taille de l'échantillon A2 : N=114

Taille de la population d'origine haïtienne estimée de 15 ans et plus à Miami : N= 80 755

Taille de la population haïtienne totale : N=114 685

	Echantillon A2 (1)		CPS (2)	
	Effectif	%	Effectif	%
REPARTITION PAR SEXE				
Hommes	65	57,0	66	56,9
Femmes	49	43,0	50	43,1
Total	114	100	116	100
REPARTITION PAR AGE				
15-29 ans	33	28,9	40	34,5
30-44 ans	46	40,4	46	39,6
45-59 ans	28	24,6	24	20,7
60 ans et plus	7	6,1	6	5,2
Sans réponse	-	-	-	-
Total	114	100	116	100

Sources : (1) : enquête quantitative réalisée par nos soins en mars-avril 2001. (2) : U.S. Bureau of the Census, *Current Population Survey 1997*, Department of Commerce, Washington, 1997.

Localisation résidentielle de l'échantillon A2 comparée à celle des mères haïtiennes ayant donné naissance à Miami en 1995

Taille de l'échantillon A2 : N=114

Taille de la population d'origine haïtienne estimée de 15 ans et plus à Miami : N= 80 755

Taille de la population haïtienne totale : N=114 685

REPARTITION GEOGRAPHIQUE	Echantillon A2 (1)		Metro-Dade Gvt (2)	
	Effectif	%	Effectif	%
Little Haiti	36	31,6	697	32,0
Quartiers noirs défavorisés (Liberty City, Overtown)	12	10,5	267	12,3
North Miami et North Miami Beach	44	38,6	895	41,1
Autres	22	19,3	317	14,6
Total	114	100	2176	100

Sources :

- (1) : enquête quantitative réalisée par nos soins en mars-avril 2001.
- (2) : Oliver Kerr, directeur du service statistique du Metro-Dade County Department of Planning and Regulation, 1997.

Limites de l'échantillonnage : cet échantillon porte sur 114 individus interrogés de 15 ans et plus, soit 1/708^e (0,14 %) de la population de référence estimée par le gouvernement de Miami-Dade sur la base du Current Population Survey.

Kestyonè jeneral pou granmoun yo

4. Eske ou viv Potoprens avan ou vin Miyami ?

wi 0 non 0

5. Le ou rive Miyami, eske ou te jwenn moun pou ede w ?

wi 0 non 0

6. Ki moun li te ye ?

Eske li te zanmi ? **O**

Eske li te fanmi ? **O**

7. Eske ou te konnen yo depi Ayiti ?

wi 0 non 0

8. Ki jan yo te ede w degaje w ?

jwenn visa **O** transpotasyon **O** manje ak kay pou rete **O** ti lajan **O**
 èd pou jwenn travay **O** èd pou jwenn kay **O** lot jan **O**

9. Eske ou genyen pwoch fanmi dot kote Ozetazini, an Ayiti oubyen lot kote ? Ki kote yo rete ?

[illegible]

10. Ki jan ou pran kontak avèk yo ? (*fanmi an Ayiti*)

Eske ou ekri ☐ Eske ou rele ☐ nan entènèt ☐ eske ou voye kasèt ☐

Eske ou voye telegram ☐ lot anko : _____

Konbyen fwa ?

Chak semèn ☐ De fwa pa mwa ☐ chak mwa ☐ chak de twa mwa ☐

Youn oubyen de fwa nan ane a ☐ Janmè ☐

11. Eske ou konn al vizite yo souvan ? Konbyen fwa ? _____

12. Ki jan ou pran kontak avèk yo ? (*nan peyi etranje*)

Eske ou ekri ☐ Eske ou rele ☐ nan entènèt ☐ eske ou voye kasèt ☐

Eske ou voye telegram ☐ lot anko : _____

Konbyen fwa ?

Chak semèn ☐ De fwa pa mwa ☐ chak mwa ☐ chak de twa mwa ☐

Youn oubyen de fwa nan ane a ☐ Janmè ☐

13. Ki travay ou ap fè kounye a ? _____. E ki travay ou ta renmen fè ? _____.

14. Ki jan ou idantifie tèt ou ?

ayisyen ameriken ☐ ayisyen nèt ☐ karibeyen ☐

ameriken nwa ☐ lot anko ☐

Kisa idantite sa-a reprezante pou ou nan vi ou ? _____

15. Nan lari, kisa ou bezwen pou konnen si yon moun se ayisyen li ye ? _____

16. Ki sot de mizik ou plis koute ?

rap ☐ konpa ☐ R&B ☐ reggae ☐ lot anko : _____

Nome twa ansanm/minidjaz ou pi renmen : _____ / _____ / _____

17. Ki pla manje ou prefere ? _____ / _____ / _____

18. Ki nasyonalite pi pwoch zanmi w yo ? _____

19. Eske ou genyen bon oubyen move relasyon ak lot gwoup etnik yo ?

	bon	move
- Panyol	☐	☐
- ameriken nwa	☐	☐
- blan	☐	☐
- jamayiken	☐	☐
- lot anko	☐	☐

ANNEXE MÉTHODOLOGIQUE III : ENQUÊTE B

Dans l'optique d'une analyse mettant les logiques de localisation en étroite relation avec les processus d'insertion sociale, il nous a paru nécessaire de procéder à la réalisation d'enquêtes comprenant un volet quantitatif (enquête B1) et un volet qualitatif (enquête B2) et spécifiquement adaptées aux adolescents représentant la « deuxième génération » d'originaires d'Haïti, c'est-à-dire les enfants d'immigrés haïtiens nés ou ayant grandi aux Etats-Unis. En effet, vu leur âge et leur expérience dans le système étasunien, les adolescents d'origine haïtienne sont confrontés à des problèmes d'insertion d'une autre nature que ceux de leurs aînés. Par exemple, la question identitaire et les relations « interethniques » se posent chez eux en d'autres termes. L'interrogation a porté sur les incidences du quartier de résidence sur leur insertion sociale et sur leurs relations avec les membres de leur propre communauté d'origine et avec ceux des autres communautés. Compte tenu de l'absence d'informations sur les caractéristiques sociales des ménages haïtiens selon le lieu de résidence dans le recensement fédéral, des questions ont traité de ce thème dans les enquêtes quantitatives dans les écoles.

Les volets qualitatif et quantitatif de l'enquête ont porté sur 243 jeunes lycéens d'origine haïtienne âgés de 15 à 20 ans. Etant avant tout intéressé par la relation existant entre la zone de résidence et les modalités de l'insertion sociale, nous avons réalisé cette étude dans les trois lycées de l'agglomération dont la majorité des élèves est d'origine haïtienne : Miami Edison Senior High School (Little Haiti, El Portal), North Miami Senior High School, North Miami Beach Senior High School. Le choix de ces trois établissements s'explique en outre par la fonction résidentielle qu'occupe chacune des zones où ils se trouvent au sein de l'espace d'installation : Little Haiti constitue la zone de concentration haïtienne la plus ancienne et celle de l'insertion des immigrants les plus pauvres ; North Miami et North Miami Beach constituent les nouveaux secteurs de concentration, dont le niveau et la qualité de vie sont perçus comme meilleurs (North Miami Beach étant la zone d'installation la plus récente et l'une des plus prisées). Sur les 243 lycéens interrogés, 107 l'ont été à Miami Edison et 136 dans les deux lycées des banlieues résidentielles (89 à North Miami et 47 à North Miami Beach). Cette répartition géographique des jeunes interrogés tient compte du poids relatif des élèves d'origine haïtienne dans chacun de ces établissements, sur la base d'entretiens réalisés avec les proviseurs des lycées concernés.

Les rubriques développées dans l'enquête quantitative ont concerné les pratiques linguistiques, l'auto-identification « ethnique », les préférences en termes de valeurs culturelles, la perception de la société étasunienne. Ont également été posées des questions sur l'environnement familial (structure et cohésion familiales, niveau social) et les ambitions personnelles et de l'entourage de l'individu. Les thèmes abordés dans l'enquête qualitative ont été relatifs à la perception que les adolescents ont de leur propre quartier et des autres quartiers haïtiens de Miami ; la cohabitation « ethnique » dans les quartiers, la perception ou non de différences culturelles entre les Haïtiens et les Noirs étasuniens ; les pratiques spatiales, et le rôle de la religion dans ces pratiques spatiales.

L'objectif majeur de cette enquête est de mettre en lumière les similitudes et les différences éventuelles entre les jeunes d'origine haïtienne de Little Haiti (Miami Edison Senior High School) et ceux des banlieues (North Miami Senior High School, North Miami Beach Senior High School) en termes :

- de pratiques linguistiques, d'auto-identification « ethnique », de valeurs culturelles, de perception de la société étasunienne (questionnaire B1) ;
- de perceptions et de pratiques spatiales, de cohabitation « interethnique » et de perception des autres communautés « ethniques » (questionnaire B2).

Dans cette optique, nous avons choisi de surreprésenter légèrement la part des élèves de Miami Edison Senior High School (Little Haiti) par rapport aux élèves des lycées de banlieue dans l'échantillon.

Présentation de l'échantillon de l'enquête B (volets quantitatif B1 et qualitatif B2) pour adolescents et comparaison statistique avec la population de référence

Taille et composition par âge et par sexe de l'échantillon

	Miami Edison Senior High School		North Miami Senior High School		North Miami Beach Senior High School		Total	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
SEXE								
Garçons	50	46,7	49	55,1	20	42,6	119	49,0
Filles	56	52,3	40	44,9	27	57,4	123	50,6
Sans réponse	1	1,0	0	0,0	0	0,0	1	0,4
TOTAL	107	100	89		47	100	243	100
AGE								
14-16 ans	51	47,7	27	30,3	20	42,6	98	40,3
17-19 ans	43	40,2	56	62,9	26	55,3	125	51,4
20 ans	5	4,6	0	0,0	0	0,0	5	2,1
Sans réponse	8	7,5	6	6,8	1	2,1	15	6,2
TOTAL	107	100	89		47	100	243	100

Source : enquête administrée par nos soins en mars-avril 2001.

Répartition géographique de l'échantillon B comparée à celle de la population scolaire haïtienne dans les lycées de Little Haiti (Edison), North Miami et North Miami Beach

	Echantillon B (1)		Population scolaire haïtienne (estimations en avril 2001) (2)	
Etablissement	Effectif	%	Effectif	%
Miami Edison	107	44,0	2 000	35,7
North Miami	89	36,6	2 100	37,5
North Miami Beach	47	19,4	1 500	26,8
Total	243	100,0	5 600	100,0

Sources :

- (1) : enquête réalisée par nos soins en mars-avril 2001.
- (2) : Entretiens avec les chefs d'établissement (M. Corrada, M. Henkerson, R. Fontana).

Taux de couverture de l'échantillon B par rapport à l'effectif scolaire haïtien estimé :

Miami Edison (Little Haiti) : 5,1 %

North Miami : 4,2 %

North Miami Beach : 3,1 %

Total : 4,3 %

Limites de l'échantillonnage : comme le montre le tableau et les taux de couverture ci-dessus, l'échantillon B couvre 4,3 % de la population totale des élèves haïtiens dans les trois lycées concernés, soit 1 élève sur 23.

HIGH SCHOOL SURVEY : Questionnaire B1

*Dear teachers and students,
this survey is aimed at having a better knowledge of the socioeconomic and cultural characteristics of high school students from Haitian ancestry in Dade County as well as their perception of U.S. society and their educational ambition. We are thankful to you for the time you nicely accord us on this project.*

1. age : _ _ _ **2. Gender :** a. male ☐ b. female ☐

First, we will focus on your identity and your perception of U.S. society.

3. Primary language spoken at home :

3a. English ☐ 3b. Creole ☐ 3c. other ☐

4. What language do you prefer speaking ?

4a. English ☐ 4b. Creole ☐ 4c. other ☐

5. Do you speak english very well ? 5a. yes ☐ 5b. no ☐

6. Do you read english very well ? 6a. yes ☐ 6b. no ☐

7. Do you speak creole very well ? 7a. yes ☐ 7b. no ☐

8. Do you read creole very well ? 8a. yes ☐ 8b. no ☐

9. Do you consider *your identity* as (more than one choice possible):

9a. an American one ☐ 9c. a Haitian-American one ☐ 9e. a Haitian one ☐

9b. a Caribbean one ☐ 9d. an African-American one ☐

9f. What does that identity mean for you ? _____

10. Do you prefer American ways more than Haitian ones ? 10a. yes ☐ 10b. no ☐

11. Do you think that the U.S. is the best country to live in ? 11a. yes ☐ 11b. no ☐

12. Have you ever *experienced discrimination* ? 12a. yes ☐ 12b. no ☐

13. If yes, what kind of discrimination was it ? _____

14. Do you *think you will experience discrimination* ? 14a. yes ☐ 14b. no ☐

15. If yes, what kind of discrimination do you expect ? Whom do you expect it from ? _____

16. Do you have good relations with other ethnic groups ?

- | | | |
|-------------------|----------|---------|
| - Black Americans | 16a. yes | 16e. no |
| - Hispanics | 16b. yes | 16f. no |
| - White Americans | 16c. yes | 16g. no |
| - Asians | 16d. yes | 16h. no |

Next, we will focus on your social environment.

17. What is your family structure ?

- | | | | |
|-----------------------------------|---|------------------|---|
| 17a. Both natural parents at home | 🍏 | 17c. Step family | 🍏 |
| 17b. Single parent | 🍏 | 17d. other | 🍏 |

- | | | |
|--|------------|-----------|
| 18. Does your family own home ? | 18a. yes 🍏 | 18b. no 🍏 |
|--|------------|-----------|

19 et 20. What is your parents' educational level ?

Your mother :

- | | |
|----------------------------|---|
| 19a. college graduate | 🍏 |
| 19b. high school level | 🍏 |
| 19c. less than high school | 🍏 |

Your father :

- | | |
|----------------------------|---|
| 20a. college graduate | 🍏 |
| 20b. high school level | 🍏 |
| 20c. less than high school | 🍏 |

Now we are going to talk about your ambitions.

21. What educational degree do you intend to obtain ?

- | | | | | | |
|----------------------|---|---------------------|---|-------------------------------|---|
| 21a. advanced degree | 🍏 | 21b. college degree | 🍏 | 21c. less than college degree | 🍏 |
|----------------------|---|---------------------|---|-------------------------------|---|

HIGH SCHOOL SURVEY : Questionnaire B2

1. How old are you ?
2. What is your gender ?
3. Do you like the neighborhood you live in ? Why ?
4. Would you like to move out of that neighborhood ?
5. If yes, where would you like to live ?
6. What is the predominant nationality in your neighborhood ?
7. Do you think that there are cultural differences between Haitians and Black Americans ?
If yes, what are they ?
8. Do you often go to Little Haiti/North Miami ? How often ?
Why ? (for which purpose ?)
9. Would you like to live there ?
10. In your opinion, what is the difference between Little Haiti/North Miami and the neighborhood you live in ?
11. Do you go to church regularly ? How often ? Where is it located ?